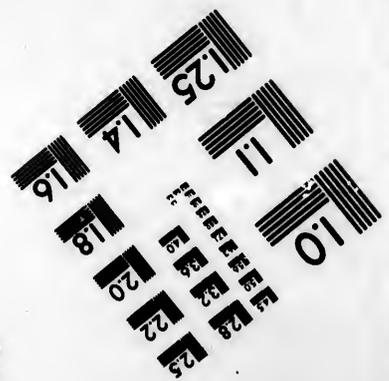
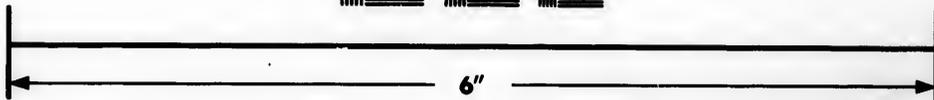
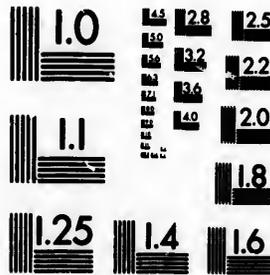


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1983**

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

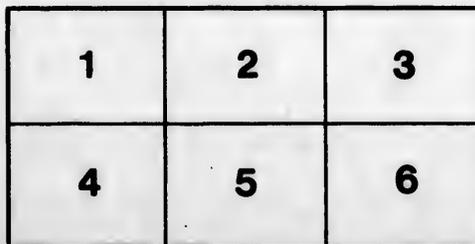
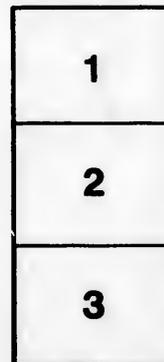
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

aire  
détails  
ues du  
modifier  
ger une  
filmage

ées

re

y errata  
ed to

nt  
ne pelure,  
çon à

R

DE

A

NO

é

Chez

---

A

# RELATION

DE CE QUI S'EST PASSE'  
DE PLUS REMARQUABLE  
AUX MISSIONS DES PERES  
de la Compagnie de IESVS,  
EN LA  
NOUVELLE FRANCE,  
és années mil six cens cinquante six  
& mil six cens cinquante sept.



A PARIS,

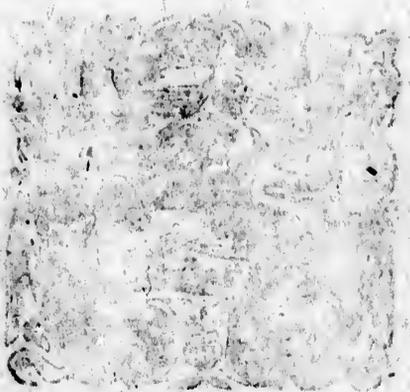
Chez { SEBASTIEN CRAMOISY, }  
Imprimeur ordinaire du }  
Roy & de la Reyne. }  
ET }  
{ GABRIEL CRAMOISY. }  
ruë S.  
Iacques,  
aux Ci-  
cognes.

M. D. C. LVIII.

AVEC PRIVILEGE D'Y ROY.

# MONUMENT

DE CE QUI EST PASSE  
 LE 15 JANVIER 1789  
 A PARIS  
 EN LA SAISON  
 DE LA FETE  
 DE LA RAISON  
 LE 15 JANVIER 1789  
 A PARIS  
 EN LA SAISON  
 DE LA FETE  
 DE LA RAISON



PARIS  
 LE 15 JANVIER 1789  
 A PARIS  
 EN LA SAISON  
 DE LA FETE  
 DE LA RAISON



L



L  
 Pri  
 ce,  
 m'a  
 Qu  
 Con



A V R. P. L E P.

LOVIS CELLOT,

P R O V I N C I A L

de la Compagnie de

IESVS, de la Prouince

de France.



ON R. P.

*Pax Christi,*

*De cinq ou six vaisseaux qui ont esté ce Printemps dernier en la Nouvelle France, celuy qui en est retourné le premier, m'a apporté des Lettres du Pere Jean de Quen Superieur de nos Missions en ces Contrées ; qui m'apprennent qu'il deuoit*

*3 pte  
ep 5/70  
ann/mi/mi<sup>a</sup> ij  
+ nk*

8  
enuoier à V. R. la Relation entiere de  
ce qui s'est passé depuis un an dans nos  
Missions, dont il m'a adressé, par auance  
quelques cahiers. Or le Nauire auquel on  
l'auoit confiée, ayant esté pris par les Es-  
pagnols, & toutes les Lettres qui s'y  
sont trouuées ayant esté iettées dans la  
Mer, j'ay esté obligé de ramasser dans le  
Liures que ie presente à V. R. ce qu'on  
a pû recouurer de ces Lettres, & de quel-  
ques autres Memoires qui nous furent  
rendus trop tard l'année precedente. Ceux  
qui s'interessent pour la gloire de nostre  
Seigneur en la conuersion des Infidelles,  
seront bien aises de voir comme nos Peres  
marchant sur les pas de ceux de nostre  
Compagnie, qui ont esté grillés, rostis, &  
mangés depuis quelques années par les  
Iroquois, sont entrés dans le pais de ces  
Anthropophages, avec moins de peur de  
leurs trahisons, & de leurs cruautés, que  
d'amour & de zele pour les gagner à

**I E S V S - C H R I S T .** Le Pere qui a dressé ces Memoires que i'ay receus , assure que qui voudroit agir parmi ces peuples , selon la prudence purement humaine , ne feroit iamais rien de fort avantageux pour leur salut. Il faut se mettre dans les dangers du feu de la terre , pour les deliurer des feux de l'Enfer. Il se faut jetter dans la captivité , pour les mettre en liberté. Il faut endurer la faim , la soif , la nudité , pour les nourrir , & pour les reuestir de **I E S V S - C H R I S T .** On ne scauroit se figurer tout ce que nous avons souffert dans un voyage fort long , tres-rude , & rempli à tous momens de diuers dangers de la mort ; en suite duquel nous mismes pied à terre au bord d'un bois , qu'il fallut faire reculer à grands coups de haches , pour donner place à l'habitation que nous voulions dresser. Mais ces grandes forests estant gardées pendant l'Esté des petits Dragons vo-

lans, ie veux dire par un million d'escadrons de Mousquittes, de Marigoins ou de Cousins tres-auides d'un sang, qu'ils n'auoient iamais gouste : nous estions contrains de leur ceder la place pendant la nuit, & de nous aller coucher sur des roches au bord d'un lac, exposez à l'air, au vent & souuent à la pluye. Ces travaux soustenuz seulement d'un peu de bouillie faite de farine de bled d'Inde, cuite dans la belle eau claire, nous abbatirent presque tous. Plus de quarante huit personnes de nostre monde, tomberent malades : Il nous fallut loger sous des roches si à l'estroit, que nous estions presque entassez les uns sur les autres. Pendant que l'un brusloit dans l'ardeur de la fièvre, l'autre trembloit de froid : & pour nous consoler, on nous venoit souuent dire de diuers endroits qu'on nous alloit egorger, que nous serions bien-tost deliurez de tous nos maux. Quotidie

llion d'es-  
Marigoids  
un sang,  
é : nous  
la place  
aller cou-  
lue, ex-  
uent à la  
seulement  
farine de  
au claire,  
Plus de  
stre mon-  
fallut lo-  
que nous  
ir les au-  
lans l'ar-  
defroid:  
s venoit  
on nous  
rien-tost  
otidie

morimur, & ecce viuimus, nous  
mourions tous les iours, & nous voilà  
encore graces à Dieu tous viuans: Il est  
vrai que ceux qui sont alterez du salut  
des Ames, qui ne s'opere iamais que par  
la croix, trouueront icy dequoy se satis-  
faire: mais il ne faut rien craindre, Dieu  
est partout; c'est icy qu'on le gouste plus  
purement, & quasi sans mélange des  
creatures. En fin salutem ex inimicis  
nostris & de manu omnium qui  
oderunt nos. Il nous a sauuez par  
nos ennemis mesmes & par les mains  
de ceux qui nous haïssoient à mort. Nous  
marchons la teste leuée, ils nous ont se-  
cours dans nos besoins, nous preschions,  
nous catechisions, nous baptisions publi-  
quement dans leurs bourgades: on y  
dresse des Chapelles, on y prie Dieu, on  
y dit la sainte Messe; on y reçoit les Sa-  
cremens. Un grand nombre d'Iraquois y  
fait haulement profession de la Foy de

**IESVS-CHRIST** : En un mot Deus  
Dōminus illuxit nobis, c'est Dieu  
qui a fait ce grand iour. Voilà mon R. P.  
ce que vous verrez en detail dans cette  
Relation, & qui sans doute portera V.  
R. & tous ceux qui ayment l'Eglise de  
I. C. à prier pour ces pauvres peuples,  
& pour ceux qui travaillent à leur con-  
uersion, comme aussi pour celuy qui est  
de V. R.

Le tres-humble & tres obeissant  
seruiteur en nostre Seigneur,

PAVL LE IEVNE,  
de la Compagnie de IESVS.

An College de Clermont  
ce 1. de Decembre 1657.

\*\*\*\*\*

## TABLE DES CHAPITRES

contenus en ce Livre.

**R**elation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France, es années 1656. & 1657. pag. 1

CHAP. I. Ambassade des Iroquois Sonnonderonnons transmise par l'Iroquois Agnieronnon. pag. 1

CHAP. II. Dessein des Iroquois Agnieronnon sur la Colonie des Hurons dans l'Isle d'Orleans. pag. 6

Les Hurons dans l'Isle d'Orleans attaquez par les Iroquois Agnieronnon. pag. 15

Voyage des Peres de nostre Compagnie & de quelques François du pays des Iroquois superieurs appelez Onnonseronnons. 21

Nostre arrivée au lieu où nous auions destiné nostre demeure, & la reception que nous firent les peuples du pays. pag. 45

Une partie des Hurons va demeurer à Agnié. 68

L'autre partie des Hurons va demeurer à Onontagé. 77

Du voyage du Pere Simon le Moyne, aux Agnieronnon. 84

<i>De la résidence de S. Joseph en l'Ance de Sillery.</i>	92
<i>Des Sauvages Hurons devant leur enlèvement de l'Isle d'Orleans.</i>	104
<i>De la nature &amp; de quelques particularitez du pays des Iroquois.</i>	119
<i>Du naturel &amp; des mœurs des Iroquois.</i>	124
<i>Des resmaignages reciproques d'amitié entre nous &amp; les Iroquois.</i>	134
<i>Des dispositions que les Iroquois ont à la Foy.</i>	139
<i>Des premieres semences de la Foy parmy les Iroquois.</i>	150
<i>De la publication de la Foy aux Iroquois Oïgoenbronns.</i>	157
<i>De la publication de la Foy aux Iroquois Sannontouehronns.</i>	166
<i>De la publication de la Foy aux Iroquois Onneionthronns.</i>	171
<i>De la publication de la Foy aux Iroquois Onmontagehronns.</i>	175
<i>Des nouvelles esperances du progres de la Foy dans les Missions de la Nouvelle-France.</i>	183
<i>Lettre escrite au R. P. Louis Cellot Provincial de la Compagnie de IESVS de la Province de France, par le Pere François le Mercier de la mesme Compagnie.</i>	189
<i>Dernieres nouvelles de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France.</i>	201

**EXTRAICT DV PRIVILEGE**  
*du Roy.*

**P**AR grace & Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne, Directeur de l'Imprimerie Royale du Louure, Bourgeois & ancien Escheuin de Paris: d'imprimer ou faire imprimer, vendre & débiter vn Liure intitulé, *La Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de LESVS, au pays de la Nouvelle-France es années 1656. & 1657.* Et ce pendant le temps & espace de vingt années consecutives. Avec deffenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de deguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, aux peines portées par ledit Priuilege. Donnée à Paris le 3. Decembre 1657. Signé, Par le Roy en son Conseil.

MABOVL.

*Permission du R. P. Provincial.*

**N**OUS LOVIS CELLOT,  
Provincial de la Compagnie de  
IESVS en la Prouince de France, auons  
accordé pour l'aduenir au sieur SE-  
BASTIEN CRAMOISY, Marchand  
Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy  
& de la Reyne, Directeur de l'Im-  
primerie Royale du Louure, Bourgeois &  
ancien Escheuin de cette ville de Pa-  
ris, l'Impression des *Relations de la Nou-  
uelle-France.* A Paris, le 28. Decembre  
1556.

Signé, LOVIS CELLOT.

RELATION

provincial.

CELLOT,  
Compagnie de  
France, auons  
sieur SE-  
Marchand  
ire du Roy  
de l'Impri-  
bourgeois &  
ville de Pa-  
de la Nou-  
Decembre

CELLOT.

RELATION



# RELATION

DE CE QUI S'EST  
PASSE' EN LA MISSION  
DES PERES DE LA COMPAGNIE  
de IESVS, aux pais de la Nou-  
uelle France, depuis l'Esté de  
l'année 1656. iusqu'à l'Esté de  
l'année 1657.

---

## CHAPITRE I.

*Ambassade des Iroquois Sonnon-  
toeron-  
nonn traversée par l'Iroquois  
Agnieronnon.*

**N** OUS auons souuent remar-  
qué dans nos Relations des  
années passées, qu'il y a cinq  
Nations Iroquoises, dont les trois prin-

A

2. *Relation de la Nouvelle France,*  
cipales font les Sonnotoeronons, qui  
font les plus nombreux & les plus éloi-  
gnés des François. Les Onnotoeron-  
nons, où nous auons depuis peu com-  
mencé vne bonne Mission. Et les Agnie-  
ronons qui ont commerce avec les  
Hollandois voisins de la nouvelle An-  
gleterre. Le 19. de Septembre de l'an-  
née 1655. le P. Ioseph Chaumont, & le  
P. Claude d'Ablon partirent de Quebec  
pour aller recognoistre le país des Son-  
notoeronons, qui nous pressoient de  
les aller instruire, & d'aller establir en  
leur país vne habitation Françoisé. Leur  
voiage est amplement décrit dans la  
Relation de l'année derniere. Peu de  
temps apres leur depart de Quebec trois  
personnes considerables arriuerent de  
Sonnotoan país des Sonnotoeronons,  
qui nous donnerent aduis que les esprits  
de leur nation estoient disposés à la paix,  
& que l'hyuer prochain ils deuoient ve-  
nir en bon nombre, contracter avec  
nous & avec les Hurons & les Algon-  
quins vne alliance inuidlable. On ne  
manqua pas aux presens reciproques de  
part & d'autre, suiuant la coustume de

ces p  
resol  
me v  
lire.  
min  
de la  
plus  
reuse  
auoi  
C  
à leur  
par l  
davr  
tre lie  
couv  
çon  
sur le  
loux  
Iroq  
emp  
C  
men  
nous  
nou  
Il  
le ch  
nes

és années 1656. & 1657. 3

ces peuples. Apres quoy, vn des trois se resolut de passer l'hyuer avec nous, comme voulant seruir d'ostage de leur fidelité. Les deux autres se mirent en chemin au commencement de Nouembre de la mesme année 1655. pour porter plus promptement en leur pays les heuruses nouvelles de l'accueil qu'on leur auoit fait.

Ces deux Ambassadeurs furent tuez à leur retour, ainsi que nous l'aprismes par la rencontre qui se fit d'vn des cadavres que l'on trouua à trois ou quatre lieues au dessus de Montreal, tout couuert de playes & de sang. Le soupçon de ce meurtre ne pût tomber que sur les Iroquois Agnieronnons, qui jaloux de l'amitié dont les autres nations Iroquoises nous recherchent, la veulent empescher par toutes sortes de moiens.

Cela n'empescha pas que dès le commencement du mois de Ianuier 1656. nous ne vismes icy l'Ambassade dont nous auions parole.

Ils estoient dix de compagnie, dont le chef estoit vn des premiers Capitaines de tout leur pays, âgé de cinquante

4 *Relation de la Nouvelle France,*  
à soixante ans, homme sage & adroit  
dans les affaires, eloquent au delà de  
ce qu'on en peut croire, dont le cœur  
estoit tout François, & desia gagné à la  
foy.

De vingt & vn présens qu'il fit, le  
plus riche & le plus éclatant, fut celuy  
par lequel il nous resmoigna haute-  
ment que toute sa nation vouloit se fai-  
re instruire; qu'elle demandoit pour  
cét effet des Peres de nostre Compa-  
gnie, & qu'elle souhaitoit les biens qui  
ne se voient qu'apres la mort, dont les  
Chrestiens Hurons captifs en grand  
nombre chez eux, leur parloient avec  
tant d'estime, que plusieurs d'entre eux  
auoient desia le cœur Chrestien, auant  
que de l'estre.

Les desseins du Ciel ne nous sont pas  
moins adorables que cachez. Ce Capi-  
taine qui apres Dieu appuyoit le plus  
nos esperances, nous fut rauy en vn  
moment. Ces Ambassadeurs pour se  
diuertir, estoient allez à la chasse du Ca-  
stor entre les trois Riuieres & Quebec,  
en attendant la fin de l'hyuer pour leur  
retour. Vne troupe d'Iroquois Agnie-

ron  
à la  
leur  
ce  
plus  
zil,  
A  
guer  
ses,  
dans  
n'igr  
oune  
trées  
Nati  
seurs  
riers  
mes  
avec  
tel,  
sy r  
on e  
n'est  
Lou  
me  
paiss  
que  
Past

Es années 1556. & 1657.

France,  
ge & adroit  
au delà de  
ont le cœur  
gagné à la

qu'il fit, le  
fut celuy  
gna haute-  
uloit se fai-  
ndoit pour  
e Compas-  
s biens qui  
t, dont les  
en grand  
oient avec  
l'entre eux  
rien, auant

is sont pas  
Ce Capi-  
bit le plus  
auy en vn  
es pour se  
sse du Ca-  
Quebec,  
pour leur  
ois Agnie-

ronnons, qui venoient en mesme temps  
à la chasse des hommes, rencontrèrent  
leurs pistes, & ayant surpris à l'escart  
ce Capitaine, sans l'auoir reconnu de  
plus pres, ils le tuerent d'un coup de fu-  
zil, qui luy perça le cœur.

Après ce coup, capable de mettre la  
guerre entre ces deux Nations Iroquoi-  
ses, ils continuerent les vns & les autres  
dans la confiance qu'ils auoient en nous,  
n'ignorants pas que nous auons le cœur  
ouuert pour tous les peuples de ces con-  
trées, & nous considerans comme vne  
Nation neutre, & comme vn lieu de  
seureté. En effet vne bande de guer-  
riers Algonquins, s'estant trouuée en  
mesme temps dans les trois Riuieres,  
avec l'Agnieronnon leur ennemy mor-  
tel, ils s'y parlerent avec douceur, ils  
s'y regalerent avec ioye, & à les voir,  
on eust creu qu'ils estoient amys. Ce  
n'est pas vn mauuais presage, quand le  
Loup & l'Agneau habitent sous le mes-  
me toit. Quand le Lion & la Brebis  
paissent ensemble, c'est vne marque  
que IESVS-CHRIST veut estre leur  
Pasteur.

CHAPITRE II.

*Dessein des Iroquois Agnieronnons  
sur la Colonie des Hurons dans  
l'Isle d'Orleans.*

**L**E vingt-cinquième iour du mois  
d'Avril 1656. deux Iroquois Agnieronnons, s'estant coulez par les bois  
au dessous de Quebec, en vn lieu où la  
chasse des oyseaux de riviere est en  
abondance; deux Hurons qui y abor-  
derent en vn canot, y furent salitez cha-  
cun d'un coup de fuzil: l'un tomba ro-  
de sur la place; l'autre, quoy que blessé  
griefuement, eut toutesfois assez de  
courage & de force pour pousser son  
canot en l'eau, & se sauver heureuse-  
ment.

Vingt Hurons s'embarquerent prom-  
ptement à cette nouvelle, pour couper  
chemin en quelque lieu, aux meur-  
triers, qui auoient pris la fuitte par ter-  
re. A plus de vingt lieues de là, ayant

France,

II.

Agnieronnons  
dans

our du moi  
quois Agni  
par les boi  
vn lieu où l  
uiere est en  
s qui y abor  
t salitez cha  
tomba roi  
y que blessé  
bis assez de  
pouffer son  
r heureuse  
erent prom  
pour coupe  
aux meur  
tte par ter  
le là, ayan

es années 1656. & 1657.

aperceue quelques pistes sur le riuage de nostre grande Riuiere, ils atteignirēt leur proye; mais comme ces deux fugitifs ne marchoiēt qu'esloignez l'vn de l'autre, il n'y en eut qu'vn de pris, qui estant mené à l'Isle d'Orleans, y fut condamné à la mort & au feu, qu'il auoit sans doute bien meritē.

Nous auions fait avec douēeur tout ce qui se pouuoit, afin qu'on luy accordast la vie & que l'on peüst se seruir de luy, pour destourner vne troupe de trois cens Iroquois Agnieronons, dont nous sçauions que la Colonie Hurone de l'Isle d'Orleans estoit menacée: mais les esprit estoient trop eschauffez dans le ressentiment d'vn crime qu'ils auoiēt vū tout fraichement de uant leurs yeux, & dont le pere & la mere du defunt demandoient instamment iustice. C'estoit les plus riches de tout le bourg Huron, & qui pleuroient leur fils unique, qui estoit vn ieune homme plein de belles qualitez, destiné à la charge de Capitaine, & qui auoit depuis deux ans donné la vie à cinq Agnieronons, qu'il auoit fait prisonniers de guerre.

A iij

*Relation de la Nouvelle France,*

Le mesme iour qu'on brusloit ce captif Iroquois, heureux dans son malheur, en ce qu'il receut le Baptesme, & qu'il mourut Chrestien: Quelques François des trois Riuieres rencontrèrent à dix ou douze lieuës de là ces trois cents Agnieronnons, qui venoient foudre sur les Hurons. Ces guerriers traiterent doucement nos François, ils leur firent part de leur chasse, & en les congédiant leur firent vn present de Pourcelaine, afin qu'on ne donnast point des trois Riuieres aduis à Quebec de leur marche.

Le lendemain trois de leurs Capitaines vindrent eux-mesmes aux trois Riuieres, sçauoir où on desiroit qu'ils campassent, & protester de la continuation de la Paix avec nous.

Pour les arrester en chemin par les voyes de douceur, le Gouverneur des trois Riuieres leur fit trois beaux presents, les coniuant de retourner en leur pays, puis qu'ayants la paix avec nous, & les Hurons, estants aussi nos alliez, nous deuions espargner le sang & la vie des vns & des autres.

*és années 1656. & 1657.*

Les Iroquois respondirent par huit presens de Pourcelaine, dont les quatre plus remarquables furent ceux cy.

Leur Chef faisant paroistre vn grand collier de Pourcelaine: c'est icy, dit-il, vne chesne de fer, plus grosse que les arbres qui naissent en nos forests, qui liera les Hollandois, les François, & les Agnieronnons ensemble. Le tonnerre & la foudre du ciel ne rompront iamais cette chaisne.

Par vn autre present, ie connois, disoit-il, l'esprit d'Onnontio, ie sçay que le François est veritable en ses promesses. Si ie voy quelque vn de mes gens tué sur la Riuiere, ie n'auray aucun soupçon que ce soit par la trahison des François. Je te coniuure aussi de croire le mesme de moy; & s'il se trouue quelque François tué à l'escart, n'en accuse pas l'Iroquois Agnieronnon; nos mains en seront innocentes, & ne trahiront pas nostre cœur, qui ne respire que la Paix.

Quand quelque malheur, disoit-il, par vn autre present, arriuera au François, ou à l'Agnieronnon, nous meslés ensemble nos pleurs & nos larmes; &

10 *Relation de la Nouvelle France,*  
nos cœurs auront les mesmes sentimens:  
car ie n'ay plus qu'un cœur avec toy.

Par le dernier de ces presens, i'obeys  
à Onnonnio, disoit-il, ie m'en retourne  
en mon pais, & ma hache pour cette  
fois ne sera pas rougie dans le sang des  
Hurons. Mais ie desire aussi que le  
François m'obeisse en vne chose, c'est  
qu'il ferme la porte de ses maisons & de  
ses forts à l'Onnontageronnon, qui veut  
estre mon ennemy, & qui couue des  
pensées de guerre contre moy.

Ces presens estoient acheuez, mais  
l'assemblée n'estoit pas encore separée,  
lors que l'on apperceut trois canots qui  
venoient d'en haut. C'estoit Jean-Bap-  
tiste Ochionagueras Capitaine Onnon-  
tageronnon, qui ayant embrassé la  
foy depuis deux ans, & dès-lors ayant  
pris un cœur tout François, procura  
puissamment la Paix que nous auons  
avec les Nations Iroquoises d'en-haut.

Les Iroquois Agnieronnons voyant  
cet homme, qu'ils scauent estre de  
grand credit, & grand guerrier, prie-  
rent nos François de ne luy rien tesmoi-  
gner du present qu'ils venoient de faire,

e France,  
Sentimens:  
uec toy.  
s, i'obeys  
n retourne  
pour cette  
e sang des  
si que le  
nose, c'est  
sons & de  
r, qui veut  
couue des  
uez, mais  
e separée,  
anots qui  
ean-Bap-  
e Onnon-  
brassé la  
ers ayant  
e procura  
us auons  
en-haut.  
s voyant  
estre de  
er, prie-  
tesmoi-  
de faire,

és années 1656. & 1657.

En nous inuitant de fermer nos portes aux Onnontageronnons, & de ne nous ioindre pas d'alliance avec eux.

Le iour sùiuant, nous reçeusmes aduis à Quebec de tout ce qui se passoit aux trois Riuieres; ce fut par des hommes enuoyez exprez, qui firent trente lieues en vn iour avec tant de bonheur qu'ils tromperent toutes les diligences des Iroquois Agnieronnons, qui auoient mis partout sur les chemins des corps de garde pour fermer le passage.

Il fut iugé necessaire pour le bien public, d'enuoyer quelqu'vn de nos Peres au deuant de ces trois cents Agnieronnons, pour arrester leur course, nous doutans bien que contre leur parole, ils auroient continué leur dessein de pouffer iusques à l'Isle d'Orleans, pour se vanger de la mort de l'Iroquois Agnieronnon, qui venoit d'y estre brulé depuis si peu de iours.

Le Pere Simon le Moyne qui aime & est aimé tendrement des Iroquois, se trouuant à lors à Quebec, par vne heureuse rencontre, fut prest en moins d'vne heure pour partir sans delay. Il

12. *Relation de la Nouvelle France,*

fait rencontre en son chemin, au milieu de la nuit, des canots Iroquois qui estoient aux uenues, pour decouvrir ce qui pourroit passer. On le conduit dans vne palissade, enuiron à demie lieuë de là, où leur gros estoit campé. Il leur fait dix presens, pour rompre leur dessein, & les faire retourner sur leurs pas. Apres de longues deliberations ils luy tesmoignent que sa voix est toute-puissante sur eux, & pour l'en assurer par effet, plus que de parole, ils font vn cri dans le camp, qui congedie toutes les troupes: C'est à dire que les petites bandes, de dix ou douze hommes pour l'ordinaire, ayent à se separer. Les vns vont d'vn costé, prenans parti pour la chasse de l'orignac: les autres vont d'vn autre costé à la chasse du castor: quelques vns au nombre de trois ou quatre font mine d'aller à la petite guerre, pour faire quelque coup à l'escart. La pluspart retournent, disent-ils, en leur pais.

Cette nouvelle donna de la ioyë à Quebec, & quelque sorte d'assurance aux Hurons de l'Isle d'Orleans: mais

France,

, au mi-  
quois qui  
écourit  
conduit  
demie-  
campé,  
rompre

erner sur  
lelibera-  
e sa voix  
pour l'en  
e parole,

qui con-  
st à dire  
ou douze  
t à se se-

prenans  
nac : les  
a chasse  
mbre de  
llet à la  
e coup à

disent-  
a ioye à  
eurance  
s : mais

és années 1656. & 1657. 13

quine leur osta pas toutesfois toute leur  
crainte. Il leur resta quelque desiance  
de l'esprit perfide de l'Agneronnon;  
mais pleust à Dieu qu'elle eust esté plus  
grande. *Voyez le Chapitre dixième.*

### CHAPITRE III.

*Les Hurons de l'Isle d'Orleans attaquez  
par les Iroquois Agneronnons.*

**L**E 18. de May 1656. ces perfides  
s'estans cachés dans les bois, à dix  
ou douze lieuës au dessus de Quebec,  
où ils voyoient sans estre veus, laisserent  
passer vne escouade de François & de  
Sauuages, qui montoient au pais des  
Onnontocronnons. Mais les mains leur  
demangeans, & leur accoustumance  
au massacre les sollicitant, ils se iettent  
sur quelques canots qui faisoient l'ar-  
riere-garde: Ils blessent, ils prennent, ils  
pillent, ils mal-traitent ceux qui les con-  
duisent. Mais enfin les Onnontocronnons  
& les François les menaçants, ces trai-  
tres firent semblant de s'estre mépris,

14 *Relation de la Nouvelle France,*

comme nous verrons au Chapitre suivant, ils rendirent les prisonniers; mais à condition qu'ils poursuuroient tous leurs route, sans que pas vn fust obligé de descendre à Quebec.

Cette tempeste estoit essuyée, nos Gens estant passez outre sur le grand Fleuve de Saint Laurens. Mais la nuit du dix-neuf au vingtième du mesme mois de May, ces mal-heureux couverts des tenebres de cette nuit tres-obscure, descendirent sans bruit, passant deuant Quebec sans estre apperceuz. Ils aborderent auant le iour au dessous de la bourgade Huronne, & ayant caché leurs canots dans le bois, ils se répandirent de tous costez aux auenuës des terres, que l'on ensemençoit pour lors de bled d'Inde.

Le matin tous les Chrestiens Hurons ayant assisté à la Messe, selon leur coutume, & par bon-heur la pluspart s'estant confessez, vne partie sortit pour le travail. Les ennemis qui estoient en embuscade, se ietterent sur eux, en massacrerent quelques-vns sur la place, & en emmenerent quelques autres captifs, le

*Les années 1656. & 1657.* 15

reste se sauuant dans nostre Maison  
ceinte d'une palissade de bonne def-  
fence, fortifiée pour de semblables oc-  
casions.

Après cette deffaitte les ennemis se  
retirerent sur le Midy. Ils auoient enui-  
ron quarante canots, qui parurent sur  
nostre grand fleuue, prenant la mesme  
route pour leur retour, qu'ils auoient  
prise la nuit pour faire ce mal-heureux  
coup. Nostre perte a esté de soixante &  
onze personnes, avec vn grand nom-  
bre de ieunes femmes, qui estoient la  
fleur de cette Colonie.

Les François de l'Isle d'Orleans qui  
furent rencontrés par ces Barbares, ne  
furent point faits captifs, les Iroquois  
disant qu'ils auoient la Paix avec nous.  
Ce qui n'empescha pas qu'ils ne pillas-  
sent quelques maisons abandonnées,  
dont ils ont fait depuis leurs excuses,  
condamnans d'une part l'insolence de  
leur ieunesse, qui par toute la terre est  
difficile à retenir dans la chaleur de la  
victoire, & accusans d'autre part ceux  
de nos François qui auoient quitté leurs  
maisons; ayant pris, disoient-ils, l'es-

16 *Relation de la Nouvelle France,*  
pouuante mal à propos. Il est vray que  
les Iroquois ont respecté les lieux qu'ils  
ont trouué habitez mesmes par de sim-  
ples femmes, s'y comportant avec tou-  
te la douceur possible.

Ce mal-heur arriua vn Samedy, le  
vingtiesme iour de May, si toutefois les  
maux de cette vie sont des malheurs,  
lors que Dieu en tire sa gloire & le salut  
de ses eleus.

Il se trouua entre ces Hurons captifs  
onze Congreganistes qui ont pas per-  
du l'esprit de la pieté dans l'extremité de  
leurs miseres, du nombre desquels fut  
Iacques Oachouk, alors Prefet de la  
Congregation & le plus feruent de tous  
nos Chrestiens.

Ce bon Chrestien se voyant captif, au  
lieu de chanter ses prouesses de guerre  
selon la coustume, prit pour suiet de sa  
chanson ce qu'il auoit plus dans le cœur.  
Ne me plaignez point, disoit-il, ne m'e-  
stimez pas malheureux, ie seray heureux  
dans le ciel. Je ne crains point les feux  
que mon sang est capable d'esteindre,  
ie crains le feu d'enfer qui iamais ne s'e-  
steindra. Cette vie ne m'est rien, quand  
mes

France,  
vray que  
lieux qu'ils  
parde sim-  
auec tou-  
amedy, le  
outefois les  
malheurs,  
& le salut  
ons captifs  
nt pas per-  
tremité de  
esquels fut  
refet de la  
ent de tous  
t captif, au  
de guerre  
suiet de sa  
ns le cœur.  
il, ne m'e-  
y heureux  
t les feux  
esteindre,  
ais ne s'e-  
en, quand  
mes

*es années 1656. & 1657.* 17  
mes pensées me portent au Ciel. Il pouf-  
soit ce chant d'une voix si puissante, qu'il  
se faisoit entendre presque de demie  
lieüe, l'eau & le vent portant sa voix ius-  
ques à nous. Il consoloit les autres, &  
les animoit aux souffrances, & se voyant  
bruslé en toutes les parties du corps, avec  
des haches toutes rouges de feu, & des  
tisons ardens; sans jeter aucun cry, ny  
se plaindre des cruautéz qui le faisoient  
mourir mille fois, auant que d'en mou-  
rir vne seule; il prioit Dieu au milieu des  
flammes, & disoit hautement que jet-  
tant les yeux vers le Ciel, avec cette pa-  
role, *I E S V S* ayez pitié de moy, il sen-  
toit chaque fois l'allegement de ses dou-  
leurs, & vn surcroist de force & de cou-  
rage.

Nous en auons sçeu toutes les parti-  
cularitez par vn autre Chrestien qui  
estoit captif avec luy, nommé Ioachim  
Ondakout, qui s'est veu dans les flam-  
mes avec luy, y ayant admiré sa con-  
stance & son esprit vrayment Chrestien  
dans les tourmens.

Ce Ioachim estoit le plus considera-  
ble de tous ceux qu'on auoit fait captifs,

18 *Relation de la Nouvelle France,*  
grand guernier, & dōt la vie n'est qu'une  
suinte de victoires & de rencontres, d'oū  
son courage l'a bien souuent retiré con-  
trē toute esperance. Cette derniere fois  
ayant desia esté brullé à demy corps,  
ayant les doigts coupez, & estant tout  
couuert de sang; la nuict qui deuoit  
estre sa derniere, n'attendant que le  
point du iour auquel deuoit acheuer  
son supplice, la cabane où il auoit esté  
brullé, estant pleine d'autant de bour-  
reaux qu'il y auoit là d'Iroquois, qui  
estoient plus de cinquante à le garder, le  
sommel les ayant abbatus, il fut assez  
heureux pour rompre ses liens, & pour  
trouuer passage: & s'estant veu en li-  
berté, le corps nud & déchiré, sans pro-  
uisions, sans armes, & sans secours, il  
marcha quinze iours entiers par des  
routes égarées, pour se sauuer, en se per-  
dant, & n'ayant plus de forces, estant  
arriué sur les riuages du grand lac des  
Iroquois; par bon-heur il y fit rencon-  
tre de la bande des François qui al-  
loient à Onnontagé: sans eux, il estoit  
mort, & par leur moyen il recouura la  
vie. On luy donna des viures, vn canot,

France,  
est qu'une  
ntres, d'où  
reciré con-  
erniere fois  
emy corps,  
stant tout  
qui devoit  
ant que le  
oit acheuer  
il auoit esté  
nt de bour-  
quois, qui  
le garder; le  
il fut assez  
ns, & pour  
t veu en li-  
ré, sans pro-  
secours, il  
ers par des  
er, en se per-  
rees; estant  
rand lac des  
fit rencon-  
gois qui al-  
ux, il estoit  
recouura la  
s, vn canot;

es années 1656. & 1657. 19

& vn ieune-homme Huron detaché de leur compagnie, avec lequel il peust acheuer son voyage, & venir à Quebec.

Cét homme auant son mal-heur s'estoit relasché de sa ferueur, & ne paroissoit qu'à demy Chrestien, faisant mesme gloire de tesmoigner qu'il ne faisoit pas estime de la Foy, ny des Chrestiens: Mais ayant veu que c'est en Dieu seul qu'on trouue la consolation; la patience, & la ioye, mesme dans les tourmens, il a si heureusement changé de sentiment, qu'il ne peut assez le benir, ny assez louer les Chrestiens, dont il a veu dans l'occasion des exemples d'une vertu qui ne peut auoir de reproche.

Vn des Peres de nostre Compagnie s'estant trouué aux Trois-Riuieres, lors que les Iroquois y repasserent, & ayant esté heureusement engagé d'aller visiter ces bons Chrestiens, dans les liens de leur captiuité au camp de l'ennemy; en receut vne consolation si sensible; qu'il en écriuit en ces termes.

*Bene omnia fecit.* En verité, mon Re-

20 *Relation de la Nouvelle France*,  
uerend Pere, les iugemens de Dieu sont  
estonnans. I'ay veu la fleur de la Con-  
gregation Huronne emmenée captiue  
par des Infidelles, avec quantité d'autres,  
dont la deuotion passeroit mesme dans  
les Cloistres, pour extraordinaire. Qu'il  
en soit beny à iamais, puisque *benè omnia  
fecit*; Iugez combien cela m'a esté sen-  
sible, par la grande affection que i'auois  
pour cette pauvre nation. I'ay eu le  
bon-heur de les visiter trois fois dans le  
camp des Iroquois, éloigné des Trois-  
Riuieres d'vne demie lieüe. Je les con-  
fessay là tous, apres leur auoir fait prier  
Dieu. Certes la foy regne dans leurs  
cœurs: iamais ils n'ont resmoigné de  
plus grands sentimens de deuotion, ny  
plus hardiment qu'ils ont fait en cette  
occasion, en presence de tous les Iro-  
quois, qui ne firent paroistre aucune a-  
uersion de la priere: Car ayant pris l'oc-  
casion par cinq ou six fois dans diuerses  
cabanes, de dire vn petit mot du Para-  
dis & de l'Enfer, ils m'écouterent tou-  
jours avec grand respect.

I'ay trouué parmy eux vne ieune fem-  
me de dix-huit ans nommée Agnes

és années 1656. & 1657. 21

Aoendoens baptisée par le deffunt P. Ica  
de Brebeuf laquelle i'otûis en Confessiõ.  
En verité ie n'ay iamais rien veu de plus  
innocent: vne personne enfermée dans  
vn Cloistre ne se seroit pas mieux con-  
seruée dans la pieté. En vn mot ie n'ay  
point de termes pour vous expliquer  
tout ce qui s'est passé dans ce rencontre.  
Voilà ce que le Pere nous a escrit.

Il n'y auoit pas huit iours qu'il auoit  
quitté ces bons Chrestiens à l'Isle d'Or-  
leans, où il auoit demeuré avec eux de-  
puis vn an, son obeissance ne l'en ayant  
detaché que pour le ioindre à la troupe  
de ceux qui sont allez à Onnontaghe.

#### CHAPITRE IV.

*Voyage des Peres de nostre Compagnie  
& de quelques François au pays des  
Iroquois superieurs appellés Onnon-  
toeronnon.*

Ces peuples nous ayant desirés, on  
enuoia l'année 1655. deux Peres  
de nostre Compagnie en leur pays,  
pour decourir leurs dispositions pour la

22 *Relation de la Nouvelle France,*

Foy & leurs inclinations pour les François. Apres qu'ils les eurent pratiqués environ six mois, comme il se voit dans la Relation de l'année precedente, l'un des deux descendit à Quebec. Quoy qu'il nous parlast auantageusemēt de la bonne volōté de ces Iroquois, il n'effaçā pas neantmoins de nostre esprit les defiances que nous auions pris raisonnablement de leurs deloiautés & de leurs trahisons. Si bien que lors qu'il fallut, comme on dit, fondre la cloche, & conclurre l'establissement d'vne Mission & d'vne demeure en leur pais, nous nous trouuāsmes merueilleusement en peine, aussi bien que Monsieur nostre Gouverneur, duquel dependoit l'affaire en premier ressort. On examina meurement les raisons de part & d'autre: Et on en trouuoit de tres-fortes & de tres-puissantes des deux costés. Nous scauiōs bien que le mensonge, les fourbes, les deloiautés estoient presque aussi naturelles à ces peuples que la vie. Nous les cognoissions tres-portés & tres-accoustumés au sang, au feu & au carnage. Nous nous souuenions de la destruction de

e France,

ur les Fran-  
nt pratiqués  
se voit dans  
cedente, l'vn  
bec. Quoy  
usemēt de la  
ois, il n'effaç  
sprit les de-  
raisonnable.  
de leurs tra-  
fallut, com-  
che, & con-  
ne Mission &  
, nous nous  
ment en pei-  
nfieur nostre  
doit l'affaire  
mina meure-  
z d'autre: Et  
es & de tres-  
Nous scauio  
fourbes, les  
aussi naturel  
Nous les co-  
es-accoutu-  
arnage. Nous  
struction de

es années 1656. & 1657. 23

nos pauvres Eglises Huronnes, & des cruautés qu'ils auoient exercées sur nos braues Algonquins. Nous auions deuant les yeux les horribles tourmens qu'ils ont fait souffrir à plusieurs de nos Peres, les brûlant à petit feu, leur appliquant des haches toutes rouges sur les endroits les plus sensibles du corps, versant dans leurs playes des chaudieres d'eau bouillante, en derision du Baptesme, coupant de grands lambeaux de leur chair grillée, qu'ils mangeoient en leur presence. La fureur qui anime ces Barbares nous disoit tout bas à l'oreille qu'on nous en preparoit autant.

Vn Huron captif échappé du bourg d'Onōtaghe paroissant au fort de nos deliberations, nous assoura qu'il auoit estudié l'esprit de ces peuples, qu'il estoit entré dans leurs pensées, & qu'ils n'auoient autre dessein que de faire venir en leur pais le plus de François & de Hurons qu'ils pourroient pour en faire vn massacre general. Il appuia son aduis de raisons si fortes, que les Hurons ses compatriotes ayans resolu & promis aux Onnontocronnons d'aller en leur pais, & de

24 *Relation de la Nouvelle France,*  
nous y accompagner, retirèrent leur parole, & nous dirent que l'ardeur de la Foy nous feroit égorger; nous conjurant par l'amitié qu'ils nous portoient, de ne point nous precipiter dans vn danger si manifeste.

Outre ce sujet de crainte les Iroquois Agnieronnons avec lesquels nous auons traicté de la Paix depuis peu, faisoient paroistre vne ialousie qui alloit presque iusqu'à la rage de ce que nous voulions habiter parmy ces peuples, ayant vn grand interest pour leur commerce, que les Onnontoceronnons fussent tousiours obligez de passer par leur pais.

Nous voyons encore que ces Nations n'ayant aucun besoin des François, ny aucune retenüe du costé de Dieu, qu'ils ne cognoissent pas, ny du costé de la Police humaine, qui n'a autre pouuoit parmy eux que celuy de leur interest; ils nous pouuoient mettre à mort impunément par vne boutade.

Tout cela ioint aux dangers & à la difficulté des chemins, & aux despences excessiues & effroyables qu'il falloit fai-

France,  
nt leur pa-  
deur de la  
conjurant  
ent, de ne  
a danger si  
e les Iro-  
quels nous  
s peu, fai-  
qui alloit  
e que nous  
s peuples,  
leur com-  
nons fus-  
er par leur  
es Nations  
rançois, ny  
Dieu, qu'ils  
osté de la  
re pouvoit  
nterest; ils  
t impuncé-  
ers & à la  
despences  
falloit fax

és années 1656. & 1657. 25

re pour commencer cette entreprise & pour la conserver, nous mettoit dans vne extrême inquietude; si iamais l'axiome fut véritable qu'il y a vne crainte capable d'ébranler vne Ame constante; tous ces sujets de crainte ne pouvoient nous causer vne mediocre terreur. On passa toutesfois outre, & la resolution fut prise d'accorder à ces peuples ce qu'ils demandoient si instamment, & de s'aller establir au cœur de leur pays, quoy qu'il en pût arriuer. Voicy les raisons qui nous y porterent.

L'vne estoit fondée sur l'autorité & sur le raisonnement de Monsieur nostre Gouverneur, qui voyoit bien qu'il falloit perir pour ne pas perir, & qu'il falloit s'exposer à toutes sortes de dangers pour eiter tous les dangers. Nous auions nouvelles que si nous rebutions ces Barbares, leur refusant ce qu'ils demandoient avec tant d'ardeur, qu'ils auoient dessein de s'vnir derechef avec les Agnieronnons, & de venir fondre sur les François pour leur faire vne guerre immortelle, & pour les exterminer entièrement, s'il leur estoit possible. Nous

16 *Relation de la Nouvelle France,*  
n'estions pas en ce temps-là dans la posture de soustenir la reuolte de toutes ces nations, sans encourir vn danger plus grand que n'estoit celuy d'exposer vne escouade de François, dont la resolution pourroit donner quelque retenüe à ces peuples dans leur pays mesme.

L'autre raison estoit tirée d'une politique plus diuine qu'humaine. Les Peres de nostre Compagnie qui iusques à present n'ont point blesmy à la veüe de leur sang, qui n'ont point encore redouté les feux & la rage des Iroquois dans leurs plus horribles tourmens, disoient qu'ils baptiseroient bien deuant leur mort autant de moribonds qu'ils seroient de personnes, & qu'en ce cas donnant leurs corps pour des Ames, ils ne perdroient rien au change. Ils alleguoient l'exemple des Apostres qui s'attendoient bien de perdre la vie dans les pays infideles où ils alloient precher leur Maître, & ne laissoient pas pourtant d'y aller. Ils produisoient cét Axiome commun : *Sanguis Martyrum semen est Christianorum*, le sang respandu pour la Foy par les Iroquois crie, disoient-ils, deuant

Dieu, non pas vengeance, mais benediction & pardon pour les mesmes Iroquois. Il se faut confier en celuy qui n'abandonne jamais ceux qui s'abandonnent saintement pour sa gloire : Et la rage & la perfidie des Barbares, ny les despences excessiues ne doiuent point retarder le premier de tous les emplois, qui est la conuersion des Ames. Dieu qui est le Maistre des Grands & des petits, des François & des Iroquois, flechira les cœurs des Infideles pour leur faire receuoir l'Euangile; & ceux des Infideles pour en faciliter la publication.

Enfin la conclusion fut prise sur ces raisons & sur plusieurs autres, qu'il se falloit mettre en campagne, & donner aux Onnonteronnons la satisfaction qu'ils demandoient. Aussi-tost dit, aussi-tost fait. Voilà vn bon nombre de François qui s'equippent pour s'embarquer avec le Pere René Menard, le Pere Claude d'Ablon, le Pere Iacques Fremin, le Frere Ambroise Broar, & le Frere Ioseph Boursier, que le R. Pere François le Mercier Superieur des Missions de nostre Compagnie en ces con-

28 *Relation de la Nouvelle France,*  
trés, prit avec foy pour aller faire la  
guerre aux Demons iusques dedans leur  
Fort, & pour consacrer ces peuples &  
tout leur pais à IESVS-CHRIST : Mais  
suiuons de l'œil & de la pensée celuy  
qui nous a tracé leur voyage sur le pa-  
pier & qui estoit de la partie.

Nous partîmes de Quebec le 17. de  
May 1656. Nostre Gros estoit composé  
de quatre Nations, de François, d'On-  
nontoceronons, qui nous estoient venus  
querir, de Somnontoceronons, qui  
estoient venus rechercher nostre allian-  
ce, & de quelques Hurons. Nous rem-  
plissions deux grandes chaloupes &  
plusieurs canots. Sortant du port, nous  
fufmes fuiuis des acclamations de quan-  
tité de peuples differents qui bordoient  
le riuage dont plusieurs nous regar-  
doient d'un œil de compassion & d'un  
cœur tremblant, nous croyans autant de  
victimes destinées aux feux & à la rage  
des Iroquois.

Ce malheur nous pensa arriuer dès  
le lendemain de nostre depart. Nos  
chaloupes ayans motillé l'ancre sur  
le soir à douze lieuës ou enuiron au def-

France,  
er faire la  
edans leur  
oeuples &  
st : Mais  
fée celuy  
sur le pa-

le 17. de  
composé  
ois, d'On-  
ment venus  
ons, qui  
stre alian-  
Nous rem-  
ouppes &  
port, nous  
s de quan-  
bordoient  
us regar-  
on & d'un  
s autant de  
à la rage

riuer des  
part. Nos  
ancre sur  
n au def-

és années 1656. & 1657. 29  
sus de Quebec, proche d'un lieu appel-  
lé la Pointe de Sainte Croix. Nous pri-  
mes resolution d'y descendre tous le  
lendemain matin, pour y celebrer la  
Sainte Messe. Nos Matelots s'oubliant  
de cette resolution, leuerent l'ancre de-  
uant le iour & nous firent poursuiure  
nostre route. Le danger estoit tres-  
grand, y ayant en ce mesme endroit trois  
cents Iroquois Agnieronons cachés qui  
nous auroient pû prendre sans combat  
& sans resistance, pource que nos Gens  
feroient descendus sans armes, croyant  
que ces Traîtres estoient retournez en  
leur pais, comme ils en auoient donné  
la parole à nos François au Lac Saint  
Pierre, au dessus des trois Riuieres. Nous  
euitâmes ce danger sans le scauoir; ces  
Barbares ne s'estans point produits,  
quoy qu'ils nous eussent bien apperceuz.  
Mais ils se ietterent sur nos canots qui  
se trouuerent separez de nous: Ils en  
renuerserent vn dans la Riuiere, ils bles-  
ferent legerement vn de nos Freres de  
deux coups de fuzils: ils lierent & ga-  
rotterent les Hurons: ils traiterent mal  
les Onnontoceronons de parole & d'ef-

36 *Relation de la Nouvelle France,*  
fet, ne pouuant supporter nostre allian-  
ce avec eux. Mais enfin la crainte d'en-  
trer en guerre avec ces peuples qui té-  
moignoïent leurs iustes ressentimens, ap-  
paisa leur colere & les obligea de recou-  
rir aux excuses, disant qu'ils croioient  
d'abord que ces canots n'estoient rem-  
plis que de Hurons avec lesquels ils  
n'ont point de paix. Ensuite de quoy ils  
mirent tout le monde en liberté, sans en  
excepter les Hurons. Ceux qui s'estoient  
sauuez dès le commencement du choc  
courant tous nuds par les bois, & r'at-  
trayant nos chaloupes, nous donne-  
rent aduis de ce qui se passoit: aussi-tost  
chacun se mettant sous les armes, on ap-  
perceut douze canots qui tiroient vers  
nous à force de rames. Nous creûmes  
que c'estoit l'Avant-garde de l'ennemy,  
& comme nous nous preparions à les  
receuoir, nous recogneûmes que c'e-  
stoient nos Gens, qui n'auoient pas sujet  
d'estre fort satisfaits de s'estre separez  
de nos chaloupes.

Estans arriués aux Trois-Riuieres le  
20. de May, nous les quittâmes le 29.  
& le 31. nous entrâmes dans dans l'ha-

és années 1656. & 1657. 37

bitation de Montreal, d'où on fit partir  
vn canot le premier iour de Iuin, pour  
aller donner aduis de nostre marche au  
Bourg d'Onnontaghé.

Le huitième de Iuin nous nous em-  
barquâmes dans vingt canots, les cha-  
loupes n'estant plus de service audelà  
de Montreal, à cause des endroits ra-  
pides & des Sauts qu'on rencontre au  
sortir de cette habitation. Nous n'auions  
pas encor fait deux lieues qu'une es-  
couade d'Iroquois Agnieronns nous  
ayant apperceus de loing, & nous prenant  
pour des Algonquins & pour des Hu-  
rons, saisi de frayeur, se icitta dans les  
bois; mais nous ayant recogneuz à la  
veüe de nostre pavillon, qui estoit vn  
grand Nom de I E S V S peint sur vn  
beau taffetas blanc voltigeant en l'air, ils  
nous aborderent. Nos Americains On-  
nontareronns les receurent avec mille  
mures, leur reprochèt leurs trahisons &  
leur brigandage: & se iettans sur leurs  
canots, ils pillerent leurs armes & pri-  
rent ce qu'ils auoient de meilleur dans  
leur équipage, vsans, disoient-ils, de re-  
pressailles, eux mesmes ayant esté pillz

France,  
tre alian-  
ainte d'en-  
les quité-  
mens, ap-  
de recou-  
s croioient  
ssent rem-  
lesquels ils  
de quoy ils  
té, sans en  
ui s'estoient  
nt du choc  
ois, & r'at-  
ous donne-  
t: aussi tost  
mes, on ap-  
roient vers  
us creûmes  
l'ennemy,  
rions à les  
es que c'e-  
nt pas sujet  
tre separez  
Riuieres le  
mes le 29.  
s dans l'ha-

82 *Relation de la Nouvelle France,*  
pen de iours auparauant par ces mesmes  
peuples: voilà toute la consolation que  
remporteroient ces pauvres miserables de  
nous estre venus saluer.

Passant dans le Lac Saint Louïs vn de  
nos canots se brisa, ce qui nous est en-  
cor arriué d'autresfois dans nostre voya-  
ge, mais nous iettans à terre, nos Char-  
pentiers de Nauires trouuoient par tout  
de quoy bastir vn vaisseau en moins d'vn  
iour: c'est à dire que nos Sauvages ren-  
controient facilement des choses pro-  
pres pour faire les gondoles qui por-  
toient nostre bagage avec nous. Les Ar-  
chitectes de ce pays ont bien plustost  
basty leurs Maisons, leurs Palais & leurs  
Nauires que ceux d'Europe: que si on  
n'y est pas logé si superbement, on y  
habite souuent plus à l'aise & plus ioyeu-  
sement.

Nous tuasmes quantité d'Elans &  
de Cerfs que nos François appellent  
des Vaches sauvages: mais le treizième  
de Iuin & les trois iours suiuaus nous  
nous trouuâmes dans des courans d'eau  
si rapides & si violents, qu'il falloit se  
mettre à l'eau pour traîner quelquefois,

&

France,  
ces mesmes  
blation que  
serables de  
Louis vn de  
nous est en-  
nostre voya-  
nos Char-  
ent par tout  
moins d'un  
uages ren-  
chofes pro-  
es qui por-  
ous. Les Ar-  
en plustost  
lais & leurs  
que si on  
nem, on y  
plus ioyeu-  
d'Elans &  
appellent  
e treizieme  
uans nous  
rans-d'eau  
il falloit se  
quelquefois,  
&

és années 1656. & 1657. 33

& quelquefois porter sur nos espales  
nos batteaux & tout nostre bagage.  
Nous nous mouillions de tous costez,  
car nous auions vne partie du corps en  
l'eau, & le ciel arrosoit l'autre d'une  
grosse pluye. Nous employons toutes  
nos forces contre le vent & contre les  
torrens, portant autant ou plus de ioye  
dans nos cœurs que de fatigue sur nos  
corps.

Le dix-septième du mesme mois nous  
nous trouuâmes au bout d'un Lac que  
quelques-vns confondent avec le Lac  
de Saint Louis, nous luy donnâmes le  
nom de Saint François, pour le distin-  
guer de celuy qui le precede. Il a bien  
dix lieuës de long & trois ou quatre de  
large en quelques endroits: il est remply  
de quantité de belles isles en ses embou-  
cheures. Le grand fleuve de Saint Lau-  
rens s'elargissant & repandant ses eaux  
d'espaces en espaces fait ces beaux Lacs,  
puis en les reserrant il reprend le nom de  
Riuiera.

Le vingtième de Iuin nous passâmes  
le grand Saut: la mort de cinq fans de  
biches massacrez par nos chasseurs, &

34 *Relation de la Nouvelle France,*  
cent Barbuës prises par nos pescheurs,  
addoucirent nos peines. Nostre bou-  
cherie & nostre poissonnerie furent  
iusques à lors aussi bien garnies qu'elles  
furent depourueuës de tout sur la fin de  
nostre voyage.

Le vingt-cinquième, nous baptisâ-  
mes, apres auoir celebré la sainte Mes-  
se, vn enfant dont la femme d'vn de  
nos guides Onnontoceronnois accou-  
cha en chemin: ce qui ne l'empescha pas  
de poursuiure comme les autres par vne  
grosse pluye qui nous accompagna tout  
le iour & toute la nuit suiuaute.

Sur le soir quelques chasseurs nous  
ayant découuerts & nous voyant bon  
nombre de canots de compagnie, s'en-  
fuirent, & laisserent de quoy piller à nos  
Gens, qui se saisirent de leurs armes,  
de leurs castors & de tout leur bagage:  
mais l'vn de ces chasseurs ayant esté pris  
nous recognûmes qu'il estoit de la na-  
tion des Andastacronnons avec lesquels  
nous n'auons point la guerre: c'est pour-  
quoy nos François leur rendirent ce  
qu'ils auoient butiné; ce qui n'obligea  
pas nos Sauuages d'yser de la mesme ci-  
uilité.

France,  
pescheurs,  
ostre bou-  
rie furent  
ies qu'elles  
ur la fin de  
us baptisâ-  
ainte Mes-  
ne d'un de  
ons accou-  
mpescha pas  
trespar vne  
pagna tout  
nte.  
sseurs nous  
voyant bon  
agnie, s'en-  
piller à nos  
eurs armes,  
tur bagage:  
ant esté pris  
it de la na-  
ec lesquels  
c'est pour-  
ndirent ce  
ni n'obligea  
mesme ci-

*és années 1656. & 1657.* 35

Le 26. sur les neuf heures du soir en-  
tendant vne voix d'homme assez for-  
te, mais assez lamentable, Nous nous  
doutâmes bien que c'estoit quelque pri-  
sonnier échappé : Monsieur du Puis  
braue Gentilhomme, qui commandoit  
nos soldats François, fit battre le tam-  
bour pour luy faire cognoistre que nous  
estions François. Ce pauvre homme  
n'ayant osé nous approcher, accourut à  
ce bruit le mieux qu'il pût. C'estoit vn  
Huron nommé Ioachim Ondakour,  
duquel nous auons parlé au Chapi-  
tre troisième. Il n'auoit que la peau &  
les os, s'estant sauté du pays des Agnie-  
ronnons à demy bruslé : il auoit marché  
dix-sept iours parmy les bois & parmy  
les rochers, sans manger autre chose  
que quelques petits fruiets sauages. Nos  
gens luy firent prendre vn certain breu-  
uage pour disposer son estomach à pren-  
dre sa nourriture sans danger, apres vne  
si longue famine. Nous luy donnâmes  
vn canot & des viures pour descendre  
vers nos habitations Françaises.

Le 27. de Iuin nous passâmes le der-  
nier rapide qui se trouue au milieu du

36 *Relation de la Nouvelle France,*  
chemin de Montreal à Onnontagé, c'est  
à dire à quarante ou cinquante lieues de  
l'un & l'autre.

Le 29. voguant la nuit aussi bien que  
le iour, pource que nos provisions di-  
minuoient fort, nous rencontrâmes trois  
canots d'Annieronnons qui venoient de  
la chasse aux hommes, rapportans les  
chevelures de quatre Sauvages de la  
Nation des Neds-percez, & tenant cap-  
tive vne femme & deux enfans.

Le premier de Iuillet nous donnâmes  
la chasse à vn canot qui parut, l'ayant  
attrapé comme il estoit du bourg d'On-  
nontagé: il nous dit qu'on nous y at-  
tendoit, & que le Pere Ioseph Chau-  
mont qui y estoit resté seul, se portoit  
bien.

Le troisieme iour la famine commen-  
çant de nous presser, nous fismes nos ef-  
forts pour arriuer à vn lieu nommé  
Otiatannehengué, qui est vn lieu fort  
recommandable pour la grande pesche  
de poisson qui s'y fait chaque année.  
Nous esperions y rencontrer bon nom-  
bre de pescheurs & en tirer quelque  
soulagement: Monsieur du Puis fit t

ret deux petites pieces de canon embar-  
quées dans nos canots deuant que d'y  
aborder, pour leur donner aduis que  
nous n'estions pas loing : mais la saison  
de la pesche estant passée en ce quartier-  
là, nous n'y trouuâmes personne. Ce qui  
obligea nos Guides de depescher vn  
homme pour aller iour & nuict porter la  
nouuelle de nostre marche à Ounontag-  
hé, & pour faire apporter des viures au  
deuant de nous. Ce Courier ne deuant  
pas si-tost retourner, parce qu'il luy re-  
stoit encore trente lieuës de chemin à  
faire, nous enuoyâmes quelques Fran-  
çois en vn autre lieu plus proche : mais le  
poisson s'estant retiré, les pescheurs s'en  
estoient allez, si bien que ny nos filets  
que nous iectâmes à l'eau, ny nos indu-  
stries n'eurent presque aucun effet. La  
famine cependant nous tenoit à la gor-  
ge, & pour comble de nostre affliction  
nostre Pere Superieur estoit tombé ma-  
lade depuis quelque temps : nous n'a-  
uions autre liêt à luy donner que la terre,  
ny presque autre abry que le ciel. Nous  
ne trouuîons en routes nos Hostelleries ny  
pain, ny vin, ny chair, ny poisson. Dieu

38 *Relation de la Nouvelle France,*  
nous donna vn petit fruit sauage qu'on  
nomme icy Atoka; La ieunesse en alloit  
ramasser dans les prairies voisines, &  
quoy qu'il n'eust presque ny goust ny sub-  
stance, la faim nous le faisoit trouuer  
excellent: il est presque de la couleur &  
de la grosseur d'vne petite cerise.

Nos Sauvages, quoy qu'accoustu-  
mez à passer les deux & trois iours sans  
manger, ne se contentant pas d'vne  
viande si mince & si legere, se defiloient  
tous les iours: si bien que de quarante  
qu'ils estoient à nostre depart, il n'en re-  
sta que cinq qui nous asseurerent que  
iamais ils ne nous abandonneroyent.  
Les Sonnontocronnons prenant icy  
leur congé, nous leur fismes deux pre-  
sens de mille grains de Pourcelaine, l'vn  
pour nous preparer le chemin en leur  
païs, l'autre pour mettre en oubly les  
peines & les fatigues qu'ils auoient pri-  
ses, venant rechercher l'alliance des  
François; & pour les porter à nous té-  
moigner bon visage, quand nous les  
irions voir. Nous donnâmes en parti-  
culier deux capots & quelques autres  
petits presens aux principaux pour les  
gagner.

Le cinq & sixième de Juillet nous peschames quelques poissons, mais en si petite quantité, qu'on donna pour tous mets vn brochet assés mediocre à soixante hommes.

Le septième nous arriuasmes sur les dix heures du soir à l'embouchure de la Riviere qui fait le Lac de Gannentaa, sur les rives duquel nous pretendions establir nostre demeure; & le lendemain à nostre réueil nous apperceusmes des courrans d'eau si rapides, qu'il les falloit surmôter à tour de bras & à force de rames. Je vous auoüe que les visages de la pluspart de nous déjà tout hayres & tout défaits parurent extraordinairement abbâtus. On n'auoit donné le soir à nostre couchée qu'vne goutte d'eau de vie à tous ceux de nostre suite, & il falloit partir le matin pour combattre tout le iour contre des brisans, qui nous faisoient presque autant reculer que nous auacions. En effet, nous ne fismes qu'vne lieuë ce iour là, vne partie de nos gens tombant malades, & les autres perdant courage, faute de forces. La prouidence de Dieu est admirable,

40 *Relation de la Nouvelle France,*  
*deducit ad inferos & reducit.* Estant entie-  
rement abbatu nous vismes paroistre vn  
canot chargé de viures qui venoit à nous  
plustost à force d'aïlles que de rames.  
Cette veuë guérit quasi tous nos mala-  
des, nos forces rentroient par nos yeux,  
& nos fatigues n'attendoient pas que  
nous fussions en repos pour s'en aller.  
Le regard seul nous rendoit la ioye & la  
fanté. Nous mettons pied à terre, &  
celuy qui estoit Maistre du conuoy, apres  
nous auoir fait vn petit compliment,  
nous presenta de la part des Anciens &  
du P. Chaumôt des sacs de bled d'Inde  
& de grand Saumons qui venoient d'estre  
cuits. Ce petit canot fut suiuy de deux  
autres plus grands, aussi bien remplis  
que le premier. Nous rendons graces à  
Dieu de ce qu'il nous auoit accordé ce  
secours si necessaire. On met par tout  
les Chaudieres hautes, ce n'est que re-  
jouissance. Vn beau iour efface la me-  
moire de dix mauuais. Il ne reste plus  
rien de nostre famine que la gloire d'a-  
uoir souffert quelque chose pour nostre  
Seigneur, *qui facit etiam cum tentatio-  
ne prouentum.* Il nous fit bien alors ex-

France,  
stantentie-  
paroistre vn  
enoit à nous  
de rames.  
nos mala-  
r nos yeux,  
nt pas que  
s'en aller.  
a ioye & la  
a terre, &  
nuoy, apres  
mpliment,  
Anciens &  
ed d'Inde  
oiët d'estre  
y de deux  
n. remplis  
s graces à  
ccordé ce  
t par tout  
t que re-  
ce la me-  
reste plus  
oire d'a-  
ur nostre  
tentatio-  
lors ex-

es années 1656. & 1657. 41

perimenter la verité de ses promesses, nous donnant vne abondance plus grande au centuple, que la disette que nous auions ressentie pour son seruice n'auoit esté pressante. Je pourrois dire qu'il ramena exprés pour nous le poisson dans les Riuieres, l'vn de nos hommes ayant pris la mesme nuit vingt grands Saumons & quelques Barbuës. Et le dixième du mesme mois de Iuillet passant vn fault de cinq lieuës, qui est le plus long que nous ayons rencontré, nos gens prirent en chemin faisant trente-quatre autres Saumons à coups d'espées & d'auirons: il y en auoit si grande quantité qu'on les assommoit sans peine. Sur le soir nous trouuasmes au lieu où nous voulions passer la nuit l'vn des premiers Capitaines d'Onnontaghé qui nous receut avec vne belle harangue, dans laquelle il témoigna que la ioye que tout le pais receuoit de nostre arriuée n'estoit pas mediocre. Que toutes les quatre nations y prenoiët part, & que tous les Anciens nous attendoient avec impatience. L'onzième de Iuillet nous nous trouuasmes sur les trois heures

42 *Relation de la Nouvelle France*,  
apres midy à l'entrée du Lac de Gan-  
nenta, sur les riuies duquel nous auions  
destiné nostre demeure, où les Anciens  
sçachant que c'estoit le lieu que les Peres  
Chaumont & d'Ablo nauoient aggreés,  
nous attendoient avec vne grande mul-  
titude de peuples.

La grandeur du Lac est d'environ  
deux lieuës de longueur, & d'vne de-  
mie lieuë de largeur. Nous y auons re-  
marqué trois choses assez considerables.

La premiere est qu'on trouue du co-  
sté du Midy quelques sources ou fontai-  
nes d'eau salée, quoy que ce Lac soit  
fort éloigné de la Mer, aussi bien que la  
Lorraine, où il s'en trouue de sembla-  
bles: mais ie ne croy pas que le sel s'y  
face avec la facilité qu'on le pourra faire  
icy. Car on trouue du sel tout fait sur la  
terre aux enuirs de ces sources, & fai-  
sant botuillir l'eau, elle se conuertit aise-  
ment en sel.

La seconde est qu'au Printemps il s'a-  
masse à l'entour de ces salines vne si  
grande quantité de Tourterelles qu'on  
en prend quelquesfois iusques à sept  
cens en vne matinée.

La troisieme chose remarquable est qu'il se rencontre au mesme endroit certains serpens qui ne se voyent point ailleurs, que nous appellons des serpens à sonnettes, pource qu'en rampant ils font vn bruit semblable à celuy d'une sonnette, ou plustost d'une cigale. Ils portent au bout de leurs queuës certaines écailles rondes engagées l'une dās l'autre, de telle sorte qu'en les ouvrant & reserrant ils font ce bruit qu'on entend de vingt pas. Ces sonnettes ou écailles ne laissent pas de faire du bruit quand on les remuë apres la mort du serpent; mais il n'est pas si grand que 'celuy qu'elles font lors que le serpent est en vie. Les originaires du pais disent que ses écailles sont excellentes contre le mal de dents, & que sa chair, qu'ils trouuent d'aussi bon goust que celle de l'anguille, guerit de la fieure: ils en couppent la queuë, & la teste qui est toute platte & presque quarrée, & mangēt le reste. Son corps a environ trois pieds de longueur, il est plus gros que le poignet d'un homme, & tout marqueté sur le dos de taches noires & iaunes, excepté sur la queuë

44 *Relation de la Nouvelle France,*  
qui est quasi toute noire. Il a quatre  
dents, deux en haut & deux en bas  
aussi longues, mais plus aiguës que  
nos petites aiguilles. Il mord comme  
vn chien, & fait decouler son venin  
dans la morceure par vn petit aiguil-  
lon noir qu'il tire d'vne bourse où ce  
poison est renfermé. Quand quelqu'un  
en est mordu, il enfle aussi-tost, & si il  
n'est promptement secouru, il meurt en  
peu de temps tout couuert de pustules  
rouges. Aussi-tost que ces Serpens voient  
vn homme, ils sifflent & battent de la  
queuë faisant iouer leurs sonnettes, soit  
pour épouuanter leur ennemy, soit pour  
s'animer au combat, ou puiustoit parce  
que Dieu leur a donné cet instinct, afin  
que les hommes soient sur leurs gardes à  
l'approche d'vn si dangereux animal. Je  
ne sçay pas si ces Serpens sont attirés par  
le sel; mais ie sçay bien que le lieu où  
nous auons dressé nostre demeure en-  
tourré de belles sources d'eau douce,  
n'en est point infecté, quoy qu'il soit sur  
les riués du mesme Lac. Mais reprenons  
nostre route.

CHAPITRE V.

*N*ostre arriuée au lieu où nous auions  
destiné nostre demeure, & la Recep-  
tion que nous firent les peuples du  
pays.

**I**'Ay dit au Chapitre precedent que  
nous entrâmes l'onzième de Iuillet  
dans le Lac nommé Gannentaa sur les  
bords duquel nous allions dresser nostre  
demeure, estant auancez iusques à vn  
quart de lieuë de cet endroit : nous y  
mismes nous mesme à terre cinq petites  
pieces de canon, dont le petit tonnerre  
qu'on fit entendre sur les eaux de ce lac,  
fut suituy de la décharge de toutes les  
arquebuses de nos gens. C'estoit le pre-  
mier salut que nous enuoyâmes par eau,  
par l'air & par les bois aux Anciens du  
pays qui nous attendoient avec vne grã-  
de multitude de peuple. Ce bruit rou-  
loit sur les eaux, éclatoit dedans l'air,  
& resonnoit fort agreablement dans les  
forests. Nous voguions en suite en bel

46 *Relation de la Nouvelle France,*  
ordre, nos canots ou petits bateaux al-  
lant quatre à quatre sur ce petit Lac.  
Nos François firent à l'abord vne se-  
conde descharge, ou vne seconde sal-  
ve si adroitement qu'ils rauirent tous ces  
pauvres peuples.

Les Anciens auoient fait dresser deux  
échaffauts pour nous faire hautement  
leurs complimens & leurs harangues,  
qui furent interrompuës par vne grosse  
pluye qui nous obligea tous de cher-  
cher l'abry; les paroles se changeant en  
caresses & en tesmoignages de ioye de  
part & d'autre.

Si ces pauvres Sauvages nous fai-  
soient tout l'accueil possible, faisans  
voir dans leurs yeux & leurs gestes les  
sentimens de leur cœur tout rempli  
de tendresse pour nous; nos actions  
correspondoient à leur amour, en sorte  
que dans tous ces témoignages de ioye  
& d'affection reciproque, nous benif-  
sions Dieu de ce qu'il nous auoit conser-  
uez parmy tant de peines, de dangers &  
de fatigues, & de ce qu'il nous auoit  
enfin conduit au bout de nostre peleri-  
nage.

és années 1656. & 1657. 47

C'est la coustume de ces peuples d'entretenir durant vne partie de la nuict ceux qui les viennent visiter, soit de complimens; soit de discours assaisonnez des graces du païs, & pleins de gentilleses à leur mode; soit enfin par des chansons & des dances qui leur sont ordinaires: mais nous voyant assez las de la fatigue d'un si long voyage, ils nous dirent qu'ils se retireroient, de peur que leur ciuilité ne troublast nostre repos, auquel ils disoient vouloit concourir, en chantant à l'entour de nos cabanes les airs les plus doux, les plus agreables & les plus propres pour nous endormir.

Le lendemain matin douzième de Juillet nous chantâmes le *Te Deum* en action de graces de nostre heureuse arriuée, & prîmes possession de tout ce pays au nom de IESVS-CHRIST, le luy dediant & consacrant au saint Sacrifice de la Messe. Les Anciens nous firent en suite quelques presens pour nous feliciter de nostre arriuée & nous souhaiter vn heureux establissement.

Le Dimanche suiuant, qui estoit le

48 *Relation de la Nouvelle France,*  
seizième du mesme mois, nous accom-  
plismes vn vœu que nous auions fait dās  
les dangers de nostre voyage, promet-  
tant à Dieu de Communier tous ensen-  
ble, s'il nous donnoit la grace de nous  
voir tous dans le país que nous cher-  
chions: ayant obtenu cette faueur tous  
nos François receurent le pain sacré en  
vne Messe qui fut chantée fort solem-  
nellement: Ce fut-là que nous depliâ-  
mes tous nos ornemens, qui seroient  
pauures en France, mais qui passerent  
icy pour tres-magnifiques.

Le Lundy dix-septième on commen-  
ça à trauailler tout de bon à nous loger,  
& à faire vn bon Reduit pour les soldats:  
nous l'auons placé sur vne eminence  
qui commande sur le Lac & sur tous les  
endroits circonuoisins. Les fontaines  
d'eau douce y fonten abondance, & en  
vn mot le lieu paroist aussi beau que  
commode & aduantageux. Pendant  
que les hommes de trauail sont dans  
cette occupation, nostre Pere Superieur  
à qui Nostre Seigneur auoit rendu la  
santé, s'en alla avec quinze de nos plus  
lestes soldats au Bourg d'Onnontaghé,  
éloigné

France,  
us accom-  
ons fait dās  
, promet-  
ous ensem-  
ce de nous  
ous cher-  
aueur tous  
in sacré en  
fort solem-  
ous depliā-  
ui seroient  
i passerent  
a commen-  
ous loger,  
les soldats:  
eminence  
ur tous les  
fontaines  
nce, & en  
beau que  
Pendant  
font dans  
Superieur  
rendu la  
e nos plus  
ontaghe,  
éloigné

és années 1656. & 1657. 49

éloigné de cinq petites lieues de nostre demeure. Le peuple estant auerti de la venue des François, sortit en foule au deuant de nous. Estant à vn quart de lieue du Bourg, quelques Anciens nous prièrent de faire alte & de prendre haleine, pour escouter vne harangue gentille & toute pleine de complimens que nous fit vn Capitaine des plus considerables du pais, lequel marchant ensuite deuant nous, nous fit passer au trauers d'vn grand peuple qui s'estoit rangé en haye des deux costez. Nous le suiuiions doucement & en bel ordre suiuis d'vn autre Capitaine, qui venoit apres nous pour empescher que ce grad monde ne nous serrât de trop près. Nos soldats firent à l'entrée de la Bourgade vne belle salue qui rauit tous les spectateurs. Nous fûmes conduits dans la Cabane de l'vn des plus notables & des plus fameux Capitaines du pais, où toutes choses estoient bien preparées pour nous recevoir à leur mode: on nous apportoit des fruidts de tous costez, ce n'estoient que festins, & dix iours durant toute la pesche & la chasse de cette bourgade fut

D

50 *Relation de la Nouvelle France,*  
employée pour regaler les François,  
chaque famille nous voulant auoir à  
l'enuy. Quelques temps apres vne au-  
tre escouade de François en bonne con-  
che arriuant tambour battant, on ne vit  
iamais tant de visages épanouis, il sem-  
bloit que les cœurs des Sauvages sor-  
toient par leurs yeux, & ie ne croy pas  
qu'on puisse conceuoir, sans l'auoir veu,  
les tesmoignages d'amour & de cordia-  
lité qu'ils nous donnoient. Si apres tout  
cela ils nous trahissent & nous massacrent,  
ie les accuserai non pas de dissimula-  
tion, mais de legereté & d'inconstance,  
qui peut changer en peu de temps l'a-  
mour & la confiance de ces Barbares  
en crainte, en haine & en perfidie : Ad-  
ioustez que les Demons cherchent tou-  
res les occasions de nous perdre, & que  
si les hommes persecutent en plusieurs  
endroits les Iesuites, ces malheureux  
esprits auxquels ils declarent par tout la  
guerre, ne les épargneront pas.

Le soir de nostre entrée les deputés  
de quelques nations nous vindrent sa-  
luer, & pour monstrier l'estime que les  
Onontagheronnons faisoient d'Achie-

*és années 1656. & 1657.*

51

France, François, et auoir à s vne au-  
bonne con-  
on ne vit  
is, il sem-  
rages sor-  
ne croy pas  
'auoir veu,  
de cordia-  
après tout  
massacrét,  
dissimula-  
constance,  
e temps l'a-  
es Barbares  
rfidie : Ad-  
rchent tou-  
dte, & que  
en plusieurs  
malheureux  
par tout la  
as.  
les deputés  
indrent sa-  
ne que les  
nt d'Achie-

basé, c'est le nom du Pere superieur, ils  
voulurent par vn present que sa Natte  
fût le lieu des conseils & des assemblées,  
c'est à dire le Palais où on deuoit traiter  
de toutes les affaires du pais. Les On-  
tagheronnons nous firent aussi leurs  
presens avec grande ciuilité.

Les Annieronnons ne pouuant se dis-  
enser de la loy commune du pais firent  
la verité leurs presents: mais estant pi-  
qués au jeu & ne pouuant supporter no-  
tre alliance avec ces peuples, ils firent  
une harangue plaine de risées & de rail-  
eries contre les François, & se voulant  
excuser de ce qu'ayant receu des pre-  
sents à Quebec pour toutes les nations  
Alouoises, ils ne les auoient pas distri-  
bués, ils dirent que les François estoient  
très stupides pour donner des choses  
qui ne se pouuoient partager, & qu'ainsi  
ils auoient esté contraints de donner  
ces presens à leur nation.

Le Pere superieur repliqua à leurs im-  
putures d'une maniere si pressante qu'ils  
repentirent bien-tost de leurs fausses  
insultations. Il leur dit que la memoire  
manquoit iamais aux François qui

52 *Relation de la Nouvelle France,*  
auoient la plume en main, & que si leur  
esprits'ouublioit de quelques choses, leur  
papier les leur suggeroit au besoin. Il ra-  
conta en suite tout ce qui s'estoit passé  
au Conseil des François & des Iroquois  
Annieronnons, fit vn denombrement  
de tous les coliers de porcelaines, de  
toutes les arquebuses, de tous les capots,  
& en vn mot de tous les presents qui  
auoient esté faits par le grand Capitaine  
des François. Nomma les nations & les  
personnes mesme de consideration à qui  
chaque present auoit esté destiné. Puis  
demanda au braue Annieronnon si ces  
choses ne pouuoient pas estre données  
separément. Il s'enquesta des deputez  
des nations, si du moins la memoire de  
ces presens auoit esté portée jusques en  
leur pais, puis que l'Annieronnon confessa  
soit les auoir retenus. Ce pauvre homme  
qui croioit que nous ne faisons que be-  
gaier en leur langue, comme les Euro-  
peans qui ont commerce avec eux, fut  
surpris entendant le Pere, qu'il recher-  
cha depuis tous les moyens de se mettre  
bien dans son esprit.

Après cette assemblée nous employa

mes  
les  
non  
doie  
deu  
seil  
enc  
L  
d'O  
lâme  
roist  
leurs  
tué p  
Tro  
char  
pres  
quar  
ronn  
que  
ceue  
& le  
deuil  
T  
il fal  
pier  
Capi  
quel

ès années 1656. & 1657. 33

mes quelques iours à visiter & à gagner les diuerses nations qui estoient à Onnontaghé, & qui tous les iours y abordoient pour se trouuer à la decision de deux grandes affaires, & au grand conseil de guerre qui se tient ordinairement en cette bourgade.

Les deputés de Sonnontotian & d'Oïogouan estant arriés, nous les allâmes saluer. Les premiers faisant paroistre leur deuil pour la mort de l'un de leurs Capitaines nommé Ahiantouan tué par les Annieronnons au quartier des Trois-Riuieres remplissoient l'air de chansons lugubres. Nous leur fismes vn present pour soulager leur douleur : mais quand il fallut respondre, l'Oïogouanronnon prit la parole & dit que la playe que les Sonnontoueronnonns auoient receüe, auoit changé leur ioye en larmes, & leurs voix en soupirs & en chansons de deuil.

Toutes les nations estant assemblées il fallut deuant que de tenir conseil, expier le Bourg à cause de la mort d'un Capitaine arriué la nuit precedente, lequel par grand bon-heur pour luy, auoit

54 *Relation de la Nouvelle France,*

receu le sainct Baptesme deux iours au-  
parauant, apres vne bonne & saincte in-  
struction. Cette expiation se fit par deux  
presens, dont l'vn seruit pour essuier les  
larmes de l'Onnontagheronnon, &  
pour luy rendre la parole que cette  
mort luy auoit rauie, l'autre pour net-  
toier le sang qui pourroit estre tombé du  
corps mort sur la Natte du Conseil,  
L'Onnontagheronnon respondit par  
deux autres presens. L'vn pour donner  
parole qu'on alloit couvrir ce corps, &  
l'autre pour asseurer que le Conseil en  
suintte seroit ouuert.

Ces peuples auoient conuoqué tous  
les Estats du pais, ou plustost toutes les  
Nations alliées pour reconcilier les An-  
nieronnons avec les Sonnontoueron-  
nons qui estoient sur le point d'entrer en  
guerre pour la mort du Capitaine dont  
nous venons de parler: Pour traiter de  
nostre establissement au centre de leur  
pays, & pour inuiter tous ces peuples à  
mettre quelque chose dans la chaudiere  
de guerre; c'est à dire pour auiser aux  
moyens d'attaquer & défaire leurs en-  
nemis, & fournir à quelques frais com-

au  
peu  
bie  
non  
plus  
puil  
C  
moi  
rem  
(qu  
rent  
les A  
min  
tém  
trao  
estab  
fin m  
guer  
rang  
gorie  
les  
leur  
voya  
qu'e  
N  
dres  
roiff

muns. Voila les desseins de ces pauvres peuples ; mais Dieu en auoit d'autres bien plus releués. Il vouloit estre annoncé & presché dans vne assemblée la plus celebre & la plus nombreuse qui se puisse presque faire en ces contrées.

On tint ce grand conseil le 24. du mois de Iuillet, où toutes les Nations remirent entre les mains d'Achiendase (qui est nostre Pere Superieur) le différend d'entre les Sonntonouéronns & les Annieronns qui fut bien-tost terminé, Elles agréerent en fuite avec des témoignages d'une bien-veillance extraordinaire nostre demeure & nostre établissement en leur pays. Chacun enfin mit ses presens dans la chaudiere de guerre. Or ces peuples estant grands harangueurs & se seruant souuent d'allégories & de metaphores, nos Peres pour les attirer à Dieu, s'accommodent à leur façon de faire: ce qui les rait, voyant que nous y reüssissons aussi bien qu'eux.

Nous auions si bien estallé & si bien dressé & rangé nos presens qu'ils paroïssent à merueille: mais le Pere lo-

56 *Relation de la Nouvelle France,*  
seph Chaumont qui parle l'Iroquois  
aussi bien que les naturels du pays, sem-  
bla en rehausser le prix, en donnant l'in-  
terpretation.

Il ne sera pas hors de propos de re-  
marquer en passant que ces presens ne  
sont autre chose que des colliers de por-  
celaine, des arquebuses, de la poudre  
& du plomb, des capots, des haches, des  
chaudieres & d'autres denrées sembla-  
bles qu'on achete des Marchands avec  
des castors, qui sont la monnoie qu'ils  
demandent pour le payement de leurs  
marchandises. Que si vn Iesuite en re-  
çoit ou en recueille quelques-vns pour  
ayder aux frais immenses qu'il faut faire  
dans ces Missions si éloignées, & pour  
gagner ces peuples à I E S U S- C H R I S T  
& les porter à la paix, il seroit à souhai-  
ter que ceux-là mesme qui deuroient  
faire ces despences pour la conseruation  
du pays, ne fussent pas du moins les pre-  
miers à condamner le zele de ces Peres,  
& à les redre par leurs discours plus noirs,  
que leurs robes; ils deuroiēt laisser ces sor-  
tes de medisance à la basse populace tou-  
jours mal informée de ce qui se passe, &

dont l'ignorance semble excuser les calomnies. Mais faisons bien, & laissons mal parler : puisqu'aussi bien les calomnies sont le ciment de la vertu. On nous écrit de France qu'on ne scauroit plus fournir aux grands frais que nous faisons dans ces nouvelles entreprises. Nous y donnons nos travaux, nos sueurs, nostre sang & nos vies : Si faute de secours nous sommes contraints de quitter vn poste si auantageux pour la Foy & pour la conseruation du pays, ceux qui nous persecutent n'en seront pas plus riches, & Dieu en sera moins glorifié.

Retournons, s'il vous plaist, à nos presens. Deuant que d'en donner l'explication, tous nos Peres & nos François se jetterent à genoux, mirent bas leurs chapeaux, & ioignirent les mains entonnant à haute voix le *Veni Creator* tout au long: ce qui surprit & rait toute l'assistance à laquelle nous fismes entendre que nous ne traitons d'aucune affaire importante, sans demander auparauant le secours de l'Esprit qui regit tout l'vniuers.

Le Pere Ioseph Chaumont se leuant

58 *Relation de la Nouvelle France,*  
en suite expliqua huit ou dix presens  
faits pour adoucir les regrets de la mort  
de plusieurs Capitaines, & pour faire re-  
uiure dans la Foy de leurs enfans & de  
leurs amis quelques braues Chrestiens  
& Chrestiennes passées depuis peu de la  
terre au ciel. Il ioignit les Algonquins  
& les Hurons dans ses presens pour ne  
faire qu'un cœur & un peuple avec tou-  
tes ces Nations. Il dit à haute voix que  
Onontaghé estant comme le Parlement  
de tout le pays, & Agochiendagueté le  
plus consideré dans toutes ces contrées,  
Achiendase se venoit ioindre à luy com-  
me la bouche d'Onontio, afin de l'ai-  
der à releuer les maisons renuersées, à  
resusciter les morts, à maintenir ce qui  
estoit en bon estat, & à deffendre le pays  
contre les perturbateurs de la paix.  
Pendant que le Pere expliquoit toutes  
ces choses en detail, ce n'estoit qu'admi-  
rations & acclamations de tous ces peup-  
les ravis de nous voir si versés dans  
leurs façons de faire.

Il fit un present en action de graces  
de ce qu'on auoit fait part à Onnontio  
des dépouilles qu'ils auoient rempor-

France,  
presens,  
la mort  
faire re-  
ns & de  
restiens,  
eu de la  
onquins  
pour ne  
ec tou-  
voix que  
rlement  
gueté le  
ontrées,  
uy com-  
de l'ai-  
ersées, à  
r ce qui  
e le pays  
la paix.  
it toutes  
u'admi-  
ces peu-  
és dans

graces  
nnoncio  
empor-

és années 1656. & 1657. 59

cés sur leurs ennemis, luy ayant enuoié deux enfans qu'ils auoient pris & emmenés de la Nation de Chats.

Il en fit deux autres, l'un en reco-  
gnissance de ce qu'ils nous auoient re-  
ceus en leur pays avec autant de cour-  
toisie, qu'ils nous y auoient inuité avec  
instance; & l'autre pour leur faire met-  
tre le canot à l'eau, pour faire sçauoir à  
Quebec de nos nouvelles.

Enfin le Pere prenant vn ton de voix  
plus élevé & animant sa parolle, s'écria:  
ce n'est point pour le commerce que  
vous nous voies paroistre dans vostre  
pays, nos pretentions sont bien plus re-  
leuées: vos pelleteries sont trop peu de  
chose pour nous faite entreprendre vn  
si long voyage avec tant de trauaux &  
tant de dangers. Gardés vos castors si  
vous le trouués bon pour les Hollandois;  
ceux mesmes qui tomberoient entre nos  
mains, seroient employés pour vostre ser-  
uice, nous ne cherchons point les choses  
perissables, c'est pour la Foy que nous a-  
uons quitté nostre pais, c'est pour la Foy  
que nous auons abandonné nos parens  
& nos amis; c'est pour la Foy que nous  
auons trauersé l'Océan; c'est pour la

60 *Relation de la Nouvelle France,*  
Foy que nous auons quitté les grands  
Nauires des François pour nous embar-  
quer dans vos petits canots; c'est pour  
la Foy que nous auons laissé de belles  
maisons, pour nous loger sous vos écor-  
ces; c'est pour la Foy que nous nous pri-  
uons de nostre nourriture naturelle, &  
des mets delicieux dont nous pouuions  
iouir en France; pour manger de vostre  
bouïllie & de vos mets, dont à peine les  
animaux de nostre pais voudroient gou-  
ster: & prenant vn tres-beau colier de  
pourcelaine artistement fait: c'est pour  
la Foy que ie tiens en main ce riche pre-  
sent, & que i'ouure la bouche pour vous  
sommer de la parole que vous nous dô-  
nastes lors que vous descendites à Que-  
bec pour nous conduire en vostre pays.  
Vous aués promis solemnellement que  
vous presteriés l'oreille aux paroles du  
grand Dieu, elles sont en ma bouche,  
écoutez-les, ie ne suis que son organe.  
Il vous enuoie donner aduis pas ses  
Messagers que son Fils s'est fait homme  
pour vostre amour, que cét Homme  
Fils de Dieu est le Prince & le Maistre  
des Hommes; qu'il a préparé dans les

*és années 1656. & 1657. 61*

Cieux des plaisirs & des delices eternelles pour ceux qui obeiroient à ses commandemens, & qu'il allume d'horribles feux dans les Enfers pour ceux qui ne voudront point receuoir sa parole. Sa loy est douce: elle deffend de faire aucun tort ny aux biens, ny à la vie, ny à la femme, ny à la reputation de son prochain. Y-a-t'il rien de plus raisonnable? Elle cōmande de porter respect, amour & reuerence à celuy qui a tout fait & qui conserue l'vniuers; Vostre esprit est-il choqué d'vne verité si naturelle? **I E S V S C H R I S T** qui est le Fils de celuy qui a tout fait s'estant fait nostre frere & le vostre en se reuestant de nostre chair, a presché ces belles veritez, il les a fait peindre & escrire dans vn liure, il a ordonné qu'elles fussent portées par tout le monde: voilà ce qui nous fait paroistre en vostre pays, voilà ce qui ouure nos bouches; & nous sommes si certains de toutes ces veritez, que nous sommes prests de perdre nos vies pour les soustenir. Que si tu les rebutes en ton cœur qui que tu sois **Onnontagheronnon, Sonnontoueronnon, Annieronnon,**

62 *Relation de la Nouvelle France,*

Onciogonenronnon, Onnciontchronnon, sçache que I E S V S- C H R I S T qui anime mon cœur & ma voix te precipitera vn iour dans les Enfers. Mais preuiens ce mal-heur par ta conuersion, ne fois point cause de ta pette, obeis à la voix du Tout-puissant.

Ces paroles de feu, & quantité d'autres semblables poussées d'une vehemence toute Chrestienne ietterent vn tel estonnement dans ces pauues Barbares, qu'ils paroissoient tous transportez, la ioye & la crainte partageant leurs esprits. Et l'approbation fut si generale & si vniuerselle, qu'on eût dit qu'ils vouloient tous mettre le Pere dans leur cœur, ne sçachant quelle careffe assez grande luy faire. Les larmes tomboient des yeux de nos François voyant nostre Seigneur si magnifiquement annoncé en cette extremite du monde. Pour moy i'auouë que ce que i'ay veu & entendu en ce rencontre, passe tout ce qu'on en peut dire ou escrire. Si apres cela le demon renuersant la ceruelle à ces pauues peuples les porte à nous mettre à mort, *Iustificabitur in sermonibus suis.*

*es années 1656. & 1657.* 63

Nous aurons du moins iustificié nostre Dieu en ses parolles.

Le lendemain qui estoit le 25. de Juillet, à peine estoit-il iour que les Deputés de toutes les Nations nous vinrent faire des remercimens les plus aimables & les plus cordiaux qu'on puisse s'imaginer. Je ne sçay si l'Annieronnon qui cōmença, vfa de ses fourbes & de ses dissimulations ordinaires, ou si Dieu luy auoit touché le cœur: mais il rapporta fidelement tout ce que le Pere auoit dit de la Loy de Dieu, louia hautement nos desseins, protesta qu'il ne pouuoit resister à nos raisons, & qu'il se vouloit faire Chrestien. Il nous fit les presens aussi bien que les autres Nations qui nous presserent fort de les aller instruire en leur pays.

Le 26. les Annieronnons nous demandant des Lettres pour porter aux Hollandois, avec lesquels ils ont commerce, nous louiasmes à la verité leurs Anciens qui paroissent portés à la paix: mais nous blasmasmes extremement leur ieunesse, de ce qu'elle auoient pillé plusieurs maisons à l'entour de Quebec,

64 *Relation de la Nouvelle France ;*

nous leur dimes que ces desordres les auoient mis en guerre avec les peuples nommés Mahinganak & avec les Andastahoneronnon, & qu'ils pourroient bien tomber dans vn mesme malheur à l'égard des François.

Le 27. Iuillet nous retournaſmes sur les riués du Lac où vne bonne partie de nos François trauailloient à nous dresser vne habitation que nous appellerons ſainte Marie de Gannentaa.

Le 30. veille de ſaint Ignace les principaux d'Onnontaghé, nous vindrent viſiter & nous firent quelques preſens pour nous lier ſi eſtroitement avec eux, que nous ne fuſſions plus qu'vn peuple; & pour nous dōner aduis qu'il ne falloir pas ſe fier à l'Annieronnon que cette Nation eſtoit fourbe & trompeuſe, & qu'ils nous prioient de nous bien fortifier, & de rendre noſtre maiſon capable de les receuoir & de les mettre à l'abry de leurs ennemis en cas de neceſſité; qu'au reſte ils alloient prendre la hache pour faire vn canot qui allaſt porter de nos nouuelles à Quebec.

Le mois d'Aouſt nous fut vn temps d'exercice

d'exercice en toutes façons, nous auions basti vne Chapelle à Ononaghé; vne partie de nos Peres y estant attachés, les autres alloient par les Cabanes. On ne cessoit presque depuis le matin iusques au soir de Prescher, de Catechiser, de Baptiser, d'enseigner les Prieres, & de respondre aux demandes des vns & des autres: tant ces bonnes gens témoignent d'inclination pour la Foy. Les François qui estoient à sainte Marie du Lac de Gannentaa, faisoient tous les mestiers d'vne ville pour nous loger tous, & nous conseruier au milieu de ces Nations barbares. Tout cela ne se faisoit pas sans peine, il falloit beaucoup trauailler, peu dormir, coucher sur la terre à l'abry de meschantes écorces, ne manger pour l'ordinaire que de la bouillie faite avec vn peu de farine de bled-d'Inde cuitte en l'eau, sans pain, sans vin, sans autre ragoüst que la faim, & estre importunés iour & nuict de certains mouchérons ou cousins, qui assaillent là de tous costés, & à toute heure. Tout cela joint au changement d'air & aux grands trauaux du voyage, altera tellement nos

88. *Relation de la Nouvelle France,*  
constitutions dans les plus grandes cha-  
leurs de l'année que nous tombâmes  
tous malades: c'estoit chose pitoyable  
d'en voir quelquesfois iusques à vingt  
entassés presque les vns sur les autres, dâs  
vn temps & dans vn pays où nous n'a-  
uions autre secours que du Ciel. Mais  
celuy qui auoit fait nostre playe; y mit  
bien-tost vn bon appareil. Il enuia dans  
le fort de nostre disette tant de gibier &  
tant de poisson dans nostre Lac, auant la  
saison ordinaire, que les malades furent  
soulagés, les conualescens fortifiés, &  
ceux qui estoient gueris, soustenus dans  
leur travail. Il toucha tellement le cœur  
de ces peuples qu'ils nous apportoient  
avec grand amour de leurs bleds & de  
leurs douceurs qui sont des faisolles &  
des citrouilles du pays qui sont plus fer-  
mes & meilleures que celles de France.  
Ils nous presentoient aussi des espies de  
leur bled nouveau, qui ne sont pas mau-  
uais. En sorte jquo nous en fumes tous  
quittés pour quelques accez de fièvre  
tiérce, qui nous fit esprouuer toutes les  
marques possibles de bonté, que nous  
donnerent les sauages pendant nostre  
maladie.

*Es années 1656. & 1657. 67*

Ils abordoient de tous costés, les vns nous apportant du poisson, d'autres nous reprochant que nous n'enuoions pas assés souuent au lieu de leur pesche, pour en prendre selon nos besoins: l'vn des plus considerables d'Onontagé se vint loger pour vn peu de temps aupres de nous, il fit des presens à nostre Pere Superieur pour le bon traitement qu'auoit receu son fils à Quebec, il voulut lier avec luy vne amitié de frere, & pour la noter estroitement il luy presenta vn colier de porcelaine.

Vn Sonnontotieronnon estimé grand chasseur, luy vint offrir vne couuerture pour conseruer la chaleur de l'amitié qu'il venoit contracter avec luy.

On nous a rapporté iusques icy que les Hollandois nous vouloient amener des cheuaux & quelques autres commodités, se réjouissant de nostre demeure en ces contrées.

Vn ancié Capitaine d'Oïogoen homme intelligent & employé dans les affaires publiques, nous est venu voir de la part de toute sa Nation, pour prier Achiensé de luy accorder quelques-

68 *Relation de la Nouvelle France,*  
vns de nos Peres, l'asseurant qu'on leur  
feroit dresser vne Chapelle & que le peu-  
ple demandoit d'estre instruit en no-  
stre creance. On luy a donné le Pere  
René Menard, & deux François no-  
n obstant nostre grande disette d'ou-  
vriers. Le Pere Ioseph Chaumont le  
doit accompagner iusques à Oiogoen,  
& de là passer à Sonnontouan pour jet-  
ter de loing les fondemens d'une belle  
Mission, & d'une grande moisson qu'on  
espere recueillir, s'il plaist à Dieu de nous  
conferuer la paix, & de nous enuoier des  
ouvriers.

---

## CHAPITRE VI.

*Vne partie des Hurons va demeurer  
à Agnié.*

**A** Pres la defaite des Hurons dans  
l'Isle d'Orleans dont nous auons  
parlé au Chapitre troisieme; ceux qui  
restoient demanderent la paix à l'Iro-  
quois Agnicronnon, qui leur fut accor-  
dée, l'Automne dernier, à condition

que le Printemps prochain ils monteroient tous à Agnié ( c'est le nom du pais des Iroquois d'en-bas ) pour n'habiter d'oresnauant qu'une terre , & ne faire qu'un peuple entr'eux. Le Contract en fut passé: Et pour le ratifier trois Hurons le porterent aux anciens du pays des Iroquois qui le signerent à leur façon, par de beaux presens qu'ils firent faire à tous les Hurons par leurs Ambassadeurs: ils leurs promirent de les aller querir dans leur petites gondoles, & donnerent commission de les aduertir de se tenir prests pour cela, sans vser plus long-temps d'excuses ou de remises. Le temps determiné estant écheu, vne troupe de cent ieunes soldats bien resolu, partit du pays pour executer ce dessein. Le gross'arrestant à trois ou quatre iournées de Quebec, trente s'en detacherent pour se presenter aux Hurons, & les sommer de leur parole. Le Capiraine de cette escoüade ayant demandé audience le lendemain de son arriuée, il exposa dans l'assemblée des François & des Hurons le sujet de son Ambassade, & disant franchement qu'il

70 *Relation de la Nouvelle France,*  
venoit querir les Hurons, il les haran-  
gua en ces termes. Mon frere, c'est à  
toy que i'adresse ma parolle: Il y a qua-  
tre ans que tu m'as prié que ie te prisse  
par le bras pour te leuer & t'emmener  
en mon pays, tu l'as retiré quelquesfois  
quand ie l'ay voulu faire, c'est pour ce-  
la que ie t'ay frapé de ma hache sur la te-  
ste. Ne le retire plus, c'est tout de bon  
que ie te dis leue toy. Il est temps que  
tu vienne, tien prends ce collier pour  
t'ayder à te leuer, (c'estoit vn present de  
porcelaine qu'il luy faisoit.) Ne crains  
point, ie ne te regarde plus comme en-  
nemi, mais comme mon parent, tu seras  
cheri de mon pays, qui sera aussi le tien:  
Et afin que tu n'en doutes pas, prend  
cét autre collier de porcelaine pour as-  
seurance de ma parolle.

Puis retournant les yeux & la parolle  
vers Monsieur le Gouverneur les pre-  
sens à la main, il luy dit: Onontio ouure  
tes bras & laisse aller tes enfans de ton  
sein, si tu les tiens plus long-temps si ser-  
rez, il est à craindre qu'on ne te blesse,  
quand nous les voudrons frapper lors  
qu'ils l'auront merité. Reçoy cette por-

France,  
lès haran-  
ere, c'est à  
Il y a qua-  
ie te prisse  
t'emmener  
quelquesfois  
est pour ce-  
he sur la te-  
out de bon  
temps que  
collier pour  
present de  
Ne crains  
omme en-  
ent, tu seras  
ussi le tien:  
pas, prend  
ne pour as-  
t la parolle  
ur les pre-  
ontio ouure  
ans de ton  
mps si ser-  
e te blesse,  
apper lors  
cette por-

es années 1656. & 1657. 71

celaine pour élargir tes bras. Je sçay que  
le Huron ayme la priere, qu'il inuocque  
celuy qui a tout fait, qu'il ioint les mains  
quand il luy demande quelque chose;  
je veux faire comme luy, agréé que le  
Pere Ondesonk vienne avec nous pour  
nous instruire en la Foy: Et puis que  
nous n'auons pas assez de Canots pour  
emmener tant de monde, preste nous  
tes chalouppes. Voilà pour attirer la ro-  
be noire, & pour mettre les canots à  
l'eau: c'estoit des beaux colliers dont il  
fit present à Monsieur le Gouverneur.  
Le conseil fini, chacun se retira chez  
soy pour penser à ce qu'il deuoit respon-  
dre. Le Huron eust sans doute bien vou-  
lu se dédire, mais il n'y auoit plus de  
moyen, il auoit fait la faute, il la luy fal-  
loit boire. Il n'estoit plus temps d'yfer de  
remise, il falloit marcher ou mourir de  
la main de l'Iroquois. Toute la nuit se  
passa à consulter: les aduis estant parta-  
gez, la Nation de la Corde qui estoit  
l'vne des trois dont la Colonie Huronne  
estoit composée, refusa de quitter Que-  
bec, & les François: la Nation du Ro-  
cher iettoit sa pensée vers Onontaghé:

72 *Relation de la Nouvelle France,*  
& la Nation de l'Ours, se resolut de se  
mettre entre les mains de l'Agnieronon.  
La conclusion donc en estant prise, &  
le Capitaine de cette Nation appellé le  
Plat l'ayant dit à ses gens, le matin, on  
assembla derechef le Conseil, & le Pere  
le Moyne en fit l'ouuerture au nom de  
Monsieur le Gouverneur à peu prés en  
cestermes. Onontio ayme les Hurons,  
ce sont des enfans qui ne sont plus au  
maillot, ils sont assez grands pour estre  
hors de tutelle. Ils peuuent aller où ils  
voudrôt sans qu'Onontio y mette aucun  
empeschement. Il ouure ses bras pour  
les laisser aller. Pour moy ie suis tout  
prest d'accompagner mon troupeau,  
quand celuy qui me gouerne, me l'aura  
permis: Le te monstreray aussi à toy mon  
frere Agnieronon comme il faut obeir  
à Dieu, & comme il le faut prier: mais  
estant de l'humeur dont ie te connois, tu  
ne feras pas estat de la priere. Pour nos  
chalouppes on ne t'en peut pas prester,  
tu voys bien qu'il n'y en a pas vne dans  
nos ports, chacun en a besoin pour la  
traite, & pour aller au deuant d'vn nou-  
veau Gouverneur que nous attendons.

France,  
solut de se  
gnieronon.  
t prise, &  
appelé le  
matin, on  
, & le Pere  
u nom de  
eu prés en  
Hurons,  
nt plus au  
pour estre  
ller où ils  
tte aucun  
bras pour  
suis tout  
roupeau,  
me l'aura  
toy mon  
ut obeir  
ier: mais  
nois, tu  
Pour nos  
prester,  
ne dans  
pour la  
yn nou-  
endons.

és années 1656. & 1657. 73

Ce discours fut receu par les Iroquois avec des acclamations de ioye & mille remercimens.

Le Capitaine de la Nation de l'Ours se voyant obligé de parler, & de dire la conclusion qu'il auoit prise la nuit avec ceux de sa Nation, commença sa petite harangue d'un ton fort, & d'une voix robuste. Mon frere, dit-il, à l'Agnieronon, c'en est fait, ie suis à toy. Je me jette à yeux clos dans ton Canot, sans scauoir ce que ie fais: mais quoy qu'il en puisse arriuer, ie suis resolu de mourir. Que tu me casse la teste lors que nous serons à la portée du canon d'icy, il n'importe, i'y suis tout resolu, ie ne veux pas que mes cousins des deux autres Nations s'embarquent à cette fois avec moy, afin qu'ils voyent auparauant comme tu te comporteras à mon égard.

Vn autre Capitaine grand amy de celuy qui acheuoit de parler, ietta incontinent trois presens au milieu de la place pour prier l'Iroquois de bien traiter son ami en chemin: prend garde, luy dit-il, que mon frere Atsena qui se donne à toy, ne tombe pas dans la Vase en

74 *Relation de la Nouvelle France,*  
débarquant, voilà vn collier pour af-  
fermir la terre où il mettra le pied: Et  
quand il sera débarqué, ne permets pas  
qu'il soit assis à platte-terre: voilà de-  
quoy luy faire vne Natte où il se repo-  
sera: Et afin que tu ne te mocques pas  
des femmes & des enfans quand ils  
pleureront se voiant en vn pays estranger,  
voilà vn mouchoir que ie te donne pour  
essuyer leurs larmes, & la sueur de leur  
front.

Vn troisiéme Capitaine qui n'auoit  
pas enuie de s'embarquer, & qui ne s'of-  
froit pas à l'Iroquois, ne luy cacha pas sa  
pensée. Je voy toute la Riuiere, dit-il,  
bordée de grandes & grosses dents, ie  
me mettrois en danger de me faire mor-  
dre, si ie m'embarquois à present. Ce se-  
ra pour vne autre fois.

L'Iroquois se voyant frustré de l'es-  
perance d'auoir des Chalouppes, se re-  
solut de faire des Canots, & hasta si fort  
son travail, qu'en moins de cinq ou six  
iours il en eut suffisamment pour embar-  
quer ceux qui s'estoient donnez à luy.

Pendant qu'on traualloit le iour aux  
Canots, les nuits se passoient à faire des

festins d'adieu, dont le plus magnifique fut celuy que le Capitaine de la Nation des Ours fit pour prendre congé de Monsieur le Gouverneur, des Robes Noires & des Sauvages. Ce fut pour lors que ce Capitaine faisant paroistre son esprit & son eloquence, monstra encore plus l'affection qu'il portoit aux François. Prends courage, disoit-il, Onontio, prends courage Ondesonk. Le vous quitte, il est vray: mais mon cœur ne vous quitte pas. Je m'en vay, il est vray, mais ie vous laisse mes cousins qui valent mieux que moy. Et pour vous tesmoigner que mon pais est tousiours à Quebec; Je vous laisse la grande chaudiere où nous faisons les actes de nos plus grandes réiouïssances. Les autres discours dont il vsa pour cét adieu seroient trop longs à rapporter.

Le Pere Ondesonk luy fit son petit compliment à la façon des Sauvages: En luy disant: Mon frere, mon cœur est triste de te voir partir, & n'estoit que i'espere de te reuoir bien-tost au lieu où tu vas, il n'y auroit point de breuuage capable de guerir mon affliction, & i'au-

76 *Relation de la Nouvelle France*,  
tois toute ma vie le cœur de trauers, &  
le visage abbatu. Pour toy prend cou-  
rage, tu me verras durant tous les che-  
mins de ton voyage, dans tous les lieux  
où tu çabaneras, dans tous les endroits  
où tu débarqueras: Car Ondesonk a  
esté par tout, il a fait du feu par tout, il a  
fait son giste par tout, si le feu est esteint,  
tien voilà pour le r'allumer, si la Natte est  
ostée, voilà pour en mettre vne autre, &  
se coucher mollement. C'estoit autant  
de presens que le Pere luy faisoit qui  
adoucissoient la douleur de cét homme  
de bien. Les festins & les adieux ayant  
esté longs, on se coucha fort tard, ce qui  
n'empescha pas qu'on ne vist de bon  
matin sur le bord de la Riuiere tous les  
Hurons prests de s'embarquer avec  
l'Iroquois, commençans dès-lors à ne  
faire qu'vn mesme peuple avec luy.



France,  
trauers, &  
prend cou-  
ous les che-  
us les lieux  
es endroits  
ndefonk a  
r tout, il a  
est esteint,  
a Natte est  
e autre, &  
toit autant  
faisoit qui  
ét homme  
eux ayant  
rd, ce qui  
st de bon  
e tous les  
uer avec  
-lors à ne  
c luy.

Les années 1656. & 1657. 77

## CHAPITRE VII.

*L'autre partie des Hurons va demeu-  
rer à Onontagé.*

**L**Es Iroquois Superieurs que nous  
appellons Onnontagherōnon ont  
voulu auoir part au debris des Hurons  
de Quebec, aussi bien que les Iroquois  
d'en bas. Tous deux pour venir à bout  
de leur dessein ont pris la mesme route,  
& se sont seruis de mesmes machines,  
employans la force, où l'adresse leur  
manquoit. Il y auoit trois ans que l'O-  
nontageronon sollicitoit le Huron à  
prendre son parti, & à se retirer dans  
son pays pour ne faire qu'un peuple avec  
luy. L'année 1655. il descendit pour ce  
dessein iusqu'à Quebec, fit au Huron en  
presence des François & des Sauvages  
de tres-beaux presens qui furent ac-  
ceptez de bon cœur, & promit d'aller  
faire sa demeure pour tousiours dans le  
bourg d'Onōtaghé, pourueu qu'il y me-  
nast aussi les Robes-Noires. Les Peres

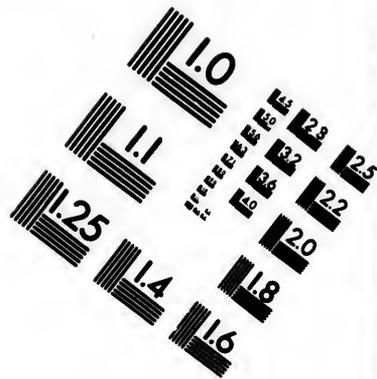
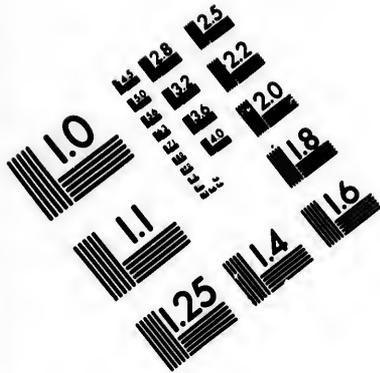
58 *Relation de la Nouvelle France,*  
y allerent en effect : Mais le Huron gagné par les presens & les menaces de l'Agnieronnon se donna à luy, manquant à la promesse qu'il auoit faite à l'Onontageron. Ce traict de finesse & de politique barbare de l'Agnieronnon qui auoit ainsi couru sur le marché de son voisin, & l'imprudence du Huron à se donner à deux Maîtres fit naistre de la ialousie dans l'esprit de l'Onontageron, & luy fit prendre resolution d'empescher qu'on ne luy rauist des mains ce qu'il pensoit desia tenir : & tout ensemble vn desir de se vanger du Huron qu'il croyoit l'auoir trompé. Ce dessein fit partir d'Onnontaghé cent guerriers resolués d'enleuer de Quebec les Hurons ou de gré ou de force. Ils parurent sur nos frontieres au commencement du Printemps. Ils rodoient de tous costez pour faire quelque mauuais coup. Mais comme chacun se tenoit sur ses gardes, ne pouuans venir à bout de leur dessein, apres dix iours de peine & de fatigue, quelques-vns de la troupe pressés par la faim, se jetterent dans le fort de Sillery, & demanderent à parler

France,  
Huron ga-  
menaces de  
, manquaît  
à l'Onon-  
esse & de  
ronon qui  
hé de son  
Huron à se  
istre de la  
ontagero-  
on d'em-  
des mains  
tout en-  
u Huron  
e dessein  
re guer-  
uebec les  
Ils par-  
mmence-  
t de tous  
ais coup.  
it sur les  
t de leur  
ine & de  
troupe  
t dans le  
t à parler

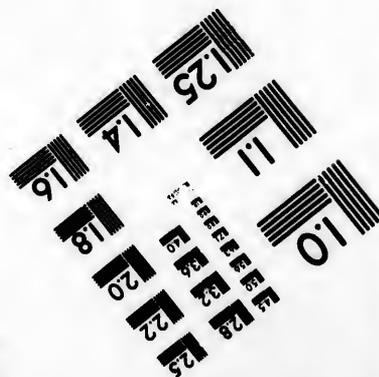
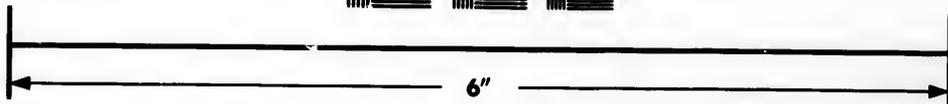
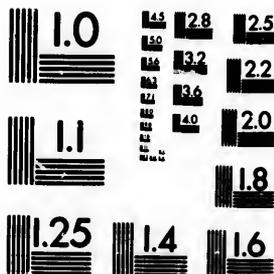
és années 1656. & 1657. 79

à Ondesonk, c'est à dire au Pere le  
Moyné & aux Hurons pour tenir con-  
seil avec eux, d'une affaire d'importan-  
ce. Le Pere leur fait entendre que les  
Hurons sont à Quebec, que c'est le  
lieu du Conseil, qu'il y faut aller pour  
traiter d'affaire; qu'au reste il les mene-  
ra en assurance, leur promettant qu'ils  
y seront veus de bon œil. Ils y vont, avec  
ce sauf-conduit, & sans differer au len-  
demain, le Conseil s'assemble, où ces  
Messieurs faisant d'abord leurs excuses,  
de ce qu'ils estoient venus querir les  
Hurons leurs freres à main armée, di-  
rent que la nouvelle qu'ils auoient ap-  
prise l'Hyuer dernier, que le Huron  
s'estoit dédit & auoit changé de pen-  
sée, les auoit obligez de se comporter  
de la sorte. Mais qu'ayant appris depuis  
de la bouche d'Ondesonk la fausseté  
de ce bruit, ils estoient tous prests de  
mettre les armes bas, & de se compor-  
ter en freres avec les Hurons. Onde-  
sonk repliquant à l'Onontageron au  
nom d'Onontio luy dit, On doit te louer  
mon frere, de ce que tu parois icy sans  
armes, & avec vn esprit de paix; mais





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

0  
E 123  
E 132  
E 125  
E 122  
E 120  
E 118

01  
01  
01

80 *Relation de la Nouvelle France;*  
tu deuois estre parti de ton pays dans  
cet equipage & dans cette disposi-  
tion ; tu as cru trop legerement les  
faux rapports qu'on t'a fait du Huron,  
cette creance precipitée t'a fait prendre  
les armes trop tost, il falloit t'informer  
auparauant des François qui sont avec  
toy, qui t'eussent fait connoistre par les  
Lettres qu'ils reçoient, la fausseté de la  
nouuelle qui court dans ton pays. Que  
puis-ie penser quand ie te voy la hache  
à la main, sans aucune Lettre de nos  
François, passer en cachette pardeuant  
nos habitations, sinon que nous ayant  
mal-traité au pays haut, tu viens aussi  
pour nous mal-traiter icy bas? As tu mis  
en oubly ce beau present que ie te fis en  
ton pays il y a trois ans, quite disoit que  
le Huron, l'Algonquin, & le François  
n'estoient plus qu'une teste, & que qui  
frappoit l'un, bleissoit l'autre. Le Pere  
finissant ces reproches, luy donna un  
beau collier de Porcelaine pour les luy  
faire receuoir plus paisiblement, & pour  
affermer la promesse qu'il auoit faite de  
ne penser plus à la guerre.

En effet l'Onnontagheronnon prenant

en

France,  
ays dans  
disposi-  
ment les  
u Huron,  
t prendre  
'informer  
ont avec  
re par les  
sseté de la  
ays. Que  
la hache  
re de nos  
pardeuant  
ous ayant  
viens aussi  
As tu mis  
ie te fis en  
disoit que  
François  
que qui  
Le Pere  
onna un  
ur les luy  
nt, & pour  
t faite de  
prenant  
en

és années 1656. & 1657. 81  
en bonne part ce qu'on luy auoit dit en  
ami, & se fiant sur ce qu'on l'auoit as-  
seuré que le Huron n'auoit point chan-  
gé de pensée; il ne luy dit que deux  
mots par deux presens qu'il luy fit dans  
l'assemblée du lendemain. Mon frere,  
luy dit-il, puis que tu as resolu de venir  
avec moy, il ne faut pas que ie t'inuite  
dauantage. Je lie cette corde à ton Ca-  
not pour t'ayder à le tirer: Je sçay bien  
que Onontio ne te retiendra pas: voilà  
vn collier pour luy faire ouuir les bras  
& te laisser aller. A cela le Huron n'eut  
que des remercimens à faire; tu me  
consoles mon frere, de ce que tu as pitie  
de moy, de nos femmes, & de nos en-  
fans. Ne te fasche pas neantmoins si ie  
ne m'embarque point aujourd'huy dans  
ton Canot: c'est vn Canot de guerre  
qui me fait peur; le cousteau que tu as  
lissé dedans, pourroit blesser mes en-  
fans, & nos femmes trembleroient à la  
veüe de la hache que tu n'as pas encore  
ostée. Estant venu & t'en retournant les  
armes à la main, on diroit que tu emme-  
nes des prisonniers, & non tes amis & tes  
freres: mais aussi-tost que quelque Ca-

82. *Relation de la Nouvelle France,*  
not des François qui sont en ton pays  
descendra icy bas, ie suis à toy, mene  
moy où tu voudras.

L'affaire estant en ces termes, il survint  
vn accident qui pensa rompre tout le  
traité. Vn ieune Onontageronon frap-  
pant vn Huron de sa hache & le jettant  
mort sur la place, la nouvelle de ce  
meurtre allarme les Hurons, qui retien-  
nent prisonniers dans vne cabane deux  
Onontageronons qui y estoient allez  
fédre visite : L'Onontageronon d'autre-  
part fait son possible pour empescher  
que les esprits ne s'aigrissent, & dés-  
approuant le fait du meurtrier, il le  
condamne de folie, & en fait satisfa-  
ction. Mais enfin voyant que le Hu-  
ron, qui se vouloit rendre au plus fort,  
vouloit faire le mauvais, il attrape deux  
Canots de ses gens qui retournoient de  
la chasse, les mene dans son fort & les  
tient comme prisonniers. L'affaire al-  
loit prendre vn mauvais train, si le Pere le  
Moyné ne s'y fut interposé heureusemēt  
& n'en eust attrahé le cours par ses soins  
& sa diligēce. Il fit si bien par ses allées &  
ses venues, qu'il mit toutes les choses en

leur p  
niers d  
me da  
geron  
le Hur  
le Hur  
qu'il n  
dans v  
attend  
dés ce  
res de  
qui son  
cela ne  
me suis  
te tien  
aux anc  
ne volo  
t'y atten  
ras arrit  
nous vo  
content  
dans sa  
auirons,  
Nation  
donne à  
rent. pou  
font. leu

*des années 1656. & 1657.* 83

leur premier estat, fit rendre les prisonniers de part & d'autre, & remit le calme dans les esprits. En suite l'Onontageronnon reitere sa demande, Il presse le Huron de s'embarquer avec luy; & le Huron perseuere à s'excuser, sur ce qu'il n'est pas bien seant qu'il s'embareque dans vn Canot de guerre, & qu'il faut attendre vn Canot de paix. Je suis à toy dès ce moment, luy dit-il, voilà des arres de ma parolle, & de mon affection, qui sont les presens que ie te fais: Et si cela ne suffit pour te resmoigner que ie me suis donné à toy, trois de mes gens te tiendront compagnie, & porteront aux anciens les assurances de ma bonne volonté. Nous irons à Montreal pour t'y attendre: Enuoye nous, quand tu seras arriué dans ton pays, ta ieunesse pour nous venir querir. L'Onontageronnon content de cette parolle, s'embarque dans sa petite gondolle, & fait iouer ses auirons, pendant que les Hurons de la Nation du Rocher qui est celle qui se donne à l'Onontageronnon, se preparent pour leur voyage de Montreal, & font leurs adieux à Onontio, aux Peres

84. *Relation de la Nouvelle France,*  
& aux Sauvages qui restent encores à  
Quebec : Et puis le 16. de Iuin se ier-  
tent dans trois Chalouppes Françoises  
qui les rendent en peu de iours à la fa-  
ueur d'un petit vent de Nort-est à Mont-  
real, où ils attendent ceux qui les doi-  
uent enleuer.

## CHAPITRE VIII.

*Du voyage du P. Simon le Moyne,*  
*aux Agnieronnons.*

**L**A Mission des Iroquois d'en hault,  
que nous appellons des Martyrs,  
n'est encore qu'une Mission volante,  
dans l'esperance de la voir un iour fixe,  
comme les autres Missions. Le Pere  
Simon le Moyne y donna commence-  
ment l'année 1655. par le premier voya-  
ge qu'il y fit, & qu'il recommença l'an-  
née 1656. Et pour lequel il se prepare en-  
core cette année. Ses Superieurs pour-  
roient luy dire avec verité quand ils l'y  
enuoient chaque année, ce que nostre  
Seigneur disoit à ses Apostres, lors qu'il

les en  
tout l  
vne E  
qu'un  
sionna  
Agne  
C'est v  
au mi  
des L  
surpre  
gez en  
Nous a  
le en la  
ne scay  
Nous  
voir pa  
il range  
cail de  
dans le  
prepare  
disposer  
Barbare  
doctrin  
le sang  
tifiant les  
ribonds  
uation d

*és années 1656. & 1657.* 85

les enuoyoit precher son Euangile par tout le monde; qu'ils l'enuoient comme vne Brebis au milieu des Loups: Puis qu'vn Iesuite, vn Predicateur, vn Missionnaire parmy des Iroquois, c'est vn Agneau parmy des Loups carnassiers. C'est vne merueille de voir vn Agneau au milieu des Loups, sans estre mangé des Loups: mais c'est vne merueille plus surprenante de voir des Loups changez en des Agneaux par des Agneaux. Nous auons veu cette premiere merueille en la personne du Pere le Moyne: ie ne sçay quand nous verrons la seconde. Nous esperons que Dieu nous la fera voir par son infinie misericordé quand il rangera tous les Iroquois dans le bercail de I E S V S - C H R I S T. Nous allons dans leur país tous les ans vne fois, pour preparer le chemin à l'Euangile, pour disposer doucement les cœurs de ces Barbares à receuoir la semence de la doctrine Chrestienne, & pour appliquer le sang de I E S V S - C H R I S T, en baptisant les enfans, les vieillards, & les moribonds. Nous y allons pour la conseruation du bien public, & de la paix qui

86 *Relation de la Nouvelle France*,  
est si delicate parmy ces peuples, que  
le seul deffaut d'une visite qu'ils atten-  
dent de leurs alieuz, est capable de la  
rompre. Nous y allons pour chercher  
tous les moyens de rendre cette paix  
commune à toutes les Nations: Enfin  
nous y allons pour empescher la ialousie  
qui se pourroit glisser entre les Iroquois  
d'en bas & d'en-haut, si demeurant avec  
les premiers, nous manquions à visiter  
les derniers.

Tout cela ioint ensemble ne merite-  
t'il pas bien que nous exposions nos vies  
aux travaux, à la peine, & aux dangers  
de la mort?

Le Pere Simon le Moyne dans le pre-  
mier voyage qu'il fit à Agnié l'an 1655.  
promit qu'il en feroit vn l'année suiuan-  
te, si la commodité s'en presentoit: il  
s'estoit obligé de parole, il la falloit gar-  
der: car vn homme qui est trouué men-  
teur, perd son credit & son autorité par-  
my ces peuples, aussi bien que parmi  
les plus honnestes gens de l'Europe.  
Mais le Pere estant sur le point de partir,  
vn accident suruint qui rendit le voyage  
douteux. Vne trouppé d'Iroquois des-

endus à Quebec attaquâ les Hurons. Vne autre bande ayant attendu dans vne embuscade les Algonquins supérieurs qui remontoient de Quebec en leur pays, fit vne decharge sur eux, les mit en déroute, & tua d'vn coup de fusil vn des deux Peres qui les accompagnoient pour s'en aller hyuerner avec eux, & leur montrer le chemin du Ciel. Ce malheur nous jetta dans vne irresolution assez fascheuse, parce que rompant le voyage, on eust irrité les esprits orgueilleux des Iroquois, qui eussent soupçonné que le François eust eu dessein de venger la mort de son frere, & l'eussent voulu preuenir: d'autre part aller avec eux, c'estoit ce sembloit aller chercher vne mort presque assurée. On méprise ce danger plustost que de manquer de parole, le Pere entreprend le voyage & arriue au pays les presens à la main, car on ne parle iamais autrement d'affaires d'importance parmy ces peuples. Il assemble le Conseil, & parle aux anciens en ces termes. Mon frere, ie ne scay où tu as mist ton esprit, il semble que tu l'as entièrement perdu. Je te viens

88 *Relation de la Nouvelle France,*  
voit les presens à la main, & tu me visites  
tousiours en colere, & le visage plein  
de fureur. Tu as tué tout récemment  
le Huron à Quebec, tu viens de casser  
la teste à coups de fusil à mon frere la  
Robbe-Noire; tu auois promis que tu  
me viendrois querir, & tu as manqué  
de parolle, tu me fais honte par tout, &  
on me reproche que i'ayme vn homme  
qui nous fait mourir. Aquoy penses-tu!  
Tien, voylà pour rapeller ton esprit qui  
s'est égaré. Tu dis qu'Onontio retient  
le Huron à Quebec, qu'il l'empesche de  
venir chez toy pour ne faire qu'un pays.  
Tu te plains que le Huron ne te veut  
pas parler quand tu vas le voir à Que-  
bec pour traiter d'affaires: Je vien icy  
pour te des-abuser. Onnontio a desia  
ouuert les bras pour laisser aller ses en-  
fans où ils voudront, ils sont libres, il ne  
les retient pas par force. Si le Huron ne  
te veut pas parler, tu en es toy mesme la  
cause. Comment te parleroit-il te voiant  
tousiours la massuë à la main pour luy  
casser la teste? quitte ta hache, & tu  
verras qu'il a les oreilles ouuertes pour  
t'écouter, & le cœur pour te suivre: &

af  
lie  
dit  
ie s  
d'e  
stou  
don  
met  
pass  
dem  
desia  
dans  
ce c  
suiete  
resolu  
re vn  
ron, c  
prend  
Ce  
bon P  
piroit  
struic  
fions  
ptise l  
mond  
en la P

és années 1656. & 1657. 89

afin que tu n'en doutes pas, voilà vn collier qu'il te presente par mes mains.

Vn des anciens prit la parole, & dit au Pere, ne te fasche pas Ondefonk, ie suis ton frere, nostre ieunesse n'a point d'esprit, elle frappe à l'aveugle & à l'estourdi: prend cette emplastre que ie te donne (c'estoit vn collier de porcelaine) mets-le dessus ton cœur, & ta colere se passant, tu seras guery: assure le Huron de ma bonne volonte, & dy luy que i'ay desia estendu sa Natte pour le recevoir dans ma Cabanne, & que ie luy enuoye ce collier pour attirer son Canot. En suite de ce discours la ieunesse qui auoit resolu de descendre à Quebec pour faire vn dernier effort pour enleuer le Huron, quitta le dessein de la guerre, pour prendre celuy de la chasse.

Cependant Ondefonk comme vn bon Pasteur, visite son troupeau qui soupiroit apres luy, console les affligez, instruit les ignorans, entend les Confessions de ceux qui se presentent à luy, baptise les enfans, fait prier Dieu tout le monde, exhorte vn chacun à perseuerer en la Foy, & dans la fuite du peché.

90 *Relation de la Nouvelle France,*

Es'il se presente quelque Iroquois, le Pere ne le laisse pas aller sans luy donner vn mot d'instruction sur l'Enfer & sur le Paradis, sur la puissance d'vn Dieu qui void & cognoist tout, qui chastie les meschans & recompense les bons.

Vn iour vn Iroquois s'entretenant avec ce Pere, luy raconta avec estonnement la costume d'vn Huron Chrestien dans les supplices qu'on luy auoit fait souffrir depuis peu de temps dans le village. C'estoit vn ancien Chrestien qui auoit veritablement la Foy, & dans le cœur & dans la bouche. Il estoit plein d'affection enuers la sainte Vierge, dont il estoit vn feruent Congreganiste. Cét Iroquois donc qui adoit aidé à le brûler, disoit à Ondesok: Nous n'auons iamais veu personne qui ayme la priere comme cet homme. Il prioit Dieu continuellement sur l'echafaut, & exhortoit avec amour ses concaptifs de penser souuent au Ciel, & à Dieu qui les y attendoit. Mes freres, crioit-il tout haut, parlant aux Hurons Chrestiens: Souuenez-vous que les François s'assemblent auiourd'huy tous dans l'E-

France,  
Iroquois, le  
luy donner  
er & sur le  
Dieu qui  
chastie les  
bons.  
entretenant  
uec eston-  
ron Chre-  
n luy auoit  
mps dans le  
Chrestien  
oy, & dans  
Il estoit  
incte Vier-  
Congrega-  
adoit aidé  
Nous n'a-  
ui ayme la  
Il prioit  
l'echafaut,  
concaptifs  
& à Dieu  
es, crioit-il  
ons Chre-  
es François  
s dans l'E-

es années 1656. & 1657. 91  
glise pour offrir le sacrifice à Dieu. Ils  
prient Dieu pour nous, faisons le mesme  
de nostre costé: que si nos ennemis ne  
permettent pas que nous fassions nostre  
priere à nostre ordinaire, comme nous  
faisons à l'Isle d'Orleans à voix haute;  
au moins que chacun de nous prie en  
son particulier dans son cœur. Pour moy  
ie ne crains ny leurs rixons, ny leurs  
haches toutes rouges de feu: ils ne m'em-  
pescheront jamais de parler à Dieu, pour  
le prier d'auoir pitié d'un pauvre garçon  
qui l'a tant & si souuent offensé. En effect  
adioustoit l'Iroquois, cet homme auoit  
quelque chose de plus qu'humain, nous  
l'auons tourmenté dans le dessein de ti-  
rer de sa bouche quelques cris; mais au  
contraire il ne cessoit de soupirer dou-  
cement, & tenoit tousiours les yeux fi-  
chez au Ciel, comme s'il eust parlé  
à quelqu'un, nous n'entendions pas  
distinctement ce qu'il disoit: Mais il ré-  
peteroit souuent ces paroles: mes fre-  
res ie m'en vay au Ciel où ie prieray  
celuy qui a tout fait pour vostre salut.  
Enfin iusqu'au dernier soupir que nous  
luy arrachasmes par la violence des tour-

92 *Relation de la Nouvelle France,*  
mens, il ne parla que du Paradis.

Cet exemple & ces discours & plusieurs autres semblables que les Iroquois ont veu & entendu souuent, seroient capables d'amollir leurs cœurs, & de les disposer à la Foy, s'ils n'estoient plus durs que les rochers: Nous espérons neantmoins que la continuatie des soins qu'on a de leur salut, aura son effet en temps & lieu; Et que la grace distillant sur ces cœurs de pierre, y fera enfin l'impression que nous souhaitons, puisque comme dit le Poëte, *gutta ca-*

*uas lapidem.*

## CHAPITRE IX.

*De la residence de saint Ioseph  
en l'Ance de Sillery.*

**L**A Foy & la Religion ayant pris leur naissance en la Croix, il est impossible de les bien prêcher, & de les bien establir, que par la Croix. C'est ce qui ne nous a pas manqué, depuis plus de trente ans, que nous travaillons

en  
ne  
dre  
qu  
ges  
phy  
par  
ont  
Les  
bou  
tout  
ont  
pere  
dica  
uoie  
Si  
qu'o  
cy, l  
enuo  
en se  
qu'v  
lacion  
bons  
te an  
vn b  
com  
reside

*es années 1656. & 1657.* 93

en cette extremité dumonde, pour amener des peuples à IESVS-CHRIST, & luy dresser vne nouvelle Eglise. L'eau a quelquesfois englouti par des naufrages quelques-vns de nos braues Neophytes ; l'air a causé de temps en temps, par la corruption des epidimies, qui ont enleué vne partie de ces peuples. Les guerres ont exterminé quantité de bourgades, & consommé des Nations toutes entieres. Les ennemis de la Foy ont tué & massacré, brûlé & mangé les peres & les enfans, ie veux dire, les Predicateurs de l'Euangile, & ceux qui l'auoient receü.

Si bien que ce n'est pas sans raison, qu'on a quelquesfois appellé ce pays-cy, le pays des Croix. Dieu nous en a enuoie cette année de precieuses, qu'il en soit beny à iamais. Je n'en toucheray qu'vne en passant, pour venir à la consolation que nous ont donné quelques bons Neophytes. Le 13. de Iuin de cette année 1657. le feu s'estant jetté dans vn bucher, sans qu'on ayt pû sçauoir comment, on vit en peu de temps en la residence de saint Ioseph, nostre maison

94 *Relation de la Nouvelle France,*  
& celle d'un bon sauvage Chrestien  
toutes en flammes, & pour comble de  
nostre infortune, le feu les poussa si vio-  
lemment, & si promptement vers l'E-  
glise, dans laquelle vne bonne partie de  
ces peuples a pris naissance en I E S V S-  
CHRIST, qu'il fut impossible de la sau-  
uer. Son Maître Autel enrichi d'or, & de  
ce beau rouge de corail, qui strappoit si  
doucement les yeux de ces bons Neo-  
phytes, & qui leur donnoit des tendres-  
ses pour leur Atamihimixiouap, c'est à  
dire pour leur maison de prieres, fut pres-  
que en vn moment reduit en cendres.

Cette Eglise estoit dediee à Dieu sous  
le nom de S. Michel, suivant le desir  
de celuy qui auoit donné vne bonne  
partie des deniers pour la bastir. C'e-  
stoit la premiere de tout le pays erigée  
pour les nouveaux Chrestiens. On la  
pouuoit appeller la Matrice de tout le  
Christianisme de ce nouveau monde,  
pour ce que les Montagnais & les Al-  
gonquins s'estans conuertis en ce lieu,  
donnerenuenic à toutes les autres Na-  
tions, qui depuis ont receu I E S V S-  
CHRIST, d'écouter la parole, à l'exem-

ple  
zyl  
qui  
nos  
aut  
nès  
sez  
cete  
pou  
re si  
Le  
& te  
flam  
ne l'  
dit s  
app  
Mai  
pose  
coup  
le qu  
luy a  
nane  
bien  
le fe  
Vn  
ne, a  
me E

és années 1656. & 1657. 93

pte de leurs Compatriotes. C'estoit l'azyle & le refuge des François voisins qui deploroient cet incendie autant que nos bons Neophytes. Et les vns & les autres nous pressent de releuer ces ruines: mais nous n'auons pas les bras assez forts sans vn secours plus grand que celuy qu'ils nous pourroient donner pour restablir de nous mesmes vne perte si notable.

Le braue Neophyte, de qui la maison & tout le petit bagage fut deuoré par ces flammes, estant interrogé si ce defastre ne l'auoit pas beaucoup touché, respondit sainctement: Si la Foy ne m'auoit appris que celuy qui a tout fait, est le Maistre de ses ouurages, & qu'il en dispose sagement comme il luy plaist, ce coup m'auoit attristé: mais pourquoy le quereller & se facher d'vne chose qui luy appartient, puis qu'en nous donnant la Foy, il ne nous promet pas les biens de la terre, mais ceux du ciel, que le feu ne scauroit consumer?

Vne bonne femme appellée Liduine, ayant esté instruite dans cette mesme Eglise, fit paroistre d'as vne facheuse

96 *Relation de la Nouvelle France,*  
rencontre vne confiance en Dieu tres-  
remarquable : car rencontrant en son  
pays avec quelques-vns de ses compa-  
triotés vne trouppé d'Iroquois qui sor-  
toient d'vne embuscadé pour venir fon-  
dre sur eux, Liduine épouuantee se iet-  
tant dans l'espais de ces grâdes forests, y  
entraisna apres soy quatre de ses enfans,  
& s'y voyant abandonnée de tout se-  
cours humain, elle s'adressa à Dieu les  
genoux enterte & les larmes aux yeux.  
Mon IESVS, dit-elle, nous sommes  
morts si vous n'avez pitié de nous. Je  
suis malade, & à peine puis je mettre  
vn pied deuant l'autre; & ces enfans ne  
sçauroient marcher: Où irons nous?  
Que ferons nous sans viures & sans for-  
ce? C'est de vous seul que nous attendõs  
du secours? Vous estes infiniment bon &  
tout puissant: Vous aimez les enfans qui  
sont innocens, & ceux qui vous veulent  
seruir de bon cœur: Ne laissez pas mou-  
rir ces petites creatures: N'abandonnez  
point la mere, qui vous demande par-  
don de ses pechez, & qui vous promet  
de se confesser à la premiere habitation  
des François qu'elle rencontrera; si elle  
y peus

y peus  
dessu  
sans a  
en Di  
iours  
qu'elle  
ques f  
bon,  
vous  
sans pe  
les em  
de fair  
tigue, e  
Riuier  
qu'elle  
croyoit  
que d'a  
pour co  
me qui  
& vn m  
lité, po  
Foy de  
quitta d  
confessi  
cimens  
tendit à  
Vne

*és années 1656. & 1657. 97*

ÿ peut arriuer deuant que de mourir. En  
dessus elle auance dans ces grands bois  
sans autre prouision que de l'esperance  
en Dieu, se nourrissant l'espace de dix  
iours qu'elle marcha, de cette pensée,  
qu'elle auoit tousiours au cœur, & quel-  
ques fois en la bouche: IESVS vous estes  
bon, vous me pouuez donner la vie,  
vous seul donnez de la force à mes en-  
fans pour les faire marcher, vous seul  
les empeschez de pleurer & de mourir  
de faim. Enfin lassée de travail & de fa-  
tigue, elle arriua heureusement aux trois  
Riuieres: Et ce qui accreut sa ioie, fut  
qu'elle y rencontra son mary qu'elle  
croyoit mort au combat. Il ne faisoit  
que d'arriuer par vn autre chemin. Et  
pour comble de benediction cet hom-  
me qui passoit pour vn grand Iongleur,  
& vn maistre Sorcier, quitta son infide-  
lité, pour embrasser par le Baptesme la  
Foy de IESVS-CHRIST: la femme s'ac-  
quittra de sa promesse par vne bonne  
confession qu'elle fit, & par les remer-  
cimens & actions de graces qu'elle  
rendit à Dieu son vniue bien-facteur.

Vne de nos anciennes Chrestiennes

Ⓔ

98 *Relation de la Nouvelle France,*  
fit paroître vn courage d'Amazonie  
dans le combat qui fut liuré à sa chaste.  
par vn François, dont elle sortit vi-  
ctorieuse. Et voici comme elle raconta  
le fait au Pere qui a la direction de son  
ame. Tirant de son sein vn Crucifix  
qu'elle portoit pendu au col: voyez-  
vous ce Crucifix ( luy dit-elle ) il a sau-  
ué autresfois mon corps du feu des Iro-  
quois, & cette nuit il a sauué mon ame  
des flammes de l'enfer. Je fus poursui-  
ue, il y a vn an par les Iroquois qui me  
vouloient rauir l'honneur & la vie, pour  
me sauuer plus promptement & pour  
eüiter leur rage, ieiettai mō bagage & la  
pluspart de mes habits, & m'enfuis pres-  
que toute nue dans les bois. Je pris mon  
Crucifix en main, n'ayant plus d'autre  
recours qu'à celuy qu'il me representoit,  
& ie luy dis du fond de mon cœur:  
Mon Dieu & mon Sauueur, ie ne crains  
pas de mourir, vous le sçauuez; mais ie  
crains de tomber entre les mains de ces  
vilains qui font vn iouet de la pudicité  
des patures captiues: cachez-moy dans  
vos playes & dans vostre costé. Je les  
baisois amoureuxment l'vne apres l'au-

tre. A  
force  
pas le  
du da  
soit-e  
te me  
tre qu  
la peir  
ge. C  
sauué  
forcé  
l'honn  
prise p  
m'a fa  
ietée p  
aussi-t  
l'ayant  
de mo  
leur de  
veux-t  
derech  
& sa vie  
crains p  
crains e  
ner. Q  
te perd  
horreur

*és années 1656. & 1657.* 99

tre. Apres cette priere ie sentis tant de force dans mon corps, que fuiant d'vn pas leger, ie me vis en peu de temps hors du danger de l'ennemi. Mon Pere, disoit-elle, ie ne t'auois pas encore dit cette merueille, en voicy encore vne autre que tu ne sçais pas, & que i'ay bien de la peine à te dire: car elle est bien estrange. Cette nuit ce mesme Crucifix a sauué mon ame, qu'vn François s'est efforcé de perdre, en me voulant rauer l'honneur par son impudicité. Il m'a prise par la main & me tirant à part il m'a fait entrer dans vne maison: il m'a iettée par surprise & par force sur vn lit, aussi-tost ie me suis mise à crier, & l'ayant repoussé, i'ay tiré mon Crucifix de mon sein, ie luy ay dit dans la chaleur de ma colere: Miserable, que veux-tu faire? Veux-tu encor crucifier derechef celuy qui a donné son sang & sa vie pour toy & pour moy? Si tu ne crains point de faire tort à mon honneur, crains d'offenser celuy qui te peut damner. Quoy, voudrois-tu me perdre en te perdant par vn peché que Dieu a en horreur? A ces mots il lascha prise, &

100 *Relation de la Nouvelle France*,  
moy me voyant deliurée d'un si grand  
danger, ie me retiray tout estonnée  
dans ma cabane, resoluë de demander  
Iustice au Capitaine des François. Ce-  
ci arriua le soir, & le lendemain matin  
cette genereuse Chrestienne vint trou-  
uer le Pere à l'Eglise vn present à la  
main, pour l'offrir à Dieu en action de  
grace de l'auoir retirée du precipice où  
elle alloit tomber; Et pour le prier de la  
fortifier dans de semblables rencontres:  
elle se ietta en suite aux pieds du Pere  
pour luy faire sa confession.

Cette mesme Amazone fit encore  
vne action aussi sainte que genereuse.  
Ayant esté sensiblement offensée par vne  
sienne parente, & sentant que son cœur  
se portoit à la vengeance, elle luy dit,  
c'est de toy, qui es meschante que ie me  
vengerai. Et là dessus elle va trouuer  
celle qui luy auoit fait insulte, luy de-  
mande pardon, & la prie fortement  
d'oublier le passé, & de viure avec elle  
comme si elles estoient sœurs.

Vne pauvre malade couchée sur le  
fumier à demie pourrie d'ulceres depuis  
deux mois, ne pouuoit assez tesmoigner

de re  
luy re  
& par  
elle, c  
nir vo  
ru me  
re rou  
mon  
profir  
Ciel  
& ions  
il me  
j'ay pr  
Vn  
rir de  
nier,  
cours à  
dans l  
tabern  
leurs  
rien de  
cette t  
vn bon  
qui fut  
& de f  
liurer d  
re, dit-

de recognoissance de l'assistance que luy rendoit vn de nos Peres par son loin & par ses visites. Ha ! mon Pere, disoit-elle, que tu me fais de bien, de me venir voir ! ie suis réjouie quand ie te voy, tu me fais prier Dieu ne le pouuant faire toute seule, tu m'encourages à porter mon mal patiemment, & à en faire mon profit : Enfin tu m'ouures la porte du Ciel par tes visites, & par tes instructions. Quand ie t'ay veu durant le iour, il me semble à la fin de la iournée que j'ay profité de mes douleurs.

Vne troupe de Sauvages pensa perir de faim dans les bois l'Hyuer dernier, les Sorciers & les deuins ont recours à leurs demons pour estre assistés dans leur besoin ; ils entrent dans leur tabernacle, ils ionglent, ils iolient de leurs tambours : enfin ils n'épargnent rien de leur mestier, mais en vain. Dans cette troupe de Sauvages il se trouua vn bon Chrestien appellé Iean Baptiste, qui fut sollicité de renoncer à la priere, & de faire comme les autres pour se deliurer de la faim. Il n'ay garde de le faire, dit-il: Dieu est le seul Maistre de ma

102 *Relation de la Nouvelle France*,  
vie, qui en disposera selon son-bon plai-  
sir, j'auray recours à luy, & j'espere qu'il  
ne m'abandonnera pas: quand j'en de-  
urois mourir, ie ne changeray pas de re-  
solution: car apres tout si ie le sers bien,  
il me donnera vne vie heureuse, apres  
celle-cy: Et vous qui le méprisez, serez  
miserables en l'vne & en l'autre.

Sa parole s'est trouuée veritable; car  
vne partie de ceux qui ont eu recours au  
Demon, ont esté tres-miserables, & ce-  
lui-cy s'estant separé des Infidelles, n'a  
point experimenté les effets de la faim,  
ny de la maladie; & vit dans l'esperan-  
ce d'un bon-heur eternel.

Vn Capitaine des plus fameux entre  
les Algonquins fit vn festin à ses secon-  
des nopces, où il inuita quelques Fran-  
çois assez considerables, & les princi-  
paux de sa nation, ausquels il tint ce dis-  
cours: Mes freres ie commence à vieil-  
lir, il y a tantost vingt - ans que ie suis  
Chrestien, & que j'en fais profession.  
Ie suis resolu de mourir dans la Foy  
que j'ay embrassée, & dans la doctrine  
que les Peres m'ont enseignée; ie me  
suis marié pour la seconde fois: mais

sel  
m'a  
gat  
qui  
ron  
gno  
nes  
ou  
Ch  
pre  
Vo  
& d  
Ce  
cor  
cou  
que  
à au  
a qu  
qui  
sa  
bere

és années 1656. & 1657. 103

selon la coustume de l'Eglise, pour  
m'attacher plus fortement à l'obli-  
gation qu'ont les Chrestiens de ne  
quitter jamais leurs femmes; & pour  
rompre les mauuaises coustumes qui re-  
gnent de tout temps parmi nostre ieu-  
nesse. Si ie viens à manquer en ce point,  
ou à faire quelque chose contraire au  
Christianisme, ie vous prie de me re-  
prendre; & de ne me point esparner.  
Vous me ferez plaisir de me redresser:  
& de me remettre dans le bon chemin.  
Ce Capitaine dit bien, mais il fait en-  
core mieux. Je ne sçay s'il aura beau-  
coup d'imitateurs en ce point, puis  
que la loy de l'indissolubilité du mariage  
à autresfois semblé bien dure, mesme  
à quelques Disciples de IESVS, CHRIST,  
qui disoient à leur Maistre, *Si ita est cau-  
sa hominis cum uxore, non expedit nu-  
bere.*



## CHAPITRE X.

*Des Sauvages Hurons deuant leur  
enleuement de l'Isle d'Orleans.*

**N**OS Sauvages, écrit vn Pere qui en  
auoit soin; sont en fort bon train.  
Ils sont paroistre, ce me semble, beau-  
coup plus de foy, & de pieté qu'à l'or-  
dinaire, sur tout ceux qui sont de la  
Congregation, dont le nombre est  
de quatre-vingt, *probat omnes testimo-  
nio fidei & pietatis*. Ils ont passé l'Ad-  
uent dans vne ferueur toute particulie-  
re, chacun ayant pris à tâche de s'avan-  
cer plus solidement en la vertu. Plu-  
sieurs croyant qu'vne Messe estoit trop  
courte pour satisfaire à leur deuotion,  
en ont entendu deux tous les iours.  
D'autres sont venus salüer le sainct Sa-  
crement le matin auant le temps des  
Pieres; d'autres sont venus à Midy re-  
glement, sans que le froid, ou le mau-  
uais temps peust empescher leur fer-  
ueur.

*Es années 1656. & 1657. 105*

Depuis trois semaines certaines grosses fieures ayans attaqué plusieurs de nos Sauvages, dont quelques-vns ont esté fort abbatus, les principaux de la Congregation ont eu soin de visiter les malades, & de les consoler; ce qui a esté mieux receu d'eux que mes visites. Nos Congreganistes ont fait paroistre en leurs maladies la pieté qu'ils recom-mandoient aux autres.

Nous en auons perdu vn, nommé André, qui estoit meur pour le Paradis. Il s'estoit disposé dès le commencement de l'Aduent, par vne fenueur qui le faisoit admirer de tous nos Congreganistes. Il estoit fort incommodé d'vn coup de fusil qu'il auoit receu dans la cuisse depuis huit ou neuf mois; ce qui le faisoit marcher avec bien de la peine. Il me dit, au commencement de l'Aduent, qu'il eust bien desiré venir trois fois prier Dieu chaque iour deuant le saint Sacrement: mais que la chose luy estant trop difficile, il preuendroitt le son de nostre Cloche le matin & le soir, & ne sortiroit point de la Chapelle que toutes les Prieres ne fussent ache-

nées. Il venoit le matin d'ordinaire trois quarts d'heure auant tous les autres. Il auoit vn zele, que ie n'ay iamais veu en aucun Sauvage, pour me faire connoistre les fautes des Congreganistes, sans espargner ses parens : ce qui m'aidoit beaucoup pour y apporter remede.

Nos Congreganistes ayans tous ieüné les quatre Temps, & la veille de Noël, ce bon homme le fit avec tant d'austerité, qu'estant venu dés le soir de la veille de Noël, à dessein de passer la nuit en la Chapelle, pour attendre le temps de la Messe, il refusa vn morceau de pain que ie luy voulus donner pour sa collation.

Ie l'auois aduertuy qu'il feroit sa petite promesse à nostre-Dame, le iour de la feste. Il voulut se donnant soy-mesme, y ioindre vn present de pourcelaine, pour tesmoigner que tout ce qu'il auoit, estoit au seruice de la sainte Vierge.

Le soir de ce mesme iour estant fort attaqué de la maladie dont il mourut, il me demanda congé de faire festin à vne centaine de Chrestiens, auxquels il parla si auantageusement de l'estime qu'il

fa  
sic  
fe  
ni  
jo  
di  
qu  
est  
de  
dis  
sion  
mo  
de  
ioye  
tiron  
L  
Bou  
esté  
me,  
gen  
de s  
les p  
terer  
rign  
rer s  
tous  
tonn

faisoit de la Foy, qu'il en toucha plusieurs, & quelques-uns se virent confesser au sortir de là. Il mourut le dernier iour de l'an. Il prioit presque toujours Dieu, & le iour de sa mort, il auoit dit quatre dixaines de son Chapelet. Vn quart d'heure auant qu'il passast, nous estions enuiron vingt en prieres aux pieds de son liest. Il repetoit tout ce que nous disions, se l'appliquant lors: que nous disions **IESVS** ayez pitié de cét homme mourant; **IESVS**, disoit-il, ayez pitié de moy, ie vais mourir, & ie meurs avec ioye, parce que ie suis Chrestien. Il nous tiroit les larmes de deuotion.

L'honneur qu'il a receu de tout le Bourg & sur tout la Congregation, a esté grand. Aussi-tost qu'il eut rendu l'ame, huit Chrestiens furent prier Dieu à genoux, proche de son corps, vne bande succedant à l'autre. Le lendemain les principaux de la Congregation porterent en don à sa Cabane, vne peau d'orignac, richement peinte, pour honorer son corps: & dequoy faire vn festin à tous les inuitez. Nos Musiciensy entonnerent avec beaucoup de deuotion

108 *Relation de la Nouvelle France,*

les airs qui sont pour les trepassez, dans le ton de l'Hymne, *Pie Iesu Domine*. En suite on dit vne dixaine du Chapelet à deux chœurs. Tous les Congreganistes s'estant rendus dans la Chapelle au son de la Cloche, ils en sortirent deux à deux suiuis des principaux Officiers, qui se rendirent tous en bel ordre à la porte du Bourg, où le corps nous estant liuré, les Congreganistes seuls reprirent le chemin de la Chapelle, où l'ayant introduit, nous dismes deux dixaines du Chapelet, & quantité d'autres Prières. Apres quoy nous portasmes le corps au lieu où il deuoit estre enterré. Le tout avec vne rare modestie, & vne deuotion qui parloit du cœur, & donnoit jusques au cœur,

Nos Chrestiens ont fait diuers petits presens de pourcelaine, huile & bled-d'inde au petit IESVS, que nous auions mis dans la Creiche à Noël; ce qui a esté appliqué pour les pauvres. Dieu benisse ces petits commencemens. Ce sont iusques icy les termes de la Lettre du Pere, qui alors auoit le soin de cette Mission.

an  
gu  
tou  
dé  
da  
reu  
té  
me  
auc  
cœ  
dan  
gné  
for  
tarc  
de  
nu  
luy  
& l  
enc  
pec  
me  
app  
foy  
che  
fer  
ge

*és années 1656. & 1657. 109*

Vn ieune-homme d'environ trente ans ; remarquable pour ses exploits de guerre ; auoit eu depuis son enfance toujours la Foy dans le cœur. Mais les débauches de la ieunesse l'auoient ietté dans le desordre, d'autant plus malheureusement qu'il auoit vn attrait de beauté si puissant sur l'esprit des femmes, mesme les plus chastes, qu'il sembloit auoir quelque charme pour enleuer les cœurs. Comme souuent il retomboit dans le peché, vn de nos Peres indigné contre ses recheutes, le menaça fortement des punitions de Dieu, qui ne tarderoient pas à paroistre sur luy. Peu de iours apres ; dans l'horreur d'vne nuit obscure vn spectre espouuantable luy apparut, comme voulant l'estouffer, & le saisissant à la gorge. Il songe à Dieu en cette rencontre, & à l'excez de son peché. Et pour s'en vanger sur luy mesme, il prend vn tison enflammé, qu'il applique sur sa chair nuë, se disant à foy-mesme : Eprouue mal-heureux pecheur, si tu pourras souffrir le feu d'enfer. Cette main qui l'auoit saisi à la gorge pour l'estouffer, quitte prise, & il se

no Relation de la Nouvelle France,  
voit en liberté. Il passe le reste de la nuit  
dans des promesses à Dieu, qu'il va  
changer de vie, & il attend avec impa-  
tience le point du iour, pour aller à  
confesse. Ce ne fut pas sans larmes ny  
sans sentimens de douleur, qui firent  
bien connoistre que ce coup là estoit du  
Ciel. Il demeura plus de deux heures en  
oraison, où son cœur parloit plus que sa  
langue. Vne maladie le saisit, qui dura  
plusieurs mois; avec des douleurs ex-  
traordinaires. C'estoit vne consolation  
bien sensible que d'oïr les colloques  
qu'il faisoit à Dieu; jamais on ne l'enten-  
dit pousser aucune plainte, sinon d'a-  
mour, non pas mesme vn mouuement  
d'impatience. Son cœur estoit à Dieu, &  
il ne respiroit que luy. Quand quel-  
qu'un de nos Peres l'alloit visiter, il re-  
prenoit des forces, pour luy tesmoigner  
qu'il s'estimoit heureux de se voir en vn  
estat, où il ne pût songer qu'à Dieu: &  
en l'embrassant avec amour, les larmes  
aux yeux, il luy disoit: Helas, mes pe-  
chez me seront-ils pardonnez? Mais tout  
de bon, Mon Pere, croyez-vous que  
j'aïlle au Ciel, non obstant les pechez que

l'ay  
est  
roit  
de  
mo  
vou  
cœu  
ché  
mo  
eut  
bon  
Prie  
fixe  
d'an  
voye  
ne p  
cho  
vesc  
viue  
mer  
pou  
elle  
tien  
re de  
estat  
ture,  
qui

*es années 1656. & 1657. iij.*

J'ay commis contre mon Dieu, qui doit estre mon iuge? Comme on l'en asseuroit, ses larmes couloient en plus grande abondance, lors qu'il disoit: Helas! mon Dieu, que vous estes bon, & que vous seul meritez d'estre aimé! Mon cœur vous veut aimer, & plus j'ay péché, plus ie vous veux aimer, & veux mourir, en vous aimant. Tandis qu'il eut la parole libre, il employoit vne bonne partie du iour & de la nuit en Prieres. Souuent il prenoit son Crucifix en main, & il luy parloit avec tant d'amour & de larmes, que ceux qui le voyoient, en estoient touchés au vis. Il ne pouuoit souffrir qu'on luy parlast des choses de la terre. J'ay, disoit-il, trop vescu pour la terre, il est temps, que ie viue, & que ie meure pour le Ciel. Sa mere le pria vn iour de demander pour elle, enuiron vn arpent de terre, où elle pût semer du bled, pour l'entretien de sa famille; car nos Peres font faire de grands abbaris de bois, & la terre estant disposée pour le traual de la culture, ils en font le partage, entre ceux qui estant bons Chrestiens, n'ont pas

112 *Relation de la Nouvelle France;*  
assez de forces, afin de se pouruoir eux-  
mesmes. Ce ieune homme, quoy qu'a-  
batu de maladie, se mit presque en co-  
lere contre sa Mere. Suis-ie en estat, luy  
respond-il, de songer à vos champs?  
Pourquoy me parlez-vous de ce que  
dans peu de temps il vous faudra quit-  
ter? Que ne me parlez-vous du Ciel,  
puisque c'est là où doiuent tendre nos  
desirs? Puis s'adressant au Pere; Si elle  
n'est, dit-il, meilleure Chrestienne qu'elle  
n'a esté iusqu'à maintenant, il n'est  
pas iuste qu'elle soit preferée à ceux qui  
meritent plus qu'elle: fay ce qui sera pour  
son bien.

Cela dit, il r'entra incontinent en soy-  
mesme: & iugeant qu'il auoit parlé d'vn  
ton trop aigre, il demanda pardon à son  
Confesseur.

Cependant la mort fait ses appro-  
ches. Il est saisi de conuulsions si furieu-  
ses, & iette des cris si horribles, que tout  
le monde en est effrayé. Il semble qu'il  
combatte quelque Demon qui luy ayt  
apparu. Marie secourez-moy. I E S V S  
sauuez-moy. Mon Dieu, ayez pitié de  
moy, s'écrie t'il comme tout hors de

soy-

soy-  
aussi  
nier  
man  
me t  
Mise  
me q  
ne d  
dans  
Atoh  
V  
deux  
nes,  
sortie  
souue  
remor  
sonne  
da pou  
griefu  
cours  
trer en  
bien-e  
& inco  
alté, q  
comme  
Paradi  
d'vn cé

foy-mesme. Ces terreurs continuerent aussi bien que sa priere iusques au dernier soupir. Le Pere qui l'assistoit ne luy manqua pas au besoin, adorant en mesme temps les effets de la Iustice & de la Misericorde de Dieu sur ce ieune homme qui portoit iusques à la mort la peine de ses pechez, pour ne la pas porter dans l'eternité. Il se nommoit Iacques Atohonchioanne.

Vne ieune fille qui auoit esté pres de deux ans dans le Seminaire des Ursulines, s'oublia assez-tost apres en estre sortie des promesses qu'elle auoit fait souuent à Dieu, d'euitter le peché. Les remonstrances y estant inutiles, vne personne qui l'aimoit selon Dieu, demanda pour elle qu'elle tombast en quelque griefue maladie, qui peust arrester le cours de ses desbauches, & la faire rentrer en foy-mesme. Cette priere eut bien-tost son effet. Elle tombe malade, & incontinent les semences de l'Eternité, qu'on auoit iettées dans son ame, commencerent à pousser des fruiets du Paradis. Elle demandoit pardon à Dieu d'un cœur parfaitement contrit, elle le

remercioit amoureusement de ce qu'il auoit arresté les dereglemens de sa vie, elle le prioit avec vne tendresse de cœur merueilleuse qu'il ne luy rendit point la santé, dont peut-estre elle auroit abusé, mais plustost qu'il prolongeast ses douleurs & sa maladie. La mort suruenant là dessus, luy fut vne assurance de son salut.

Elle auoit fait le mesme iour vne Confession generale. Vne sienne compagne craignât qu'elle n'eust oublié quelqu'un de ses pechez luy en renouella la memoire. Elle auoit deja perdu la parole, ses yeux parlerent par ses larmes, & sa bouche ne peut parler que par les sanglots de son cœur. Le Pere qui estoit là present, luy aiant donné l'absolution qu'elle luy auoit demandée par signe, aussi-tost elle expira.

Vne bonne vieille Chrestienne n'auoit iamais nû apprendre d'autre priere que quatre mots, *IE SVS* ayés pitié de moy, que j'aille au ciel apres la mort. Mais elle auoit vne telle habitude à les repeter iour & nuit, qu'ayant perdu la parole & le iugement pour toute autre chose,

Elle  
dern  
ioye  
ciel  
tous

Il y  
ronné  
Algo  
aprs  
ce qu  
leur c  
tre-eu  
struits  
Chres  
par ro  
Christ

Vn  
s'adre  
da de  
Mere  
rée Vie  
font en  
les sep  
les inu  
il les i  
dernie  
L'an

és années 1656. & 1657. n<sup>is</sup>

Elle continua cette priere iusques au dernier soupir, d'un visage si rempli de ioye, qu'à la voir leuer les yeux au ciel, on iugeoit bien qu'elle portoit là tous ses desirs.

Il y a vn an que cinq Iroquois Agnieronnōs, ayant esté pris à la guerre par les Algonquins & Hurons, furent bruslez, apres auoir receu le saint Baptesme: mais ce qui nous parut de plus aimable en leur conuersion, fut que quatre d'entre-eux se trouuerent suffisamment instruits d'abord qu'on leur parla. Nos Chrestiens dans leur captiuité, iettent par tout où ils sont des semences du Christianisme.

Vn d'eux ayant appris vne priere qui s'adressoit à I E S V S- C H R I S T, demanda de luy-mesme qu'on luy parlast de la Mere qui l'auoit enfanté estant demeurée Vierge: & la Mere & le Fils, disoit-il, sont entrez en mon cœur, ie ne veux pas les separer, & ie veux que ma langue les inuoque iusques à la mort. En effet il les inuqua constamment iusques au dernier soupir.

L'année derniere vn François fut tes-

116 *Relation de la Nouvelle France,*  
moin de l'heureuse mort de deux Hurons qui furent bruslez dans le pais des Iroquois Agnieronnons, où ce François estoit captif. Il nous a asseuré que ces deux Hurons auant que d'estre attachés au poteau où ils deuoient estre bruslez, demanderēt du temps pour prier Dieu, ce qui leur fut accordé. Le plus ieune des deux ayant apperceu ce François; Mon Frere, luy dit-il, si iamais tu vois Outsisont( c'est le nom que les Hurons donnent à Monsieur de Becancourt, chez lequel ce ieune Huron auoit demeuré deux ans ) tu luy diras que ie meurs Chrestien, que les tourmens ne m'estonnent point, à cause qu'ils ne me peuuent oster l'esperance du Paradis.

Vne pauvre Chrestienne Algonquine qui auoit esté faite captiue en mesme temps, estant sur le poinct d'estre brûlée, fit aussi ses prieres auant que de mourir, & inuita le mesme François à prier avec elle: Le Dieu qu'adorent les Chrestiens n'estant pas moins adorable au milieu des feux & des flammes, & au milieu d'un peuple infidele & barbare, que dans les Eglises les plus augustes de la terre.

V  
Iroquo  
à peir  
iours  
vn de  
ure fe  
les bo  
elle to  
tois f  
& au  
nir, i  
mes e  
racine  
de per  
uent d  
dormi  
m'end  
tes em  
Chape  
seule m  
ie veu  
à la m  
femme  
nées m  
Vne i  
temps,  
que ie

Vne Chrestienne fuyant au bruit des Iroquois, avec deux petits enfans, qui à peine la pouuoient suiure; ils furent six iours égarez dans les bois. A leur retour vn de nos Peres interrogeant cette pauvre femme dequoy elle auoit vescu dans les bois. I'ay vescu de prieres, respondit-elle tout simplement. Quand ie me sentoies foible, ie disois mon Chapelet, & aussi-tost sentant mes forces reuenir, ie poursuiuois mon chemin. Pour mes enfans, ie leur cherchois de petites racines, & quelques bouts de branches de petits arbrisseaux, dont les bestes viuent dans les bois. La nuit, ie faisois dormir mes enfans, & moy ne pouuant m'endormir, ie les passois presque toutes entieres en prieres, & à dire mon Chapelet. C'est la sainte Vierge qui seule m'a sauué la vie, & c'est elle que ie veux seruir de tout mon cœur iusques à la mort. La deuotion de cette pauvre femme, & sa pieté depuis plusieurs années meritoit ce secours du Ciel.

Vne ieune femme disoit il y a quelque temps, il me tarde dés le grand matin que ie ne sois à l'Eglise, & quand il faut

118 *Relation de la Nouvelle France,*  
fortir, il me semble que nous ne faisons  
que d'y entrer.

Vn bon vieillard, ancien Chrestien,  
estant niurié & n'en tesmoignant tou-  
tes-fois aucune indignation, comme  
on luy demanda d'où luy venoit cette  
égalité d'esprit: Si ie pechois, respondit-  
il, lors qu'on me calomnie, & que l'on  
me charge d'iniures, i'en deurois estre  
fascché. Mais n'y ayant point de ma fau-  
te, i'ay plus sujet de m'en réjouir, que  
de m'en attrister. Dieu qui voit le fond  
de mon cœur, scait bien mon innocen-  
ce, & c'est cela qui me console.

Vne veufue estant sollicitée au mal,  
par vn ieune homme riche, qui luy pré-  
sentoit vne chose de prix, & luy pro-  
mettoit de l'aider en sa pauvreté. Mal-  
heureux que tu es, retire toy, & laisse  
moy ma pauvreté, luy respond cette  
femme; Pourueu que ie meure Chre-  
stienne, sans m'engager dans le peché,  
ie serai en peu de temps, mille fois plus  
riche que toy. Dieu m'en promet bien  
plus que toy, & me tiendra parole. Ie  
serois folle de prendre moins, & de  
m'engager dans le peché.

Vn  
d'aut  
vniq  
l'ayan  
ses ye  
cut se  
gnati  
Dieu  
espro  
cœur  
ferois  
main  
mon  
mais  
plus à  
que ie  
que c'

*De la*

L  
entre l

és années 1656. & 1657. 119

Vne autre veufue qui n'auoit point d'autre appuy au monde que son fils vnique, qu'elle aimoit tendrement, l'ayant perdu, & l'ayant veu enlener à ses yeux par les Iroquois Agnieronnons, eut son recours à Dieu avec vne resignation vrayment Chrestienne. Mon Dieu, luy disoit-elle, vous auez voulu esprouuer ma fidelité, & si c'estoit de cœur que ie vous disois que ie vous preferois à toutes choses. Vous le voyez maintenant. Il est vray que ie songe à mon fils, & que ie le pleure nuit & iour: mais il est vray aussi que ie songe bien plus à vous, & qu'en pleurant ie vous dis que ie suis contente, à cause que ie scay que c'est vous qui l'avez permis.

---

## CHAPITRE XI.

*De la nature & de quelques particularitez du pays des Iroquois.*

**L**E pays des cinq Nations des Iroquois auant leurs conquestes estoit entre le 40. & le 50. degré d'elevation;

H iij

120 *Relation de la Nouvelle France,*  
maintenant on ignore l'estendue de leur  
domination, qui s'est accreuë de tous  
costez par leur valeur militaire. Nostre  
demeure est entre le 42. & 43. degré sur  
les riuës du petit Lac de Gannentaa,  
qui seroit vn sejour des plus commodes  
& des plus agreables du monde, sans le  
ceder mesme à la leuëe de la Riuere  
du Loire, s'il auoit des Habirans aussi  
polis, & aussi traitables.

Il a des auantages qui manquent au  
reste du Canada: car outre les raisins,  
les prunes, & plusieurs autres fruits qui  
luy sont communs avec les belles Pro-  
uinces de l'Europe, il en possede quan-  
tité d'autres qui surpassent les nostres en  
beauté, en odeur, & en saueur. Les fo-  
rests sont presque toutes composées de  
chasteigners & de noyers. Il y a deux  
sortes de noix, dont les vnes sont aussi  
doucees & agreables au goust, que les  
autres sont ameres: mais leur amertume  
n'empesche pas qu'on n'en tire d'excel-  
lente huile, en les faisant passer par les  
cendres, par le moulin, par le feu, & par  
l'eau, de la mesme façon dont les Sau-  
uages tirent l'huyle du tournesol. On y

voi  
ont  
cot  
gou  
re d  
tée  
feb  
ode  
bre  
arbr  
cag  
la pl  
se c  
app  
que  
de r  
fucil  
figur  
cine  
la plu  
jaune  
l'Eur  
que n  
ne pa  
des c  
des &  
non p

*és années 1656. & 1657.* . 121

voit des cerises sans noyau, des fruits qui ont la couleur & la grosseur d'un abricot, la fleur du lys blanc, l'odeur & le goüst du citron: des pommes de la figure d'un œuf d'oye, dont la graine apportée du pays des Chartes est semblable aux febues, le fruit en est delicat, & d'une odeur tres-soüefue, & le tronc de l'arbre de la hauteur & de la grosseur de nos arbres nains, se plaist aux lieux marécageux & en bonne terre. Mais la plante la plus commune, & la plus merueilleuse de ces contrées, est celle que nous appellons la plante vniuerselle, par ce que ses feuilles broiées referment en peu de temps toutes sortes de playes: ces feuilles de la largeur de la main ont la figure du lys peint en armoire, & ses racines ont l'odeur du laurier. L'écarlate la plus viue, le vert le plus riant, & le jaune & l'oranger le plus naturel de l'Europe, cedent aux couleurs diuerses que nos Sauvages tirent des racines. Je ne parle point des arbres aussi hauts que des chesnes, dont les feuilles sont grandes & ouuertes comme celles des choux, non plus que de quantité d'autres plan-

122 *Relation de la Nouvelle France,*  
res particulieres à ce pays, parce que  
nous en ignorons encore les proprietes.

Les sources qui y sont aussi frequentes  
que merueilleuses, sont presque toutes  
minerales. Nostre petit Lac qui n'a  
que six ou sept lieues de circuit, est pres-  
que tout environnée de fontaines salées,  
de l'eau desquelles on se sert pour saler  
& assaisonner les viâdes, & pour faire de  
fort bon sel, qu'on voit souuent se for-  
mer de soy-mesme en belles glaces, dõt  
la nature se plaist à environner ces sour-  
ces. Ce qui se forme d'une autre sour-  
ce éloignée de deux iournées de nostre  
demeure vers le pays d'Oiogoen à bien  
plus de force que ce sel des sources de  
Gannentaa; puis que son eau qui pa-  
roist blanche comme du lait & dont  
l'infection se fait sentir de fort loin,  
estant bouillie laisse vne espeece de sel  
aussi mordicant que la pierre Causti-  
que: & les roches qui environnent cete  
fontaine sont couuertes d'une escu-  
me qui n'a pas moins de solidité que la  
cresme. La source qui se rencontre du  
costé de Sonnotoüan n'est pas moins  
merueilleuse: car ses eaux tenant de la

nature de la terre qui les environne, qu'il ne faut que lauer pour en auoir du souffre tout pur, s'enflamment estant remuées avec violence, & rendent du souffre quand on les fait bouillir. Approchant dauantage du pays des Chars on voit vne eau dormante & espaisse, qui s'enflamme comme l'eau de vie, & qui s'agite par bouillons de flamme aussi-tost qu'on y a ietté du feu: aussi est-elle si huileuse qu'elle fournit à tous nos Sauvages dequoy s'oindre & se graisser la teste & le reste du corps.

Il ne faut pas s'estonner de la fertilité de ce pais, puis qu'il est par tout arrosé de Lacs, de Riuieres & de Fontaines, qui se trouuent mesme sur les plus hautes montagnes. Mais si ces eauës rendent la terre féconde, elles ne manquent pas elles-mesmes de la fecondité qui leur est propre. Les poissons qui y sont les plus communs, sont l'Anguille & le Saulmon, qu'on y pesche depuis le Printemps iusques à la fin de l'Automne; Nos Sauvages pratiquant si bien leurs digues & leurs escluses, qu'ils y prennent à mesme temps l'Anguille qui descend & le

124 *Relation de la Nouvelle France,*  
Saulmon qui monte tousiours. Ils prennent le poisson d'une autre façon dans les Lacs, le dardant avec vn trident à la lueur d'un feu bitumineux, qu'ils entretiennent sur la pointe de leurs canots.

La temperature de l'air approchant de celuy de France, iointe à ces avantages, que l'eau & la terre nous fournissent, facilitent beaucoup la conuersion des Sauvages; en sorte que nous auons lieu d'esperer que leur humeur phantasque & bizarre, dont nous allons parler, sera le seul obstacle à leur bonheur.

---

## CHAPITRE XII.

*Du naturel & des mœurs des Iroquois.*

**L**es Iroquois dont nous n'auons encore découuert que quatorze Bourgs, sont partagez en Superieurs & Inferieurs. Les premiers ne contiennent que les Anniehronnons qui sont les plus cruels, & avec lesquels nous

avons moins de communication; & sous le nom des Iroquois Inferieurs sont compris les Sonmontouachronnons, qui sont les plus nombreux; Les Onnontagehronnons, qui sont les plus considerables & nos plus fideles allies; Les Oiogoehronnons, qui sont les plus superbes; & les Onneionthronnons qui sont les plus foibles de tous.

L'humeur de toutes ces Nations est guerriere & cruelle; & faite d'avoir des voisins à combattre, pour les avoir tous subiugez, elles vont chercher dans d'autres contrées des nouveaux ennemis. Il n'y a que fort peu de temps qu'ils sont allez porter la guerre bien loin au delà du pays des Chats à des peuples qui n'ont pas la connoissance des Europeans, de mesme qu'ils leurs sont inconnus. La vertu de ces pauvres Infideles estant la cruauté, comme la mansuetude est celle des Chrestiens, ils en font eschole dès le berceau à leurs enfans, & les accoustument aux carnages les plus atroces, & aux spectacles les plus barbares. Leurs premieres courses ne sont que pour répandre du sang humain

126 *Relation de la Nouvelle France,*  
& se signaler par des meurtres, & leurs  
troupes enfantines armées de haches  
& de fuzils, qu'elles ont de la peine à  
soustenir, ne laissent pas de porter par  
tout l'épouuante & l'horreur. Ils vont à  
la guerre à deux & trois cents lieues loin  
de leurs pays par des rochers inaccessi-  
bles, & des forests immenses, n'estant  
munis que d'esperance; & ne laissant  
dans leurs Bourgs pendant d's années  
entieres que leurs femmes & leurs petits  
enfants. Mais quelques cheuelures qu'ils  
remportent, ou quelques prisonniers de  
guerre destinez à leur boucherie, sont  
les trophées dont ils croient leurs tra-  
uaux heureusement recompensez.

Cependant ces victoires leur causant  
presque autant de perte qu'à leurs enne-  
mis, elles ont tellement depeuplé leurs  
Bourgs, qu'on y compte plus d'Esttran-  
gers que de naturels du pays. Onnonta-  
ghé à sept nations differentes qui s'y sont  
venuës establir, & il s'en trouue iusqu'à  
onze dans Sonnontouïan; en sorte que  
leur ruine causee par leurs conquestes,  
nous donnent l'auantage de prescher la  
Foy à quantité de Nations diuerses que

nou  
ne c  
L  
liet  
eun  
prop  
soir  
ner  
sa me  
sans  
de sa  
enfa  
de bi  
que  
chass  
comp  
gée d  
la rec  
Ils  
ses de  
gros  
son.  
incom  
manq  
haitte  
ce qu  
ment

nous ne pourions aller instruire chacune dans son pays.

Leurs mariages ne rendent que le liét commun au mari & à la femme; chacun demeurant pendant le iout chez ses propres parents, & la femme allant le soir trouuer son mari pour s'en retourner le lendemain de bon matin chez sa mere, ou chez son plus proche parent: sans que le mari ose aller dans la cabane de sa femme deuant qu'elle ait quelques enfans de luy. La seule communication de biens qui est entre l'vn & l'autre, est que le mari donne tous les fruits de sa chasse à sa femme, qui luy rend en recompense quelques seruices, & est obligée de cultiuer ses champs, & d'en faire la récolte.

Ils rendent ridicules les plus fascheuses de leurs maladies par la superstition grossiere qu'ils apportent à leur guérison. Car se persuadant que toute leur incommodité vient de ce que l'ame manque de quelque chose quelle souhaite, & qu'il ne faut que luy donner ce qu'elle desire pour la retenir paisiblement dans le corps; C'est à qui se mon;

128 *Relation de la Nouvelle France,*  
stera le plus liberal, faisant au malade  
les presents qu'il souhaite, & auxquels il  
croit que sa vie est attachée. On voit vn  
moribond environné d'alesnes, de ci-  
seaux, de cousteaux, de sonnettes, d'ai-  
guilles, & de mille autres bagatelles, de  
la moindre desquelles il attend la santé.  
S'il se laisse enfin mourir on attribue sa  
mort au defaut de quelque chose qu'il  
desiroit: il meurt, dit-on, parce que son  
ame desiroit manger d'vn chien, ou de  
la chair d'vn homme; parce qu'on ne  
luy a pas trouué vne certaine hache qu'il  
desiroit, ou parce qu'on n'a peu luy re-  
trouuer vne belle paire de chausses qui  
luy ont esté derobées: si au contraire le  
malade recouure sa santé, il attribue sa  
guerison au present qu'on luy a fait de la  
derniere chose qu'il souhaitoit pendant  
sa maladie, & le cherissant toujours par  
apres, le conserue soigneusement ius-  
qu'à la mort. En sorte que comme ils  
croient que toutes leurs maladies ont la  
mesme cause, ils ne reconnoissent aussi  
qu'vn seul remede pour les guerir.

Les Morts ne sont non plus exempts  
de leurs superstitions que les malades.

Aussi-

Aussi  
vne c  
latine  
de to  
qu'on  
qui d  
pour  
dant  
a com  
la sub  
a fait  
lant v  
ancier  
funct  
porte  
afflige  
presen  
gnie,  
cerem  
Gouu  
siderab  
s'escrie  
tondic  
chers p  
pour v  
chose  
les vost

Aussi-tost que quelqu'un a expiré dans  
vne cabane, on y entend des cris & des  
lamentations de la parenté assemblée,  
de tout âge & de tout sexe, si effroiables  
qu'on prendroit ce tintamarre lugubre,  
qui dure les mois & les années entières  
pour les hurlemens de l'Enfer. Cepen-  
dant apres que le mort est enterré, qu'on  
a comblé son tombeau de viures pour  
la subsistence de son ame, & qu'on luy  
a fait vne maniere de sacrifice, en brû-  
lant vne certaine quantité de bleds; les  
anciens, les amis & les parents du def-  
unct sont inuitez à vn festin, où chacun  
porte ses presents pour consoler les plus  
affligez. C'est ainsi qu'ils en vserent en  
presence d'un Pere de nostre Compag-  
nie, qui representoit dans vne de ces  
ceremonies la personne de Monsieur le  
Gouverneur. Vn Ancien des plus con-  
siderables se demarchant grauement,  
s'escrie d'un ton lugubre ai, ai, ai, aga-  
tondichon, hélas, hélas, hélas, mes  
chers parents, ie n'ay ny esprit ny parole  
pour vous consoler, ie ne peux autre  
chose que de mesler mes larmes avec  
les vostres, & me plaindre de la rigueur

nce,  
malade  
uels il  
voit vn  
de ci-  
; d'ai-  
les, de  
santé.  
ribué sa  
se qu'il  
que son  
, ou de  
u'on ne  
he qu'il  
luy re-  
sses qui  
traire le  
ribué sa  
ait de la  
pendant  
ours par  
ent ius-  
me ils  
es ont la  
ent aussi  
rir.  
exempts  
malades.  
Aussi-

130 *Relation de la Nouvelle France*,  
de la maladie qui nous traite si mal, ai,  
ai, ai, agatondichon. Le me console  
neantmoins de voir Onnontio & le res-  
te des François pleurer avec nous: mais  
courage mes parens in'attristons pas plus  
long-temps vn hoste si honorable, es-  
fuyons les larmes d'Onnontio en es-  
fuyant les nostres; voilà vn present qui  
en tarira la source. Ce present qu'il fit  
à mesme temps, fut vn beau colier de  
Pourcelaine, qui fut suiuy des presens  
& des condoleances de tous les autres;  
la liberalité des femmes n'estant pas  
moindre que celle des hommes en cet-  
te rencontre. La ceremonie se termine  
par le festin, dont on tire les meilleurs  
morceaux pour les malades considera-  
bles du Bourg. Tout cela ne pouuant  
arrester les pleurs & les cris d'une mere,  
quelqu'un des parens, pour donner des  
marques de sa pieté, en la consolant, de-  
terre le mort, & le reuestant d'un habit  
neuf, iette au feu son habit mortuaire:  
ce qu'il fait iusqu'à deux ou trois fois en  
diuers temps; iusqu'à ce que ne trou-  
uant plus que les os nuds, il les enuelppe  
dans vne couuerture pour les presen-

ter à  
apre  
liber  
prese  
buan  
en ac  
sent p  
Il  
plus c  
enfan  
viuen  
leurs p  
de ny  
ne les  
tant l  
fort ar  
peur c  
mourir  
bes ve  
poison  
beauc  
du ma  
en leur  
mort.  
Au  
sez par  
tion ba

ter à l'affligée. Enfin quelque temps après ces ceremonies, on reconnoist la liberalité de ceux qui auoient fait des presens de consolation; en leur distribuant les meubles du mort, auxquels on en adiouste d'autres, si ceux-là ne suffisoient pas.

Il n'y a rien que ces peuples ayent plus en horreur que la contrainte: les enfans mesme ne la peuuent souffrir, & viennent à leur faitaisie dans la maison de leurs parents, sans crainte de reprimende ny de chastiment. Ce n'est pas qu'on ne les punisse quelquefois en leur frottant les leures & la langue d'une racine fort amere; mais on le fait rarement, de peur que le depit ne les porte à se faire mourir, en mangeant de certaines herbes venimeuses, qu'ils scauent estre vn poison, dont les femmes mariées vsent beaucoup plus souuent, pour se venger du mauuais traitement de leurs maris; en leur laissant ainsi le reproche de leur mort.

Au reste parmytant de deffauts causez par leur aueuglement & leur education barbare, il ne laisse pas de s'y ren-

132 *Relation de la Nouvelle France,*

contrer des vertus capables de donner de la confusion à la pluspart des Chrestiens. Il ne faut point d'Hospitiaux parmy eux, parce qu'il n'y a point de mendiants ny de pauvres tant qu'il s'y trouue des riches, leur bonté, humanité & courtoisie ne les rend pas seulement liberaux de ce qu'ils ont; mais ne leur fait presque rien posseder qu'en commun. Il faut que tout vn bourg manque de bled deuant qu'un particulier soit réduit à la disette: Ils partagent leurs pesches en égales portions avec tous ceux qui suruiuent, & ils ne nous font reproche que de nostre reserue à y enuoier souuent faire nos provisions.

Nous auons dit dans nostre derniere Relation combien leur superstition les attachoit scrupuleusement à leurs songes; mais les exemples que nous en auons veu depuis, sont trop rares pour les omettre. Vne femme fort malade dans Onnontaghé auoit resvê qu'il luy falloit vne robe noire pour la guerir, mais le massacre cruel de nos Peres que ces Barbares auoient fait tout recemment, leur ostant l'esperance d'en pou-

uoir obtenir de nous, ils eurent recours aux Hollandois, qui leur vendirent bien cher la pauvre suranne du Pere Poncet, qui en auoit quelque temps auparauant esté dépouillé par les Annienhronnonns. Cette femme luy attribuant sa guérison, la veut conseruer toute sa vie comme vne precieuse relique, & c'est entre ses mains que nous l'auons reconnuë. Il ne leur faut que resuer à vne chose pour leur faire entreprendre de grands voyages à sa recherche. L'Esté dernier vne femme n'ayant pas trouué à Kebec vn chien François qu'elle y estoit venu chercher, parce qu'vn sien neueu l'auoit veu en songe, entreprit vn second voyage de plus de quatre cens lieuës par les neiges, les glaces & les chemins les plus rudes, pour aller chercher cét animal si desiré, au lieu où on l'auoit transporté. Pleust à Dieu que nous fissions autant d'estat des inspirations du ciel que ces Barbares en font de leurs songes!

## CHAPITRE XIII.

*Des tesmoignages reciproques d'amitié  
entre nous & les Iroquois.*

**I**L est difficile de trouver d'exemple où Dieu se soit montré Maistre plus absolu des cœurs que dans nostre reconciliation avec les Iroquois. Nous en receuons autant de caresses & de tesmoignages de bien-veillance que nous craignons d'effets funestes de leur cruauté. Nous logeons & nous mangeons en toute seureté avec ceux dont l'ombre il y a peu de temps, & le seul nom nous donnoit de la frayeur. La durée de cette vnion, qui semble croistre tous les iours, nous a fait perdre la crainte que nous eussions peu auoir au commencement, qu'un premier accueil si ioyeux ne fust suivi d'une issue également funeste. Ce n'est pas l'interést temporel qui cimente cette amitié; puis qu'elle ne leur a encore produit aucuns fruités de la terre: mais c'est sans doute l'amour

Diuin qui leur donne ces douces pen-  
tes, ces complaisances & ces tendresses  
pour nous, dont il doit tirer leur salut. Il  
n'y a iamais de plus grande ioye, ny de  
plus grande feste dans leurs cabanes &  
leurs bourgs, que quand ils peuuent nous  
y posseder. S'ils ne peuuent nous y rete-  
nir assez long-temps, ils tesmoignent ne  
pouuoir souffrir nostre absence, en nous  
suiuant par troupes iusques dans nostre  
habitation, pour y viure avec nous ; &  
s'y comportent de telle sorte, que si  
Dieu leur fait trouuer des charmes dans  
nostre entretien, il ne nous laisse pas  
sans aucun sentiment de ioye dans leur  
compagnie.

Aucun de nous n'a esté malade cét  
hyuer qu'ils ne luy ayent témoigné pren-  
dre part à sa douleur, luy faisant lar-  
gesse de leur gibier, comme ils témoi-  
gnoient en suite par leurs presens de  
conjouissance prendre part à sa gueri-  
son.

Les alliances que nous contractons à  
la façon du pays avec les Sauvages, est  
vn des plus excellens moyens que Dieu  
nous ait inspiré pour nous maintenir, &

136 *Relation de la Nouvelle France*,  
auancer la foy parmy eux : ces pauures  
Barbares prenans pour nous des senti-  
mens de peres, de freres, d'enfans &  
de neueux, lors que nous leur en accor-  
dons les noms. La plus aduantageuse  
de ces alliances est celle que le Pere Su-  
perieur appelle Achiendase a contra-  
ctée avec Sagochiendagefité, qui a la  
puissance & l'authonté Royale sur tou-  
te la Nation d'Onontaghe, quoy qu'il  
n'en ait pas le nom : Le contract de leur  
vnion qui se fit en presence des depu-  
tez des cinq Nations leur ayant fait tou-  
siours depuis considerer les François  
comme vne partie de leur peuple, qu'ils  
sont obligez de cherir & de defendre  
de tout leur pouuoir.

Aussi nous ont-ils tousiours depuis  
rendu les mesmes offices dont ils vident  
enuers leurs plus fideles amis. Les prin-  
cipaux d'entr'eux estant venus avec de  
grands cris lugubres pour nous conso-  
ler de la mort de deux de nos François,  
celuy qui portoit les presens de condo-  
leance adressant son discours au Pere  
Superieur luy dit: Les Anciens de nostre  
pays ayant coustume de s'entr'essuyer

*Es années 1656. & 1657. 137*

les larmes, quand ils sont affligez de quelque malheur; Nous venons Achiendase, pour te rendre ce deuoir d'amitié: Nous pleurons avec toy, parce que le malheur ne te peut toucher sans nous percer du mesme coup; & nous ne pouuons sans vne extreme douleur te voir si mal-traité en nostre pays, apres auoir quitté le tien où tu estois parfaitement à ton aise: La maladie iette tes neveux dans le fond d'vne terre dont tu ne connois pas encore la superficie. Ah! que le Demon cruel prend bien l'occasion pour affliger ceux qu'il hait! Il se sert iustement, pour faire ce mauuais coup, du temps auquel tu auois plus besoin de tes neveux, pour bastir tes cabanes, te fortifier, & cultiuer tes champs. Les ayant en vain harcelez sans relasche pendant tout l'Esté, & se reconnoissant trop foible pour t'attaquer, il a fait ligue avec les Demons de la fievre & de la mort, afin de ioindre nostre perte à la vostre, exerçant ses rauages chez nous encore plus que chez vous. Mais prens courage, nostre frere, nous essuyons les larmes de tes yeux, afin que

138 *Relation de la Nouvelle France,*  
tu voyes que toustes neueux ne sont pas  
morts ; nous t'ouurons les yeux par ce  
present, afin que tu consideres ceux qui  
te restent, & que par tes agreables re-  
gards tu leur rende la vie & la ioye à  
mesme temps. Pour nos deux neueux  
qui sont morts, il ne faut pas qu'ils ail-  
lent nuds en l'autre monde, voicy vn  
beau drap mortuaire pour les couvrir.  
Voilà aussi de quoy les mettre dans la  
fosse, de peur que leur veuë ne renouel-  
le ta douleur ; & pour t'oster de deuant  
la veuë toute sorte d'objets lugubres. Ce  
present est pour applanir la terre dans  
laquelle ie les ay mis, & cet autre pour  
dresser vne palissade alentour de leur  
tombeau, afin que les bestes & les oy-  
seaux carnassiers n'inquietent point leur  
repos. Enfin ce dernier est pour remet-  
tre ton esprit dans son repos & son as-  
siette, afin que nostre paix continuant  
dans la mesme fermeté, aucun Demon  
ne la puisse alterer.

Ce furent les proprestermes de la ha-  
rangue de ce graue Barbare, qui fut ac-  
compagnée de huiët beaux presens de  
coliers de Porcelaine qu'il nous fit au

non  
ont  
mes  
nuë  
casid

L  
auec  
aussi  
& p  
trois  
leurs  
toua  
reco  
ayan  
eux,  
son a  
ures,  
peut  
nonta

C  
Des

L

és années 1656. & 1657. 139

nom du public. Plusieurs particuliers ont vſé des meſmes ciuilitéz & de la meſme liberalité que nous auons recon- nuë avec aduantage dans toutes les oc- caſions que nous en auons pû trouuer.

L'vnion que nous auons contractée avec Sagochiendageſité nous faiſant auſſi freres des Sonnontouachronnons, & peres des Oiogoehronnons, ces trois Nations nous en ſont venuës faire leurs remerciemens: mais les Sonnon- touachronnons en ont plus témoigné de reconnoiſſance que les autres, nous ayant preſenté, pour nous poſſeder chez eux, vne demeure fort auantageuſe pour ſon abondance de toutes fortes de vi- ures, & pour la communication qu'elle peut auoir facilement avec celle d'On- nontaghé.

---

## CHAPITRE XIV.

*Des diſpoſitions que les Iroquois ont  
à la Foy.*

**L'**Inſolence, la ſuperſtition, & la diſſolution extreme de ces peuples

140 *Relation de la Nouvelle France,*  
iointes à la cruauté qui les a fait les vni-  
ques persecuteurs de la primitive Egli-  
se de ces contrées, nous donnoient lieu  
d'attendre vn succez de cette Mission  
tout different de celuy que la protection  
de Dieu nous y a fait éprouuer. Ces  
meurtriers des Predicateurs de l'Euan-  
gile, ces loups carnassiers qui auoient  
exercé leur rage sur le bercail de IESVS-  
CHRIST avec plus de fureur & des tour-  
mens plus atroces que les Nerons & les  
Dioeletians, embrassent nostre sainte  
Religion avec plus de ferueur que ceux  
qu'ils ont exterminé, & prennent le  
ioug de cette mesme foy dont ils estoient  
il ya peu d'années les Tyrans. Ils repeu-  
plent l'Eglise que leur cruauté auoit de-  
peuplée: ils bastissent chez eux plus de  
Chapelles qu'ils n'en auoient destruit  
chez leurs voisins. La prouidence de  
Dieu leur fait prendre la place des pau-  
ures Chrestiens qu'ils ont exterminé:  
& les exhortations de nos Martyrs plus  
ardentes que les flammes & les brasiers  
du milieu desquels ils preschoient, ont  
maintenant de si merueilleux effets par-  
my leurs bourreaux, qu'il s'est fait plus

de  
qu'il  
plusi  
auta  
caue  
mesp  
l'eau  
teurs  
dema  
nom  
stre n  
pas n  
indig  
ferue  
fante  
par p  
sicle  
de tr  
vn au  
sister  
bliqu  
destie  
à tou  
De  
qui n  
nonta  
me es

és années 1656. & 1657. 141

de Chrestiens Iroquois en deux mois, qu'il ne s'estoit conuerti de Hurons en plusieurs années : Ils demandent avec autant de ferueur & de veneration les eauës du Baptesme, qu'ils les auoient mesprisées avec insolence, versans de l'eau bouillante sur la teste des Predicateurs en derision de ce Sacrement. S'ils demandent avec instance d'entrer au nombre des Fideles & de porter l'Illustré nom de Chrestiens, ils n'apportent pas moins de soin à ne s'en pas rendre indignes & à en faire les fonctions. Leur ferueur feroit prendre cette Eglise naisante pour vne Eglise formée & establie par plusieurs années, ou par plusieurs siecles: encore seroit-il assez difficile de trouuer dans les anciennes Eglises vn aussi grand empressement pour assister aux prieres & aux Instructions publiques, iointe à vne aussi grande modestie, & vne aussi parfaite soumission à tous les deuoirs d'vn Chrestien.

Deux Peres de nostre Compagnie qui ne quittent point la Mission d'Onnontaghé où la ferueur du Christianisme est plus grande, reconnoissent dans

142 *Relation de la Nouvelle France* ;  
les Onnontagehronnons vne douceur  
de conuersation, & vne ciuilité qui n'a  
presque rien de Barbare. Les enfans y  
sont dociles, les femmes portées à la  
deuotion la plus tendre, les anciens af-  
fables & respectueux, les guerriers  
moins superbes qu'ils ne le paroissent.  
Et en general la complaisance que le  
peuple témoigne pour nostre doctrine  
& nos pratiques ne nous fait pas esperer  
de petits progresz de nostre sainte Foy.  
Dieu se sert de leurs superstitions & de  
leur fausse pieté pour en tirer sa gloire,  
nous donnant le moyen de sanctifier  
l'inclination qu'ils ont à pratiquer quel-  
que culte Diuin, & à vser de quelques  
ceremonies de Religion, en leur fai-  
sant changer d'obiet, & leur faisant  
adresser au vray Dieu les inuocations &  
les termes d'adorations dont ils se ser-  
uoient auparauant dans leurs sacrifices,  
quand ils offroient ce qu'ils croioyent  
auoir de meilleur à quelque Diuinité  
inconnüe.

La coustume qu'observent ces Na-  
tions de se faire chaque année recipro-  
quement des presens d'amitié dans les

Co  
nou  
fait  
vne  
plic  
reci  
culc  
tiqu  
C  
nou  
les p  
asser  
iour  
histo  
dons  
cont  
loisir  
Foy,  
d'his  
les d  
Q  
qui  
Infi  
diab  
song  
stre  
port

Conseils & les Assemblées publiques, nous donnera dans ces occasions, en y faisant & receuant les presents publics, vne fauorable ouuerture pour leur expliquer nos mysteres; au lieu d'y faire le recit des choses passées & les plus reculées de la memoire, ainsi qu'ils le pratiquent dans ces ceremonies.

C'est aussi de cette mesme façon que nous nous seruons de la coustume que les parens & les anciens ont de se tenir assemblez pendant la nuit qui suit le iour des funerailles, pour raconter des histoires anciennes: car nous leur rendons leur curiosité vtile dans ces rencontres, & iettons insensiblement & à loisir dans leurs ames les semences de la Foy, en leur expliquant dans ces recits d'histoires nos mysteres, & les merueilles de nostre Religion.

Qui n'admireroit la bonté de Dieu qui se sert pour le bien de ces pauures Infideles, des mesmes moyens que le diable employoit pour les seduire? Le songe qui estoit le Dieu & le grand Maître de ces peuples en ayant souuent porté plusieurs deuant la Predication de

144 *Relation de la Nouvelle France;*  
l'Euangile à la pratique des vertus Mo-  
sales, a mesme fait embrasser la Foy à  
quelques-vns; & vn des deux Peres em-  
ployez à Onnontagé mande qu'une ieu-  
ne fille, sur l'esprit de laquelle ses ex-  
hortations ne pouuoient auoir aucun  
effect, a esté conuertie par vn songe, qui  
luy a, dit-elle, fait voir dans le Ciel la ve-  
rité des choses qu'on leur presche.

Cependant nos trauaux ne sont pas  
sans obstacles, & l'Euangile trouue là  
ses ennemis qui la combattent, afin que  
les victoires de la Foy soient de véritables  
victoires. Car outre que l'humeur  
guerriere & bouillante, l'extreme liber-  
tinage & les courses continuelles de la  
ieunesse retardent la conuersion de ce  
païs; le diable y renouelle toutes les  
calomnies dont il s'estoit autres-fois ser-  
ui avec plus de succez, pour nous met-  
tre mal dans les esprits des Hurons, &  
frustrer les trauaux des Peres de nostre  
Compagnie des fruits qu'ils en atten-  
doient.

Nostre Compagnie qui tâche d'imi-  
ter celuy dont elle a l'honneur de porter  
le nom, & au seruice duquel elle s'em-  
ploye

pro  
de,  
que  
par  
cure  
soit  
near  
qu'el  
sez d  
plus  
men  
ges.  
souue  
nostre  
vns q  
esté te  
Ma  
tier, e  
foibles  
tes de  
poser  
pauvre  
démise  
& bien  
des no  
auoit,  
des an

ployé par toutes les contrées du monde, fait gloire d'estre comme luy attaquée de calomnies. Aussi s'en trouue-t'il par tout en grand nombre qui luy procurent cet honneur, qui, quoy qu'il luy soit d'ordinaire auantageux, empesché neantmoins quelques-fois les fruits qu'elle fait dans l'Eglise. Mais il est assez difficile de trouuer des calomnies plus grossieres que celles que l'esprit de mensonge suggere à ces pauures Sauvages. On nous y accuse de les exhorter souuent au Paradis pour les y brûler à nostre aise: & il s'en trouue quelques-uns qui disent estre resuscitez, & auoir esté resmoins de tout cela.

Mais vne seule femme en a peu trouuer, quoy qu'en petit nombre, d'assez foibles, pour estre intimidez par ces sortes de refueries. Nous taschions de disposer au Baptisme & à la mort cette pauure Infidelle qui auoit la mâchoire démise, lors qu'elle tomba en syncope; & bien-tost apres reuenant à foy, conta des nouvelles de l'autre monde. Elle auoit, disoit-elle, esté menée au pays des ames des François, mais étant

146 *Relation de la Nouvelle France,*  
preste d'entrer, elle vit vne fumée blua-  
stre qui s'eleuoit du milieu du Paradis,  
& qui luy donna de la defiance de ce  
qui s'y passoit : regardant en suite par  
deux diuerses fois plus attentiuellement,  
elle auoit veu plusieurs de ses compa-  
riotes que les François brusloient avec  
de grandes huées : ce qui l'auoir obli-  
gée de s'eschaper des mains de ceux qui  
la conduisoient au ciel, & de reuenir en  
vie, pour eiter vn pareil traitement, &  
donner aduis au public du danger qu'il  
y auoit de croire les François.

Nous n'auons pas tant de peine à nous  
purger de ces reproches ridicules, qu'à  
détromper le peuple des bruits que font  
courir quelques Hurons Apostats qui  
attribuent à la Foy toutes les guerres, les  
maladies & les ruynes du pays; & ap-  
portent leur propre experience pour  
confirmation de leurs impostures, as-  
seurant que leur changement de Reli-  
gion a causé le changement de leur  
fortune, & que leur Baptesme a esté sui-  
uy aussi-tost de toutes les miseres possi-  
bles. Les Hollandois, disent-ils, ont  
maintenu les Iroquois, en les laissant vi-

és  
ture à  
noires  
chant  
la mei  
ple d'  
hé, qu  
nostre  
avec d  
ainsi qu  
fin déc  
examin  
Cetr  
sion sur  
ble sus  
l'Hyuer  
nous ve  
croire q  
alors en  
recher  
lant em  
Neantra  
ont pat  
de temp  
tout vn  
favoriser  
dissipa  
aucune

ture à leur mode, comme les Robbes  
noires ont perdu les Hurons en leur pre-  
chant la foy. Enfin ils apportent pour  
la meilleure de leurs preuues, l'exem-  
ple d'une Cathecumene d'Onnontag-  
hé, qu'ils disent estre tombée malade à  
nostre abord, & auoit esté enforcée  
avec du poil d'un chien de Kebec,  
ainsi que le Sorcier du pays l'auoit en-  
fin decouuert, apres auoir long-temps  
examiné les causes de sa maladie.

Cette calomnie fit moins d'impres-  
sion sur les esprits que celle que le Dia-  
ble suscita contre le Pere qui partit  
l'Hyuer dernier d'Onnontaghé pour  
nous venir querir: car son voyage fit  
croire que la grande mortalité qui estoit  
alors en ce pays-là, estoit causée par la  
recherche des ames qu'il faisoit, en vou-  
lant emporter vne caisse toute pleine.  
Neantmoins, quoy que l'opinion qu'ils  
ont par tradition que les Ames sortent  
de temps en temps de leurs corps, sur-  
tout vn peu deuant la mort, semblast  
favoriser cette imposture, ce bruit se  
dissipa bien-tost de soy-mesme, & n'eut  
aucune suite fascheuse.

248 *Relation de la Nouvelle France,*

Ainsi peut-on voir que les obstacles sont bien moindres que les moyens que nous auons là d'auancer la Foy, qui seroient plus grands, si la compassion & la charité des gens de bien estoit plus grande : car vn des fruiets les plus remarquables qu'on pourroit faire en ce pays, seroit de racheter des captifs Chrestiens qui sont entre les mains des Iroquois; ce qui seroit vtile non seulement au salut des Ames & des corps de ces pauvres esclaves, mais aussi à la conuersion des Iroquois, qui sont rauis par ces exemples. Il ne faut que decouurer aux personnes zelées la misere des Hurons & des autres captifs, pour les porter à vne liberalité propottionnée à la pitié qu'ils en auront.

Les Iroquois ont trois sortes de captifs, dont les premiers ayant subi de leur gré le ioug des vainqueurs, & pris parti parmi eux, sont deuenus chefs de famille, apres la mort de leurs Maistres, ou se sont mariez. Quoy qu'ils meinent vne vie assez douce, ils sont considerez comme esclaves & priuez de voix active & passive aux Conseils publics: Les

autres  
auoir  
confi  
leur M  
traua  
que la  
fort de  
ble : e  
mes o  
trouue  
incessa  
perdre  
cité br  
Maistre  
momes  
pos n'es  
danger  
point d  
& leurs  
les plu  
fautes :  
teste à s  
c'est vn  
que le i  
ne parte  
lée Ma  
ladie qu

és années 1656. & 1657. 149

autres décheus dans l'esclavage après auoit esté les plus opulents & les plus considérez de leurs bourgs, n'ont de leur Maistre pour récompense de leurs travaux & de leurs sueurs continuelles, que la nourriture & le couuert. Mais le sort des derniers est bien plus déplorable : ce sont la pluspart des ieunes femmes ou filles, lesquelles n'ayant peu trouuer patty parmy les Iroquois, sont incessamment exposées au danger de perdre l'honneur ou la vie par la lubricité brutale, ou par la cruauté de leurs Maistres ou de leurs Maistresses. Tous les moments leur sont à craindre; leur repos n'est iamais sans inquietude & sans danger, leurs moindres fautes n'ont point d'autre chastiment que la mort; & leurs actions les plus innocentes & les plus saintes peuent passer pour fautes : Quand vn Barbare a fendu la teste à son esclau d'vn coup de hache, c'est vn chien mort, dit-on, il ne faut que le jeter à la voirie. C'est ainsi qu'une pauvre Chrestienne captive appelée Magdelaine fut guerie d'une maladie qui la faisoit languir, par sa Mai-

150 *Relation de la Nouvelle France,*  
stresse, qui la massacra avec autant d'in-  
humanité qu'elle auoit auparauant fait  
paroistre de bonté, en l'adoptant pour sa  
mere. Nous n'auons que trop d'exem-  
ples de cette nature, & Dieu veuille  
tellement exciter la compassion de  
ceux à qui il a fait largesse des biens de  
la terre pour acquerir ceux du ciel, que  
leur liberalité tirant ces pauvres captifs  
de ces dangers si grands & si manifestes,  
nous ne puissions plus les années pro-  
chaines en raconter de semblables.

---

## CHAPITRE XV.

*Des premieres semences de la Foy  
parmi les Iroquois.*

**Q**Voy que les deux Peres qui hy-  
uernerent à Onnontaghé dès l'an-  
née 1656. y fussent allez comme Am-  
bassadeurs, plustost que comme Predi-  
cateurs de l'Euangile : ils ne laisserent  
pas dés lors de ietter les diuines semences  
dans ces terres en friche, & de les dispo-  
ser à faire la paix avec Dieu, en les por-

tant  
Ils se  
uere  
prits,  
faire  
le, &  
soier  
pour  
par a  
vne p  
moye

C  
Peres  
uerte  
seule  
aussi  
quois  
te qu  
rente  
ausqu  
la Fo  
qu'ils  
a ram  
enuir  
tions  
ses er  
la lan

és années 1656. & 1657. 151

tant à se reconcilier avec les hommes. Ils se seruirent de la facilité qu'ils trouuèrent de pouuoirs sans choquer les esprits, enseigner la doctrine Chrestienne, faire les prieres dans vne petite Chapelle, & baptiser les enfans. Mais ils n'vsoient que moderément de leur zele, pour gagner les occasions de l'exercer par apres avec plus de liberré, & ouuoir vne plus grande porte à l'Euangile, en moyennant l'accord avec les François.

Ce fut donc l'Esté suiuant que les Peres s'estant establis, declarerent ouuertement la guerre à l'Infidelité non seulement dans Onnontaghé, mais aussi dans tous les autres pays des Iroquois, où ils ont peu auoir accez. En sorte que seize ou dix-sept Nations differentes de pays, de mœurs & de langage, auxquelles ils ont porté le flambeau de la Foy, ont ouuert les yeux aux veritez qu'ils leur ont annoncées: & Dieu qui a ramassé de quatre cens lieues loin des enuironns ces captifs de plusieurs nations pour leur faire part de la liberré de ses enfans, leur rend l'Iroquois, qui est la langue seule dans laquelle on les pres-

152 *Relation de la Nouvelle France,*  
che, assez intelligible pour en estre in-  
struits dans nos mysteres.

Mais on remarque dans les Onnon-  
tagheronnons plus de ferueur que dans  
tous les autres, & plus d'inclination pour  
le Christianisme, auquel ils se main-  
tiennent avec autant de constance qu'ils  
ont eu de zele en s'y attachant; les me-  
naces & la crainte de la mort ne les en  
pouvant separer. Ainsi vne fille des plus  
considerables d'Onnontaghé, qui estoit  
fort malade, mesprisant les discours  
d'vne meschante femme, qui vouloit  
luy persuader que son baptesme ayant  
causé sa maladie, les visites de la Robe  
noire acheueroient de la faire mourir;  
attendit à declarer au Pere cette ten-  
tation, apres auoir receus ses Instructions  
& acheué ses prieres.

Vne captiue Huronne nommée The-  
rese, qui auoit deuant son esclavage esté  
de bonne famille, & tenu rang de Prin-  
cesse, fit encore paroistre plus de gene-  
rosité, lors qu'vne indisposition ne luy  
ayant pas permis d'obeir au comman-  
dement que son Maistre luy auoit fait  
d'aller querir de la viande à vne iournée

loin  
cou  
rieu  
bloit  
roit  
cour  
res,  
sentir  
stien  
joye  
hast  
puis q  
leur o  
que to  
eut dé  
maua  
cuter:  
ne a d

Il r  
exemp  
pour g  
que les  
gnent,  
dans le  
leur di  
attende  
les Am

loin, & attendant d'heure en heure le coup de la mort, dont le Barbare furieux l'avoit menacée, & dont elle sembloit si assurée, que chacun la confideroit déjà comme morte; elle eut tant de courage & de confiance en nos mysteres, qu'apres s'estre confessée avec les sentiments d'une Ame tout à fait Chrestienne, elle s'en alla aussi-tost pleine de joye trouver son tyran & le prier qu'il hastast la mort qu'il luy avoit destinée, puis qu'il ne luy pouvoit rendre vn meilleur office. Le Barbare surpris aussi bien que tous les assistans de cette hardiesse, eut dès lors plus de confusion de son mauvais dessein que d'enuie de l'executer: tant la magnanimité Chrestienne a d'ascendant sur les esprits.

Il n'est pas croyable combien les exemples de generosité sont puissants pour gaigner ces Infidelles. La hardiesse que les Peres qui les instruisent témoignent, allant sans changer de visage dans les bourgs & les cabanes, où on leur dit que la mort & les supplices les attendent; cause autant de fruit dans les Ames que d'admiration dans les es-

154 *Relation de la Nouvelle France,*  
pris, & a eu tant de pouuoir sur les  
cœurs des Anciens & des Capitaines,  
qui témoignoient au commencement  
toute l'indifferance possible pour nos  
mysteres, qu'il y en a maintenant quel-  
ques-vns d'entre eux; Catechumenes  
cachez, & quelques autres qui font pro-  
fession ouuerte de la Foy, sans qu'aucun  
d'eux s'oppose au progres de l'Euangile.  
Il est vray que l'exemple funeste de  
Hondiarase doit les en destourner. Ce  
pauvre mal-heureux estoit vn homme  
d'esprit & d'intrigue, qui faisoit vne par-  
tie des affaires du pays, parloit le mieux  
dans les Conseils, & auoit seul d'entre  
tous les Anciens osé s'opposer ouuerte-  
ment à l'Euangile, entrer en dispute  
sur nos mysteres, & deffendre les Fa-  
bles du pays. Mais Dieu sceut bien ren-  
uerfer cet obstacle de sa gloire, & pu-  
nir les blasphemes de cet insolent. Vn  
sien neveu qui croioit en auoir receu  
quelque iniure luy fendit la teste d'vn  
coup de hache, au lieu mesme où on  
deuoit planter la Croix qu'il vouloit ren-  
uerfer, & au temps que les Peres par-  
toient de Kebec, pour y venir establir  
leur demeure.

Si  
cet  
de in  
ne po  
l'espr  
ne a  
frere  
stait  
l'Eua  
le pre  
eut re  
tant d  
uertie  
ne, v  
receu  
Le  
Huro  
depu  
lieu d  
par qu  
affect  
auté  
ta au  
stienn  
Infide  
si aisé  
deman

Si Dieu a fait paroistre sa Iustice en cet exemple, il a fait voir sa misericorde infinie en plusieurs autres. Le Pere ne pouuant rien depuis long-temps sur l'esprit d'une femme superbe & hautaine aussi difficile à conuertir que son frere Iean-Baptiste Achiongeras s'estoit montré docile aux lumieres de l'Euangile, ayant eu l'honneur d'estre le premier Chrestien de son pays: il eut recours à Sainte Magdelaine avec tant de succez, que la Pecheresse conuertie dès le second iour de la neufuaine, venant demander le Baptesme, y receut le nom de sa bien-faictrice.

Le mesme Pere ayant aduis qu'une Huronne Chrestienne fort malade estoit depuis vingt quatre iours dans le milieu d'un bois où elle auoit esté conduite par quelques personnes qui luy estoient affectionnées, pour la sauuer de la cruauté de son Maistre; il s'y transporta aussi-tost & n'y trouua pas la Chrestienne, mais une autre pauvre femme Infidelle aussi fort malade; qu'il luy fut si aisé de conuertir & d'instruire, qu'elle demanda & receut aussi-tost le Baptes-

156 *Relation de la Nouvelle France,*  
me. Heureuse ! d'auoir fait vne rencon-  
tre si impreueüe de la vie de l'ame deux  
iours auant sa mort corporelle, & d'a-  
uoir appris si à propos le moyen de repa-  
rer la petite perte qu'elle alloit faire,  
par le gain du plus grand thresor, ou  
plustost de l'vnique thresor qui soit au  
monde.

Vne autre pauvre femme de la Na-  
tion des Chats, condamnée par ses  
Maistres à estre deliurée par vne mort  
sanglante d'vne espee d'hydropisie  
dont elle estoit trauaillée depuis quel-  
que temps, receut presque à mesme  
temps la guerison du corps & de l'Ames;  
car vne de ses parentes ayant prié le Pe-  
re de l'aller voir, il la deliura du danger  
de sa maladie & de la cruauté de ses  
Maistres, la guerissant en deux heures,  
en luy faisant prendre des pignons d'In-  
de, & la disposa en suite au Baptesme.

Dieu qui tourne tout à l'auantage de  
ses Eleuz, se seruit d'vne façon aussi ad-  
mirable de la curiosité d'vne femme  
d'Onnontaghé, laquelle ne s'estant  
transportée à Gannentaa que pour voir  
nos François, entra par rencontre dans

la m  
prena  
nous  
ge à  
presen  
dema  
ehum

De

A  
nonta  
Oiogc  
tonno  
der le  
transp  
presen  
de fair  
nostre  
table.  
que t  
sourni

és années 1656. & 1657. 157

la maison avec les Catechumenes, & prenant part aux petites charitez que nous y faisons, en prit encore d'auantage à nos Instructions : en sorte qu'elle presenta sa fille pour estre baptisée, & demanda à prier Dieu pasmy les Catechumenes.

---

## CHAPITRE XVI.

*De la publication de la Foy aux Iroquois Oiogoehronnons.*

**A**iant adopté incontinent apres nostre arriuée au pays, les Onontagehronnons pour freres, & les Oiogoehronnons, & les Onneiouthronnons pour enfans, il fallut pour garder les formes de cette alliance, nous transporter chez eux, pour leur faire nos presens ; ainsi que nous serons obligez de faire tous les ans, pour leur rendre nostre parenté plus vtile & plus souhaitable. Cette necessité ne nous peut estre que tres-agreable, puis qu'elle nous fournit les moyens de leur annoncer

158. *Relation de la Nouvelle France,*  
l'Euangile en leur faisant nos presents,  
ainsi que nous auons heureusement  
commencé.

Ce fut à ce dessein que les Peres Chau-  
mont & Menart partirent sur la fin du  
mois d'Aoult de l'année 1656. pour Oio-  
goen, où estant arriuez deux iours apres,  
& y ayant fait quelque seiour, le Pere  
Chaumont en partit pour Sonnontoüan,  
y laissant le Pere Menart, qui traiteille  
aux fondemens de cette Eglise nais-  
sante. Voici ce qu'il nous en mande.

L'aersion de la Foy & de nos per-  
sonnes que les Hurons auoient donnée  
aux naturels du pays, leur persuadant  
que nous portions avec nous la maladie  
& le malheur du pays où nous entrions;  
nous fit ici receuoir avec vn accueil as-  
sez froid; & rendit méprisables les pre-  
sents que nous fismes pour la Foy. Ce-  
pendant les Anciens qui pour leur inte-  
rest temporel ne vouloient pas rompre  
avec nous, croyant que l'essay de la  
Foy ne seroit pas dangereux sur la vie  
de leurs esclaves, nous firent bastir qua-  
tre iours apres nostre arriüée vne Cha-  
pelle, à laquelle ils s'emploierent eux-

mes  
iours  
stien  
nate  
gneu  
fut v  
prit f  
en fo  
quer  
ges  
leur  
me f  
Imag  
que i  
depu  
appri  
nous  
Neop  
& des  
du pa  
Plu  
pour  
appre  
rant a  
temp  
que l  
comm

*és années 1656. & 1657. 159*

mesmes de telle sorte, qu'elle fut en deux iours en estat d'y receuoir les Chrestiens. L'ayant tapissée des plus belles nattes, i'y exposé l'Image de nostre Seigneur, & celle de Nostre-Dame: Ce fut vn spectacle dont la nouveauté surprit si fort nos Barbares, qu'ils venoient en foule pour le considerer, & remarquer le visage & l'action des deux Images. J'eus sans cesse alors occasion de leur expliquer nos mysteres, lors qu'ils me faisoient diuerses questions sur les Images, en sorte que ie ne faisois chaque iour qu'vn Catechisme, qui duroit depuis le matin iusqu'au soir. Ce qui appriuoisa les esprits de telle sorte, que nous eusmes en peu de iours plusieurs Neophytes, non seulement des Hutons & des esclaves, mais aussi des naturels du pays.

Plusieurs m'apportoient leurs enfans pour les baptiser, & m'aidoient à leur apprendre les Prieres en les leur repétant avec moy: Et la grace fit en peu de temps de si merueilleux changemens, que les petits enfans qui m'auoient au commencement pour le plus ordinaire

160 *Relation de la Nouvelle France*,  
objet de leurs railleries & de leurs huées,  
me rendoient par apres les offices de  
bons Anges, me conduisant dans les ca-  
banes, m'attendant aux lieux où ie m'ar-  
testois, & me disant les noms des en-  
fans que ie baptisois, aussi bien que ceux  
de leurs parens; ce que ces Barbares ont  
coustume de nous celer soigneusement,  
croiant que nous escriuons leurs noms,  
pour les auoir en France, & y procurer  
leur mort par magie.

La prouidence de Dieu me pourueut  
de trois Maistres excellens pour appren-  
dre la langue : ils estoient tous trois fre-  
res, originaires du pays, & d'un excel-  
lent naturel : la bonté avec laquelle ils  
m'inuitoient souuent chez eux, & la pa-  
tience & l'affiduité avec laquelle ils  
m'instruisoient, me mirent bien-tost en  
estat de les instruire eux mesmes, & de  
leur apprendre nos mysteres, en leur  
faisant voir quelques Images, dont ils  
estoyent curieux au possible.

Le premier adulte que ie iugé capa-  
ble du Baptesme, fut un vieillard âgé  
de quatre vingts ans, lequel eayant esté  
touché de Dieu, en m'entendant in-  
struire

és  
struire  
deux  
malad  
difficu  
trouua  
d'ync  
min du  
de se c  
Le f  
tropiat  
chancr  
Ce pat  
autant  
avec ar  
sorte à  
ctions;  
apres le  
le. Peu  
luy a fa  
qu'il e  
beuf &  
esté res  
stant ac  
parmy  
née, où  
main; &  
sonniers

Es années 1656. & 1657. 161  
struire vn Chrestien, me fit appeller  
deux iours apres, estant, ce sembloit  
malade à l'extrémiré. Je ne fis pas de  
difficulté de luy accorder le Baptesme;  
trouuant en luy toutes les dispositions  
d'vne Ame choisie pour le ciel, au che-  
min duquel il a encore eu depuis loisir  
de se disposer.

Le second que ie baptisay, fut vn es-  
tropiat qui auoit le visage couuert d'vn  
chancre, qui faisoit horreur à la veüe.  
Ce pauvre affligé receut ma visite avec  
autant de ioye qu'il l'auoit souhaitée  
avec ardeur, & s'appliqua de si bonne  
sorte à retenir les prieres & les instru-  
ctions, que ie luy conferay peu de temps  
après le Baptesme dans nostre Chapel-  
le. Peut-estre que ces graces que Dieu  
luy a fait, sont des fruiets de la charité  
qu'il eut autresfois pour les Peres Bre-  
beuf & l'Allemand. Il m'a dit qu'il auoit  
esté tesmoin de leur mort, & que s'e-  
stant acquis du credit par sa vaillance  
parmy ses compatriotes en cette iour-  
née, où il auoit tué huit Hurons de sa  
main, & en auoit fait cinq autres pri-  
sonniers, il auoit eu compassion de ces

162 *Relation de la Nouvelle France*,  
deux Petes captifs; & qu'il les auoit ob-  
tenu des Annichronnons moyennant  
deux beaux colliers de Poureclaine, à  
dessein de nous les renvoyer; mais que  
bien tost apres on luy auoit rendu ces  
presens, pour retirer les deux prison-  
niers, & les brusler avec toute la fureur  
imaginable.

Ce pauvre Lazare que i'ay ainsi nom-  
mé au Baptisme, est fort considéré dans  
le bourg, & le premier appuy que Dieu  
a voulu donner à cette petite Eglise,  
qu'il augmente sans cesse, en attirant  
d'autres à la Foy, par la ferueur de ses  
discours & de ses exemples.

L'ennemi de l'Euangile ne pouuant  
en souffrir les progres, n'a pas manqué  
de calomnies pour le troubler. On ac-  
cuse nostre Foy d'estre homicide de  
tous ceux qui la professent: & la mort  
de quelques Chrestiens d'Onnontagé  
ayant seruy d'occasion à cette erreur des  
Barbares, le discours qu'un Capitaine  
ennemi de nostre Religion fit dans vne  
assemblée seruit à les abuser dauanta-  
ge: en sorte que non seulement plu-  
sieurs des naturels du pays, iugeant qu'il

estoit  
cet ho  
d'adjo  
traire,  
rons, m  
cessass  
ce que  
fust di  
soit la  
dont le  
bloient  
Apostar  
bares, n  
les gara  
asseuroi  
mouroi  
me, &  
poient la  
d'une es  
ou vom  
estoiert  
malheur  
Si nos  
tée, nost  
té. Vn g  
estant ve  
ne nous d

*és années 1656. & 1657.* 163

estoit plus seur de croire ce que disoit cet homme d'autorité parmi eux, que d'adjouster foy à l'experience toute contraire, dont se seruoient nos anciens Hurons, me prierent de trouuer bon qu'ils cessassent d'assister aux prieres, iusqu'à ce que la crainte qu'ils auoient de moy, fust diminuée : mais encore on accusoit la Foy des François de tous les maux dont le public ou les particuliers sembloient estre affligez. C'est ce qu'un Apostat taschoit de persuader à ces Barbares, nommant les Hollandois pour les garands de ce qu'il disoit, quand il asseuroit que les enfans des Iroquois mouroient deux ans apres leur Baptesme, & que les Chrestiens, ou se rompoient la iambe, ou se bleissoient le pied d'une espine, ou deuenoient ethiques, ou vomissoient l'ame avec le sang, ou estoient attaquez de quelque autre malheur insigne.

Si nostre reputation est ici maltraitée, nostre vie n'y est pas plus en seureté. Vn guerrier de ma connoissance estant venu loger dans nostre cabane, ne nous donna pas peu d'exercice : car

164 *Relation de la Nouvelle France,*  
estant entré trois nuits de suite dans vne  
espece de possession qui le rendoit fu-  
rieux, il témoignoit en vouloir à ma vie,  
& il m'eust sans doute mal-traitté, s'il  
n'en eust esté empesché par nostre ho-  
ste.

Je fus menacé de la mort d'une fa-  
çon plus fiere par vn ieune homme, le-  
quel apres m'auoir entendu instruire vn  
Catechumene fort malade, que ie vou-  
lois disposer à la mort; me dit que i'e-  
stois vn Sorcier dont il se falloit deffaire,  
que ie faisois viure & mourir qui ie vou-  
lois, & qu'il m'estoit aussi facile de guer-  
rir cet homme que de le mener au ciel.  
Ce reproche n'estoit-il pas agreable?

Toutes ces difficultez que le Diable  
nous suscite n'empeschent pas neant-  
moins que la Foy n'acquiere de iour en  
iour plus de credit parmi les peuples,  
que ie ne fois par tout bien escouté, que  
nostre Chapelle ne se remplisse de Ca-  
techumenes, & qu'enfin ie n'aye bap-  
tisé tous les iours des enfans ou des adul-  
tes.

Voilà ce que nous a mandé le Pere  
qui eut alors soin de cette Mission pen-

dan  
quit  
uau  
non  
men  
tres  
M  
Pere  
cinq  
dera  
de m  
auec  
trou  
l'auc  
prie  
ueau  
fren  
que  
pas  
le d

*és années 1656. & 1657.* 165

dant deux mois, & qui fut obligé de la quitter pour retourner joindre ses travaux à ceux de deux autres Peres à Onnontaghé, où ils establissent le fondement & le Seminaire de toutes les autres Missions des Iroquois.

Mais depuis ce temps-là mesme le Pere y estant retourné accompagné de cinq ou six François, & du plus considerable du Bourg, qui l'estoit venu prier de retourner chez eux, il y fut receu avec tout l'accueil imaginable. Ayant trouué la Chapelle en mesme estat qu'il l'auoit laissée, il y fit commencer les prieres le iour de son arriuée, & les nouveaux Chrestiens & les Catechumenes firent bien-tost paroistre tant de zele, que le Pere escrit que cette Eglise n'est pas moindre dans sa naissance que celle d'Onnontaghé.



## CHAPITRE XVII.

*De la publication de la Foy aux Iroquois  
Sonnontouaehronnons.*

**L**E pays de Sonnontouïan beaucoup plus fertile & plus peuplé que les autres Prouinces des Iroquois, contient deux gros bourgs & quantité de bourgades, outre le Bourg des Hurons, appelé de Sainct Michel, qui s'y est réfugié, pour euiter le malheur commun de leur Nation. Ils y gardent leurs coustumes & leurs façons particulieres, & viuent separément des Iroquois, se contentant d'estre vnis de cœur & d'amitié avec eux. N'ayant pas vn nombre suffisant d'ouuiers pour cultiuer vne vigne si spacieuse, nous nous contentons de leur prescher l'Euangile, quand ils nous apportent leurs presens de ceremonie, & d'alliance, ou quand nous leur portons les nostres. Car aussi-tost que le Pere Chaumont vn peu apres nostre arriuée en ce pays, eut adopté les Oio-

go  
tio  
ces  
fre  
laq  
Ga  
toi  
l'or  
auc  
rez  
des  
rese  
dau  
don  
veri  
que  
pas  
cell  
fui  
tém  
Ne  
vua  
serie  
re q  
pay  
ble

goenhronnons pour enfans d'Onnon-  
tio, il alla à Sonnon-toüian pour adopter  
ces peuples pour freres, & les faire nos  
freres en effet par le moyen de la Foy, à  
laquelle il les vouloit disposer.

Ayant assemblé tous les Anciens de  
Gandagan principal-bourg de Sonnon-  
toüian, & fait les presens d'alliance à  
l'ordinaire: Il commença d'expliquer  
avec vn ton feruent & esleué les veri-  
tez principales de l'Euangile, qu'il scela  
des trois plus beaux presens qu'il auoit  
reseruez pour cela. Et pour les presser  
d'auantage, moy-mesme, dit-il, ie me  
donne avec ces presens pour garand des  
veritez que ie vous presche, & si ma vie  
que ie vous consacre, ne vous semble  
pas assez considerable, ie vous offre  
celle de tant de François qui m'ont  
suiui iusqu'à Gannentaa, pour estre les  
témoins de la Foy que ie vous presche.  
Ne vous ferez-vous pas à ces presens  
viuans, & à ces braues courages? Et  
seriés-vous bien assez simples pour croire  
qu'vne si leste troupe eust quitté son  
pays natal le plus beau & le plus agrea-  
ble du monde, & souffert tant de fari-

168 *Relation de la Nouvelle France,*  
gues, pour porter si loin vn mensonge ;  
L'euénement fit voir que ces Barbares  
furent touchez par le discours du Pere:  
Car apres auoit bien deliberé, ils firent  
responce qu'ils croioient volontiers, &  
embrassbient la Foy qu'on auoit la bon-  
te de leur presenter ; & prierent avec  
instance le Pere de s'habituer chez eux,  
pour les mieux instruire de nos mysteres.  
Il y en eut vn touché plus viuement que  
les autres , qui ne voulut pas laisser  
partir le Pere , qu'il ne s'en fust fait in-  
struire & baptiser , & qu'il n'eust procu-  
ré le mesme bon heur à sa femme. Dieu  
benit les traux de ce Pere des mesmes  
sucez dans les autres Bourgs.

Annongenritaoui , qui est le Chef de  
ces peuples , a voulu les surpasser tous  
en ferueur , & a esté vn des premiers  
Chrestiens. Vn chancre qui luy man-  
geoit la cuisse l'ayant alité, le Pere, quoy  
qu'indisposé , le fut voir , & le conuer-  
tit à la Foy, dont il sera sans doute vn  
grand appuy dans son pays , puis que  
Dieu semble ne l'auoir gueri que pour  
ce dessein d'vn mal, que tout le monde  
croioit incurable.

con  
Per  
auo  
bon  
prit  
con  
Re  
ma  
O  
ce l  
me  
inu  
IES  
I  
moi  
raui  
Pas  
ou l  
mes  
me  
l'Eu  
flori  
sem  
tesm  
don  
uerf

*Es années 1656. & 1657. 169*

Entre plusieurs Hurons qui ont là conserué leur Foy dans la captiuité, ce Pere y fit rencontre d'vne femme qui auoit conserué toute la feueur d'vne bonne Chrestienne, de laquelle il apprit que les Hurons de l'Isle d'Orleans continuoient dans l'exercice de nostre Religion avec autant de zele que iamais, & qu'vn d'eux appellé Iacques Otsiaouens auoit estonné par sa constance les Iroquois qui le brusloient, n'obmettant rien de ses prieres ordinaires, & inuoquant incessamment, le nom de IESVS dans ses tourmens.

Les Hurons de Saint Michel ne témoignèrent pas moins de pieté, estant ravis d'aïse de reuoir vn de leurs chers Pasteurs, & chacun demandant d'abord ou l'absolution pour soy, ou le Baptesme pour ses enfans. Les vieillards mesme qui auoient mesprisé la lumiere de l'Euangile pendant que leur pays estoit florissant, la recherchoient alors soigneusement, demandant instamment le Baptesme: Tant il est vray que l'affliction donne de l'entendement, & que l'aduersité ouure les yeux de ceux que la

170 *Relation de la Nouvelle France,*  
prosperité auoit aucuglez. Cependant  
quelques doux que fussent ces fruiçts  
de l'Euangile, le Pere fut obligé de s'en  
seurer bien-tost, des affaires plus pressan-  
tes l'appellant ailleurs.

Il eut vne belle occasion en chemin  
de se mocquer de la superstition des In-  
fidelles, son guide luy ayant présenté  
vn morceau de bois pour ietter sur deux  
pierres rondes qu'on rencontre en che-  
min enuironnées des marques de la  
superstition de ces pauvres peuples; qui  
iettent en passant vn petit balston sur ces  
pierres en façon d'hommage, & y ad-  
ioustent ces paroles Kouë askennon  
eskarongot, c'est à dire, tien, voilà pour  
payer mon passage, afin que i'auance en  
seureté.

Je ne peux omettre la mort de Dauid  
le Moyne, qui doit sembler pretieuse  
aux yeux des gens de bien, comme nous  
croyons qu'elle l'a esté aux yeux de  
Dieu. C'estoit vn ieune-homme de  
Diepe âgé d'environ vingtrans, que son  
zele auoit mis à la suite du Pere dans  
cette Mission, apres s'y estre disposé par  
vne confession generale. Vn flux de

fang  
ne p  
tion  
Tloh  
gnatio  
de ce  
quois  
l'augn  
n'esto  
d'vne  
& vn d  
Saint  
me au

De la

O  
receur  
& qu'o  
Ce bru  
rier reu  
res, où

és années 1656. & 1657. 171

sang qui fit languir long temps son corps, ne pût attiedir vn moment sa deuotion, & il mourut sur le bord du Lac de Tlohero avec vne douceur & vne resignation de Predestiné, benissant Dieu de ce qu'il mouroit sur les terres des Iroquois, & dans l'employ du zele pour l'augmentation de la Foy. Cette mort n'estoit-elle pas vne belle recompense d'vne vie employée au salut des Ames, & vn effet illustre de la protection de la Sainte Vierge, à laquelle ce ieune homme auoit vne deuotion tres-particuliere?

---

## CHAPITRE XVIII.

*De la publication de la Foy aux Iroquois Onneiouthronnon.*

**O**N se preparoit à partir pour le voyage d'Onneiout, lors qu'on receut nouvelle qu'il n'y faisoit pas seur, & qu'on y tramoit la mort des François. Ce bruit estoit fondé sur ce qu'un guerrier reuenu recemment des Trois Riuieres, où il auoit tué quelques Hurons par

172 *Relation de la Nouvelle France,*  
trahison, receuant des siens reproche de  
cette action, & quelques-vns luy ayant  
dit qu'il eust autant valu tuer les Fran-  
çois, puis que l'vnion estoit si estroitte  
entre le François & le Huron, qu'ils ne  
faisoient qu'une mesme chose: ce Bra-  
ue respondit, que s'il ne tenoit qu'à cela  
il trouueroit bien le moyen d'en tuer, &  
que les Ambassadeurs François ne luy  
pourroient échapper.

Nous ne laissames pas de passer outre,  
apres en auoir deliberé avec les Anciens  
d'Onnontaghé, qui deuoient auoir part à  
l'Ambassade. Les Peres Chaumont &  
Menart accompagnez de deux François,  
furent ceux qui entreprirent ce voyage.

Leur premier giste fut dans vne fo-  
rest, où le Capitaine harangua toute la  
bande à l'ordinaire. Ah mes freres, di-  
soit-il, que vous estes las! que de peine  
de marcher sur la neige, sur la glace &  
dans l'eau! Mais, courage, ne nous  
plaignons pas de ce travail, puis que nous  
l'entreprenons pour vne si belle cause.  
Demons qui habitez ces forests, gardez-  
vous de nuire à aucun de ceux qui com-  
posent cette Ambassade. Et vous Ar-

bres  
lesse  
pend  
pas d  
peich  
Natio  
comp  
les p  
coura

A l  
rangu  
d'aut  
baner  
où on  
houa  
ual pa  
ne pe  
mang  
cette  
qu'on  
ayan  
remp

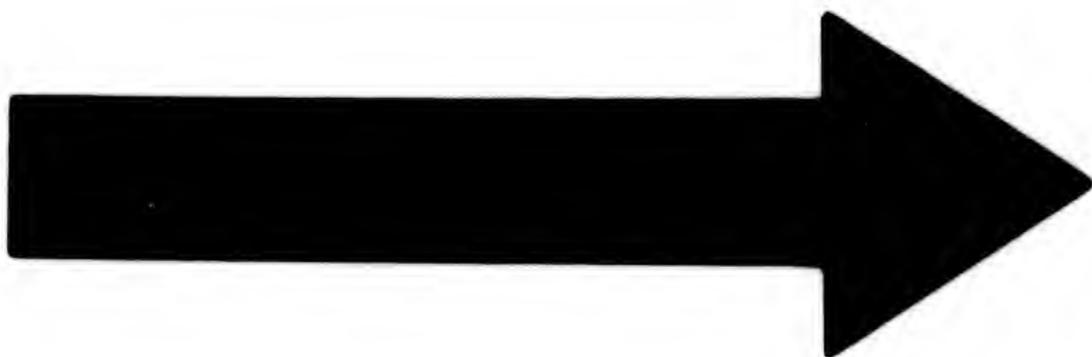
Le  
visite  
& les  
qui r  
aux

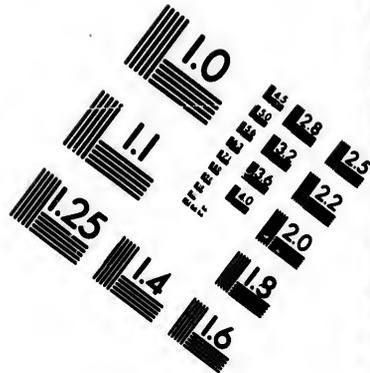
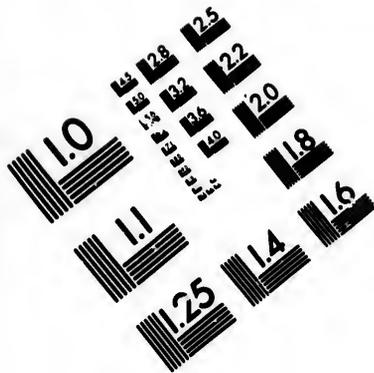
*és années 1656. & 1657. 173*

bres chargez d'années, & que la vieille  
lesse doit bien-tost ietter par terre, sus-  
pendez vostre cheute, & n'enuelopez  
pas dans vostre ruine ceux qui vont em-  
pescher la ruine des Prouinces & des  
Nations. Il fit aussi vne harangue de  
complimensaux femmes qui portoient  
les prouisions du voyage, loüant leur  
courage & leur constance.

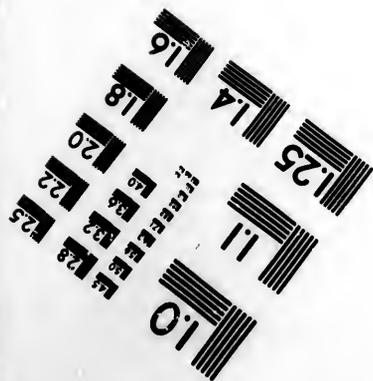
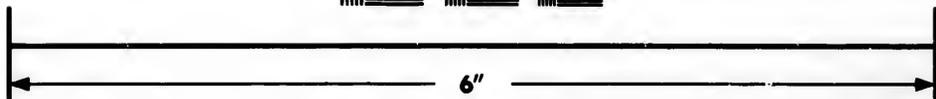
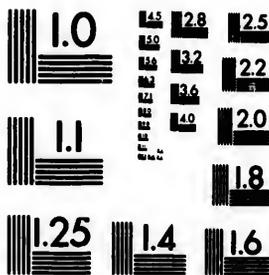
A leur arriüée au Bourg apres les ha-  
rangues & les complimens de part &  
d'autre, on les fit entrer dans les ca-  
banes qui leur auoient esté destinées;  
où on leur dit d'abord, que l'Onnou-  
houaroia, qui est vne espece de Carna-  
ual parmy ces peuples, empeschoit qu'on  
ne peust leur presenter quelque chose à  
manger, & qu'on tafcheroit d'abreger  
cette ceremonie en leur faueur: ce  
qu'on fit bien-tost apres, les Anciens  
ayant obtenu qu'on la remist à vn autre  
temps.

Le premier iour se passa à receuoir les  
visites des anciens Chrestiens Hurons,  
& les ciuilltez des Onnciouthronnons,  
qui repetoient souuent ce compliment  
aux François. O mes Peres que vous





**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



174 *Relation de la Nouvelle France,*  
auez pris de peine de venir voir vos en-  
fans ! Ils firent & receurent ce mesme  
iour diuers petits presens de peu d'im-  
portance , & qui ne se faisoient qu'entre  
des particuliers.

Le iour suiuant estant destiné aux pre-  
sents solennels , le Pere qui portoit la  
parole, en estala vingt, adioustant l'ex-  
plication à chacun , sur tout aux trois  
plus beaux, dont l'vn se faisoit pour ado-  
pter les Onneiouthronnons pour enfans  
d'Onnontio , & les deux autres pour les  
instruire de la Foy. Ce fut à lors que le  
Pere leur expliqua nos mysteres , les ex-  
hortant à reconnoistre la belle lumiere  
de l'Euangile qui venoit les éclairer : ce  
qu'il fit au long, sans estre interrompu;  
ceux qui parlent dans ces Assemblées,  
ayant droit de dire tout ce qu'il leur  
plaist, sans qu'aucun ait droit de les in-  
terrompre. Cette semence fut si heu-  
reusement receuë, qu'on auoit lieu d'en  
esperer vne heureuse recolte, si les An-  
ciens d'Onnontaghé, qui craignoient  
encore quelque surprise, n'eussent trop  
pressé le depart des Peres.

Il ayma-mieux toutesfois leur laisser

pre  
bap  
disp  
con  
eux  
son  
fess

De

**I**  
L  
l'Eu  
quel  
Iroq  
diuin  
qu'on  
auec  
soin  
Prou  
plus  
cents  
lesqu

és années 1656. & 1657. 175

prendre le deuant, que de manquer à baptiser deux vieillards qu'il auoit déjà disposez à receuoir ce Sacrement, qu'il conféra à plusieurs petits enfans avec eux, apres auoir bien payé son escot à son hostesse, en l'instruisant & la confessant.

---

## CHAPITRE XIX.

*De la publication de la Foy aux Iroquois  
Onnontagehronnons.*

**L** suffiroit, pour faire entendre au Lecteur quels sont les progresz de l'Euangile dans cette Nation, chez laquelle est nostre principale Mission des Iroquois, de dire qu'on y fait l'Office diuin, qu'on y administre les Sacremens, qu'on y pratique les vertus Chrestiennes avec autant de modestie, autant de soin, & autant de ferueur, que dans les Prouinces les plus Catholiques & les plus deuotes de l'Europe. Plus de deux cents baptisez en peu de temps, entre lesquels il y en a cinq des plus confide-

176 *Relation de la Nouvelle France*,  
rables de cette nation, sont les pierres-  
vives qui composent les premiers fon-  
dements de cette Eglise: en sorte que  
ces peuples sont maintenant si éloignez  
d'auoir honte de l'Euangile, ou de la  
persecuter, qu'ils font tous gloire de la  
suiure, ou de la desirer; & si l'vn ou l'au-  
tre des deux Peres employez à cette Mis-  
sion demande entrant dans les caban-  
nes, qui sont les Chrestiens, on luy res-  
pond qu'il n'y a plus parmy eux que des  
Chrestiens, depuis que les anciens sont  
deuents Predicateurs de la Loy Chre-  
stienne; tant l'exemple des premiers des  
Prouinces & des villes, a de pouuoir sur  
les esprits, & sur la conduite des peu-  
ples.

Pleust à Dieu que tous ceux qui ont  
autorité parmi les peuples, éclairez de  
la lumiere de la Foy, depuis plusieurs sie-  
cles, eussent le mesme zele pour porter  
à la vertu par leurs exemples, par leurs  
actions, & par leurs discours; ceux au  
dessus desquels la puissance de Dieu  
les a éleuez! Voici comme s'acquita de  
ce deuoir vn des principaux Iroquois  
dans vne nombreuse assemblée, l'ex-  
hortant

hon  
C  
cro  
le p  
qui  
stie  
vou  
fem  
Qu  
de  
facr  
gran  
pays  
me  
nous  
tous  
mes  
puis  
faire  
Ce g  
vne  
que  
par d  
audi  
tion v  
Le  
thoric

hortant en ces termes à la pieté.

Courage, mes neveux, courage : croyons tous, qu'il n'y ait pas vn Infidèle parmy nous : & puis qu'il ne faut que quitter le peche pour estre bon Chrestien, il faut cesser, ieunes hommes, de vous demarier ; il ne faut plus, ieunes femmes, fausser la foy à vos maris. Qu'on n'entende plus parmy nous parler de larcins, plus de meurtres, plus de sacrileges. Ah que nostre bonheur seroit grand, si nous auions banni de nostre pays tous ces vices, qui nous ont consommé si grand nombre de guerriers, & qui nous ont fait vne plus cruelle guerre que tous nos autres ennemis ! Croyons donc mes neveux, mais croyons tout de bon, puis qu'il n'y a que la Foy, qui puisse nous faire heureux en cette vie & en l'autre. Ce genereux Chrestien fut escouté avec vne attention merueilleuse, en sorte que son discours ne fut interrompu que par des acclamations, par lesquelles ses auditeurs remouuoient leur approbation vniuerselle.

Les femmes ayant beaucoup d'autorité parmi ces peuples, leur ver-

178 *Relation de la Nouvelle France*,  
tu y fait d'autant plus de fruit qu'au-  
tre part, & leur exemple en trou-  
uent d'autant plus d'imitateurs. La sainte  
Et mort de Madeleine Tioronharason,  
precedée de la profession de Foy qu'elle  
auoit esté faire à Kebec, en a esté vne  
heureuse preuue: puis qu'ayant mépri-  
sé dans sa maladie les discours de ceux  
qui luy vouloient persuader de quitter  
nostre Religion pour guérir, & ayans  
conserué iusqu'au dernier soupir cette  
Foy, à laquelle on attribuoit sa mort,  
son fils, sa mere, ses oncles, & ses tantes  
conuerties vn peu deuant leur decez,  
dans vne extreme vieillesse, & plusieurs  
autres de ses proches ont suivi son exem-  
ple mourans peu de temps apres elle,  
avec le mesme zele pour la Foy, les mes-  
mes tendresses pour le ciel, & le mesme  
mépris de la mort & de la superstition.

L'empressement, les cris, & les lar-  
mes avec lesquelles les petits enfans  
obligent leurs meres de les mener ou de  
les porter à la Chapelle, pour y faire  
leurs prieres, nous font assez voir que le  
Royaume des cieux est pour les enfans,  
& que Dieu tire sa gloire de ces petites

étre  
son  
II  
tous  
Pere  
Voie  
Chre  
man  
ceau  
que  
Chap  
qu'on  
mort  
passio  
qui air  
coup  
luy lai  
& mis  
qui feu  
On a eu  
d'vne a  
te de p  
nouri d  
est tomb  
privé de  
it prede  
possibles

créatures, aussi bien que de ceux qui sont dans des âges plus auancez.

Il n'y à personne qui ne doive estre touché de ce que mande vn des deux Peres qui travaillent à Onnontaghé. Voicy les termes de sa Lettre. La bonne Chrestienne Huronne dont ie vous mandé hier la mort, ayant laissé au berceau vn enfant de trois ou quatre mois, que nous auions baptisé dans nostre Chapelle; nous n'auons peu empescher qu'on ne l'enterrast tout vif avec le corps mort de sa mere, par vn motif de compassion trop ordinaire à nos Sauvages, qui aiment mieux faire mourir tout d'vn coup vn enfant à la mammelle, que de luy laisser traîner vne vie languissante & miserable apres la mort de sa mere, qui seule luy doit seruir de nourrice. On a eu plus de compassion de l'enfant d'vne autre Chrestienne captiue, morte depuis quelque temps: car on l'a nourri depuis, en sorte neantmoins qu'il est tombé en charre, ayant trop tost esté priué du lait de sa mere. Ce pauvre petit predestiné donne tous les marques possibles de ioye quand il me voit: ou

180 *Relation de la Nouvelle France,*  
ditoit à luy voir ioindre les mains, quand  
on l'exhorte à prier Dieu, qu'il dit de  
cœur les prieres qu'il ne peut encore dire  
de bouche: luy voyât vn iour donner vne  
espece de consentement des yeux & des  
levres, pendant que ie l'exhortois à pren-  
dre le chemin du ciel, pour y suiure sa  
mere; ie me persuadé facilement qu'il  
auoit quelque chose pardessus la portée  
de son âge, & que comme il pouuoit  
concevoir ce que ie luy disois, il pou-  
roit aussi reconnoistre & inuoyer son  
Sauueur: Ce fut pourquoy ie luy dis,  
Charles, prions Dieu ensemble, repe-  
tez avec moy ces paroles, *IESVS* ayez  
pitié de moy, & me faites aller au ciel.  
Mais que ie fus ravi d'oüir cet inno-  
cent encore à la mamelle, qui n'auoit  
iamais parlé auparauant, repeter intel-  
ligiblement ces mots, *IESVS* ayez pitié  
de moy, & acheuer le reste en beguayant  
du mieux qu'il pouuoit. Que cet en-  
fant moribond me sembloit heurieux,  
quand ie le comparois avec tant d'au-  
tres enfans nais dans la soie, dont les  
premieres paroles sont souuent les blas-  
phemes, & les mots infames qu'ils ont

ouy de la bouche de leurs parens ou de leurs domestiques!

Ceux qui ont veu dans les Relations des années passées, qu'elle estoit la ferveur de la Congregation, erigée pour les Hurons de l'Isle-d'Orleans, admirent ce fruit de plusieurs années de travaux: mais personne n'eust osé esperer que le semblable se peust faire en peu de temps parmi les Iroquois. Dieu a commencé d'operer cette merueille, nous donnant de la facilité à establir trois Congregations, entre lesquelles nous voyons naistre la sainte emulation que nous y souhaittions, les faisant des trois Nations differentes, des Hurons, de la Nation neutre, & des Iroquois. Ceux qui y ont esté admis qui sont tous des plus anciens & de probité connue, firent paroistre leur ferveur dès le iour des Rameaux de l'année 1657. qui fut celuy de leur premiere Assemblée; se trouvant tous dans la Chapelle vne heure avant le iour, & y recitant publiquement le Chapellet deuant qu'on commençast la Messe.

Enfin pour iuger des heureux progres

182 *Relation de la Nouvelle France,*  
de la Foy dans la nouvelle Eglise d'On-  
nontaghé, il ne faut que sçavoir qu'il  
n'y a dans Onnontaghé aucune famille  
qui ne nous recoiue avec ioye, & ne se  
plaise à nous ouïr parler de nos myste-  
res: Qu'aucun des Anciens ne s'oppose  
ouuertement à la Foy. Qu'il n'y a aucun  
esclauue pauvre ou estrangier qui ne se  
fasse instruire: Qu'il y a fort peu d'en-  
fans dans le bourg qui ne sçachent le  
Catechisme: Que les calomnies n'ont  
pas empesché que la plus part de ceux  
qui sont morts n'ayent profité de nos  
soins mourât dans le Christianisme: Que  
dans vne grande mortalité qui a esté  
dans le pays depuis que nous y sommes,  
d'vn grand nombre d'enfans qui en ont  
esté enleuez, il n'en est mort que deux  
sans Baptême: Que nous auons le bon-  
heur d'auoir mis dans le ciel, depuis que  
nous sommes icy des Ames de plus de  
douze sortes de Nations: Enfin qu'il n'y  
a point de cabane dont on ne vienne  
tous les iours prier à la Chapelle, & qu'il  
n'y a presque personne qui n'ait quelque  
connoissance des articles de nostre Foy,  
& quelque disposition au Baptême.

sen  
n'a  
par  
nou  
me  
euf  
Eua

Des

V  
nom  
ner l  
gran  
déja  
ples  
leron  
temp  
ayan  
quor  
cile.

Ces fruits de l'Euangile qui surpassent tout ce qu'on en peut exprimer, n'auroient peut-estre pas esté moindres parmy les autres Nations Iroquoises, si nous eussions pû nous transporter en mesme temps en diuers lieux, ou si nous eussions eu le secours de bons ouriers Euangeliques que nous esperons.

## CHAPITRE XX.

*Des nouvelles esperances du progres de la Foy dans les Missions de la Nouvelle-France.*

**V**Ne recolte si abondante faite en si peu de temps, par vn si petit nombre d'ouriers, suffiroit pour donner lieu d'en esperer vne beaucoup plus grande, les dispositions de la Foy estant déjà dans les esprits de tous ces peuples, & le nombre de ceux qui y travailleront deuant croistre dans peu de temps, ainsi que nous l'esperons; leur ayant déjà préparé vn Dictionnaire Iroquois pour leur rendre la langue plus facile.

184 *Relation de la Nouvelle France,*

Il n'y a rien qui gaigne & ravisse davantage en admiration les Sauvages, que le zele, qui a fait quitter à vn bon nombre de François les commoditez & les douceurs de la France, pour embrasser leurs miseres, & s'abandonner à leur merci. Le peu de crainte que nous témoignons leur entendant dire: c'est moy qui ay massacré vne telle Robbe-noire, c'est moy qui ay bruslé cette autre, leur fait prendre vne idée auantageuse des veritez que nous annonçons, & qui nous font ainsi mépriser les dangers de la mort & des supplices.

Il y a fort peu de nos Sauvages qui aillent à Kebec qui n'en reuiennent avec plus d'estime & d'affection pour nos mysteres, & avec vn desir de se faire instruire, & d'embrasser la Foy, experimentant à ce qu'ils disent des sentimens tout contraires quand ils reuiennent des habitations des Hollandois. Mais sans aller si loin: la pieté qui regne ici parmi les François, qui nous y ont accompagné, a donné de la pieté & de l'inclination pour la Foy à plusieurs Iroquois, qui nous l'ont depuis auoté: en forte

qu'  
peu  
uon  
veud  
que  
la pi  
N  
tion  
uersi  
Miss  
re de  
caus  
rend  
plé.  
diess  
eux  
des  
stien  
pou  
les i  
le m  
l'Eg  
on y  
Il  
en ce  
loing  
leur

*és années 1656. & 1657. 183*

qu'une bonne Chrestienne disoit il y a peu de temps : quel contentement devons-nous esperer dans le ciel de la veüe de Dieu & des Bien-heureux, puis que nous ressentons tant de ioye, voyant la pieté des François !

Nostre situation au centre de ces Nations est fort aduantageuse pour la conuersion des Sauvages, tant à cause des Missions qui se peuuent facilement faire de là dans les Prouinces voisines, qu'à cause du grand abord de passans, qui rendent incessamment ce lieu fort peuplé. Ceux qui n'ont pas encore la hardiesse de se declarer Chrestiens chez eux, y viennent faire leur apprentissage des vertus & des deuoirs d'un Chrestien, ils ne manquent pas de moyens pour le bien faire, puis qu'on y fait tous les iours le Catechisme commun à tout le monde, les prieres, les ceremonies de l'Eglise, les Instructions publiques, & on y presche les Festes en Iroquois.

Il y a de bons Hurons qui viennent en ce lieu de trente & de quarante lieüs loing pour se renoueller, & reprendre leur ancien esprit de ferueur, tant par

186 *Relation de la Nouvelle France* ;  
les instructions qu'ils y reçoivent, que  
par l'exemple des François & des Iro-  
quois conuertis. Il y en a mesme qui s'y  
arrestent le plus long-temps qu'ils peu-  
uent, pour auoir part à nos aumosnes  
spirituelles & corporelles; du nombre  
desquels sont de pauvres esclaués, dont  
la Foy a esté bien éprouuée par les mi-  
seres qu'ils ont souffertes; qui esperent  
que la liberalité & la charité des Fran-  
çois sera assez forte pour rompre les liens  
de leur esclauage. Nous les assistons le  
mieux qu'il nous est possible, en atten-  
dant qu'on leur procure ce bon heur; en  
en sorte qu'auant l'entretien d'un bon  
nombre de François, qui nous ont ac-  
compagné dans ce pays, nous soula-  
geons la misere de tous ces pauvres mi-  
serables, tenant pour ainsi dire table ou-  
uerte aux Sauvages. Nous auons tout  
suiet de reconnoître que c'est la seule  
liberalité de Dieu, qui nous donne le  
moyen de faire paroistre la nostre, &  
attirer les Sauvages à la Foy par ces au-  
mosnes, puis que nous n'auons appor-  
té aucunes subsistances dans ce pays, où  
nous ne possedons pas encore vn poul-

se d  
rir. S  
le pa  
nous  
liber  
que  
de ce  
autre  
roien  
de l'  
cet. é  
establ  
en d'  
rois, &  
nous  
leur a  
pain c  
Car  
delà c  
Natio  
langu  
te bou  
fance  
uent e  
steaux  
dont v  
comme

*és années 1656. & 1657.* 187

se de terre qui soit en estat de nous nourrir. Si nous pouuions nous habituer dans le pays des Sonnontouachronons, qui nous en sollicitent, & y vser de la mesme liberalité, nous auriôs tout suiet d'esperer que tous les Sauvages, non seulement de cette Nation, mais aussi de toutes les autres contrées circonuoisines donneroient bien tost les mains aux vertitez de l'Euangile, la voyant publiée avec cet éclat. Nous irions par ce moyen establir la Croix de IESVS-CHRIST en d'autres pays au delà de ceux des Iroquois, & parmy des Nations; qui semblent nous tendre les bras, & nous inuiter à leur aller aussi rompre & distribuer le pain de vie.

Car nos Iroquois ont découuert au delà de la Nation du Chat, d'autres Nations nombreuses, qui parlent la langue Algonquine. Il y a plus de trente bourgs qui n'ont iamais eu connoissance des Europeens, & qui ne se seruent encore que de haches & de cousteaux de pierre, & des autres choses dont vsoient les Sauvages auant leur commerce avec les François. Puis que

188 *Relation de la Nouvelle France,*  
les Iroquois leur vont porter le feu &  
la guerre, pourquoy n'irions nous pas  
leur porter le feu & la paix que IESV S.  
CHRIST a apporté au monde? Nous  
esperons le secours necessaire pour ces  
entreprises, pour lesquelles nous serions  
heureux de pouuoit respandre nostre  
sang iusqu'à la derniere goutte, & vser  
nostre vie iusqu'au dernier soupir. Nous  
auons lieu d'esperer que la France  
ne manquera pas de nous fournir les  
moyens d'executer ces desseins, & de  
nous ayder à accomplir de si glorieuses  
expeditions; puis qu'on doit attendre  
d'vn Royaume tres-Chrestien, tout le  
zele possible pour l'accroissement de la  
Foy & de la Chrestienté.



Let  
Pr  
la  
ço

**L**  
vne  
l'ann  
trop  
don  
Rel  
esto  
escri  
pass

**M**  
A  
Cie  
rec  
fa  
nou

CHAPITRE XXI.

*Lettre écrite au R. P. Louys Gellon  
Provincial de la Compagnie de IESV de  
la Prouince de France, par le P. François  
le Mercier de la mesme Compagnie.*

**L**A sainte curiosité du Lecteur aura  
beaucoup de satisfaction voyant  
vne Lettre qui ne pût estre imprimée  
l'année passée, parce qu'elle fut receuë  
trop tard, aussi bien que les Memoires  
dont les premiers Chapitres de cette  
Relation ont esté tirez. Le Pere qui  
estoit alors superieur de ces Missions  
escriuit cette Lettre de Montreal, y  
passant pour aller aux pays des Iroquois.

**M**ON R. P.  
*Pax Christi,*

Après auoir dressé tous nos vœux au  
Ciel pour implorer son ayde, nous auons  
recours à vostre R. pour luy demander  
sa sainte benediction, auant que de  
nous embarquer dans la plus dangereu-

190 *Relation de la Nouvelle France*,  
se, mais aussi la plus glorieuse de toutes  
les entreprises qu'on puisse faire en ce  
pais. Nous sommes sur les termes de  
nostre depart pour aller ramasser le reste  
du sang du Fils de Dieu parmi des peu-  
ples, où nous auons eu le bon-heur de  
verser le nostre; & leur porter le flam-  
beau de la Foy, quoy qu'ils n'ayent eu  
iusqu'à present autre dessein que de l'e-  
steindre: e'est pour nous aller establir  
chez les Iroquois: ie crois tous dire en  
nommant ces Barbares, & leur nom  
seul monstre assez le danger que nous  
courons, & la gloire qui reuient à Dieu  
de l'execution de ce dessein.

Nous n'ignorons pas que ce sont des  
Sauuages, qui nous ont mangés avec  
delices, & deu avec plaisir le sang des  
Peres de nostre Compagnie, qu'ils en  
ont encore les mains & les leures tein-  
tes, & que les feux dont ils ont rostit  
leurs membres, ne sont pas tout à fait  
esteins: nous n'auons pas oublié les em-  
brasemens qu'ils ont allumez dans nos  
maisons, & la cruauté qu'ils ont exercée  
sur nos corps, qui en portent encore les  
marques: Nous scauons que toute leur

polit  
vne  
seins  
ne se  
Chre  
nous  
parm  
n'euf  
reur l  
svs-C  
seche  
yeux  
tons  
glise  
eussen  
des M  
de la  
lailan  
qui se  
Franç  
est ro  
voyon  
ont t  
& se  
pais,  
ont e  
estre

és années 1536. & 1637. 191

politique consiste à sçauoir bien tramer  
vne trahison, & en couvrir tous les des-  
seins; que les Nerons & les Diocletians  
ne se sont pas tant declarez contre les  
Chrestiens, que ces sanguinaires contre-  
nous; que la Foy seroit à present receüe  
parmy plusieurs Nations Infideles, s'ils  
n'eussent pas surpassé en rage & en fu-  
reur les plus grands persecuteurs de Ie-  
sus-CHRIST: Nous n'auons encore pu  
secher nos larmes, qui baignent nos  
yeux depuis six ans, quand nous les iet-  
tons sur l'estat florissant, ou estoit l'E-  
glise Huronne avant que ces Tyrans en  
eussent sappé les fondemens, faisant  
des Martyrs de ses Pasteurs, & des Saints  
de la pluspart de ses membres, & n'en  
laissant que des restes bien pitoyables,  
qui se sont refugiez sous l'aisle des  
François, qui est l'vnique azile qui leur  
est resté dans leur mal-heur: Nous  
voyons que depuis ce premier debtris ils  
ont tousiours auancé leurs conquestes,  
& se sont rendus si redoutables dans ce  
pais, que tout plie sous leurs armes: Ils  
ont encore la force en main, & peut-  
estre la trahison au coeur, & nos alliez

192 *Relation de la Nouvelle-France,*  
sont affoiblis & diminuez de telle sorte,  
qu'à peine en reste-t'il assez pour conser-  
uer les noms de quantité de nations tres  
nombreuses, & tres considerables. No-  
n obstant tout cela, nous croyons estre  
rellement conuaincus de la volonté de  
Dieu, qui a fait autre-fois ses plus il-  
lustres Apostres, de ses plus grands per-  
secuteurs, que nous ne doutons point  
qu'il n'ouure à present la porte à ses  
Predicateurs, pour aller planter la foy  
iusques d'as le sein de ses ennemis, triom-  
pher de leur barbarie, & changer ces  
Loups, & ces Tygres, en Agneaux,  
pour prendre leur place dans le ber-  
cail de IESVS-CHRIST.

Ce n'est pas sans fondement que  
nous conceuons de si belles esperances,  
les traits de la prouidence Divine, & les  
ressorts de sa conduite, qui a sceu si  
bien conduire les affaires iusqu'au point  
où elles sont, nous font auoir qu'on  
ne peut sans vne extreme lâcheté, man-  
quer aux attentes que Dieu nous fait  
naistre du costé que nous pensions le  
moins. Si nous n'auions pas remarqué le  
doit diuin, dans le commencement, d'as  
le

le c  
ent  
& n  
plus  
que  
sem  
Ma  
tout  
ter  
don  
tien  
ce a  
peu  
seul  
d'vr  
auc  
sans  
ter à  
les a  
estic  
plus  
qu'à  
ste  
uan  
cost  
Sau  
mpi

*és années 1656. & 1657. 193*

le commencement & dans la suite de cette  
entreprise, nostre zele nous seroit suspect,  
& nous pourrions craindre d'agir avec  
plus de ferueur que de prudence, puis  
que toutes les apparences humaines  
semblent combattre nostre resolution.  
Mais Dieu opere si manifestement dans  
toute cette affaire, qu'on ne peut dou-  
ter qu'elle ne soit vn ouvrage de sa main,  
dont l'execution & la gloire luy appar-  
tient vniquement. Car quelle puissan-  
ce autre que la sienne auroit obligé ces  
peuples enlevez de leurs victoires, non  
seulement de nous venir rechercher  
d'vne paix dont ils sembloient n'auoir  
aucun besoin, mais aussi de se mettre  
sans armes entre nos mains, & de se iet-  
ter à nos genoux pour nous coniuurer de  
les agréer pour nos amis, lors que nous  
estions si foibles que nous ne pouuions  
plus les auoir pour ennemis? Il ne tenoit  
qu'à eux de continuer à massacrer le re-  
ste de la Colonie Françoisé, ne trou-  
uant presque point de resistance, ny du  
costé des François, ny du costé des  
Sauuages nos Confederez, & nean-  
moins depuis plus de trois ans, ils nous

N

194 *Relation de la Nouvelle France,*  
enuoyent sans cesse des presens & des  
ambassades pour entrer dans nos esprits  
& nous solliciter à la paix. Les anciens  
& les ieunes, les femmes & les enfans  
se mettent à nostre discretion : ils en-  
trent dans nos forts, agissent confidem-  
ment avec nous, & n'épargnent rien  
pour nous ouvrir leur cœur, & nous y  
faire lire que toutes les poursuites qu'ils  
font, sont autant sinceres que pressantes.

Ils ne se contentent pas de venir chez  
nous ; mais ils nous inuitent depuis long  
temps d'aller chez eux, & nous font of-  
fre de la plus belle terre qu'ils ayent, &  
qui soit en ce Nouveau monde. Ce n'est  
ny la necessité de la traite, ny l'esperan-  
ce de nostre protection qui les oblige à  
tout cela, puisqu'ils ont eu iusqu'à pre-  
sent, & ont encore du costé des Hollan-  
dois l'un & l'autre bien plus avantageu-  
sement qu'ils ne le peuuent esperer des  
François ; mais c'est vn coup de Dieu,  
qui sans doute a presté l'oreille au sang  
des Martyrs, qui estant la semence des  
Chrestiens, en fait germer maintenant  
sur ces terres, qui en sont arrosées. Car  
outre que ces plus grands ennemis de la

Fo  
qu  
ont  
inst  
blic  
les  
pass  
tan  
vne  
les  
fées  
nal,  
qui  
que  
par  
Iesv  
ble  
con  
S  
pou  
uon  
nost  
tre  
pose  
vois  
tuné  
part

és années 1656. & 1657. 195

Foy ont fait des presens pour declarer qu'ils vouloient l'embrasser, outre qu'ils ont demandé des Predicateurs pour estre instruits, & qu'ils ont fait profession publique en plein Conseil d'estre Croyans; les Peres de nostre Campagne qui ont passé cet hyuer chez eux, ont remarqué tant de belles dispositions pour y planter vne nouvelle Eglise, non seulement par les choses miraculeuses qui s'y sont passées, comme Vostre R. verra dans le Iournal, mais aussi par les premices nōbreuses qui en ont esté déjà consacrées au ciel, que c'est avec toute assurance que nous partons pour aller faire retentir le nom de IESVS-CHRIST dans ces terres, où le Diable a tousiours esté le maistre depuis le commencement du monde.

Si ces peuples font tant les empressez pour nous auoir en leur pays, nous n'auons pas moins de passion de quitter le nostre pour aller chezeux; & c'est vne autre marque de la volonté de Dieu, qui dispose toutes choses si à propos, que ie me vois également & agreablement importuné de deux costez bien differents; d'vne part des Iroquois qui pressent; de l'autre

196 *Relation de la Nouvelle France,*  
de nos Peres & Freres qui font instance  
pour estre de la partie. Le desir des pre-  
miers & le zele des autres m'oblige à les  
contenter tous, & quoy que ceux-là n'ayent  
insqu'à present fait paroistre que de la  
cruauté, ceux-cy n'ont pour eux que de la  
tendresse qui leur fait mépriser leur vie,  
& la prodiguer genereusement pour le sa-  
lut de ceux qui ont si souuent tasché de  
leur donner la mort. Je ne doute pas que  
Dieu qui gouverne luy mesme son ouura-  
ge & inspire cet esprit de ferueur aux Pe-  
res de nostre Compagnie qui sont en ces  
contrées, ne le fasse aussi en nos Maisons  
de France, & n'en porte plusieurs à venir  
prendre part à de si belles Conquestes,  
quoy qu'avec des trauaux incroyables, &  
de tres grands dangers, ou plustost de  
belles esperances de mourir dans le lict  
d'honneur. Je m' imagine bien qu'on se  
iette aux pieds de Vostre R. comme ie  
vois qu'on embrasse icy les miens pour  
obtenir la plus grande grace que puisse es-  
perer vn veritable membre de la compa-  
gnie de Iesus, qui n'aura iamais plus d'hon-  
neur que de se consumer, pour porter  
dans la barbarie le nom de son chef & le

faire

C  
diuir  
nom  
men  
aussi  
dont  
autre  
beau  
rons  
& do  
de gl  
mi co  
auec  
stre  
traua  
Il n'e  
resser  
ardeu  
à vn  
croire  
que  
plus  
tant  
cerit  
auoir  
prit,

faire adorer par des Iroquois.

C'est encore vn trait de la prouidence diuine de nous donner maintenant bon nombre de nos Peres qui n'ont pas seulement le courage de s'exposer à tout, mais aussi la capacité d'instruire ces Barbares dont la langue aussi bien que de plusieurs autres Nations plus éloignées n'est pas beaucoup differente de celle des Hurons; & c'est ce qui r'anime leur ferueur & donne le courage à des vieillards cassez de glorieux travaux, de vouloir aller parmi ces peuples vsor le reste de leurs iours auec le mesme zele qu'ils faisoient paroistre il y a quinze ou vingtans, quand ils trauailloient dans les Missions Huronnes. Il n'est pas iusqu'à ceux de dehors qui ne ressentent en eux des étincelles de cette ardeur, & qui ne s'offrent à mette la main à vn si bel ouirage; & qui voudroit les croire, ou la Nouvelle France seroit presque toute Iroquoise, ou nous n'aurions plus de François que parmy les Iroquois: tant est grand le préiugé qu'on a de la sincerité de ces peuples, qui fait qu'apres auoir bien imploré l'assistance du S. Esprit, & deliberé sur toutes les circonstan-

198 *Relation de la Nouvelle France,*

ces de cette paix, il n'y a personne qui puisse raisonnablement douter que ce ne soit tout de bon qu'ils font tant d'instance pour l'obtenir.

Il est vray que la pierre d'achoppement qui pouroit arrester nostre dessein, nous vient de la part des Iroquois d'en-bas nommez Annienghronnons, chez qui nous n'allons pas nous habiter, & qui peuvent presumer que si nous nous lions si estroitement avec les quatre Nations Superieures, ce sera pour nous mettre en estat de ne les plus craindre: mais quand ils s'opposeroient à nostre establissement nous aimons bien mieux les auoir seuls pour ennemis que les quatre Nations ensemble, qui seroient irritées par le refus que nous leur ferions de nostre amitié, & nous seroient ressentir de funestes effets du depit qu'ils auroient de se voir decheus de leurs iustes pretensions, & trompez si manifestement apres de si solempnelles promesses tant de fois reiterées icy & chez eux, d'aller nous establir en leur pays: En sorte qu'un refus ou vn delay seroit suiuy de la ruine totale de cette nouvelle France, laquelle ayant esté reduite aux abojs

par  
tem  
ble  
bie  
gou  
pub  
roit  
mo  
me  
fon  
& p  
pag  
que  
nou  
mo  
Iro  
me  
nie  
fan  
a e  
té  
a p  
dif  
sça  
no  
est  
ent

par vne seule Nation, ne pourroit long-temps soustenir l'effort des cinq ensemble, si elles conspiroient contre elle. Le bien de la paix que nous commençons à gouter est si doux & si necessaire pour la publication de la Foy, que quand il y auroit beaucoup de danger, nous nous immolerions volontiers comme des victimes publiques pour coniuurer l'orage qui fondroit infailliblement sur nos François, & pour detourner les miseres qui accompagneroient vng guerre plus dangereuse que celles d' auparauant. Mais quand nous n'aurions pas toutes les assurances morales que Dieu a touché les cœurs des Iroquois, nous nous croirions suffisamment obligez à d'exposer iusques à la dernière goutte de nos sueurs & de nostre sang, voyant qu'en peu de temps qu'on a esté chez eux, on en a desia mis quantité dans le ciel & dans l'Eglise; qu'on y a presché l'Euangile à cinq ou six peuples differents qui s'y trouuent; que plusieurs sçauent déjà les principaux mysteres de nostre Religion; que leur grande plainte est qu'on ne peut estre par tout pour les enseigner; & enfin que ce n'est pas seu-

200 *Relation de la Nouvelle France*,  
je venent à eux que la Foy se va publier,  
mais qu'ils font l'entrée & comme le pas-  
sage pour aller porter la Foy à quantité  
d'autres Nations qui n'ont jamais eu la  
connoissance de I E S U S - C H R I S T, ny de  
ses Apostres.

Voilà l'estat des affaires & les effets de  
tant de prieres, de mortifications, de  
ieûnes, d'aumosnes & de bonnes œu-  
res qui se font dans les deux Frances, &  
qui ont fait eclorre vn si beau dessein: mais  
l'entteprise en estant epineuse & l'exé-  
cution tres-difficile, nous coniuurons ces  
saintes Ames de continuer leur ferueur,  
afin que Dieu continuë ses benedictions  
sur ce pays. Et pour mon particulier ie  
prie Vostre R. & tous nos Peres & Freres  
de sa Prouince de leuer les mains au ciel,  
pendant que nous allons declarer la guer-  
re à l'Infidelité & liurer le combat au Dia-  
ble iusque dans le cœur de ses terres. Je  
suis avec tout le respect & la soumission  
possible

De Vostre R.

*Le tres-humble & tres-obeyssant  
seruaeur en N. S.*

FRANCOIS LE MERCIER  
de la Compagnie de Iesus.

*A Montreal ce 6. Iuin 1656.*

## CHAPITRE XXII.

*Dernieres Nouvelles de ce qui s'est passé  
en la Nouvelle France.*

**I**E ne puis differer de faire part de  
nostre ioye au Lecteur, luy appren-  
nant l'heureuse nouvelle que nous auons  
receuë par le vaisseau arriué le dernier,  
lors qu'on traualloit à l'impression du  
dernier cahier de cette Relation. C'est la  
conuersion de plus de quatre cens Bar-  
bares, pour laquelle Dieu s'est serui du  
zele du P. Menard Religieux tres-fer-  
uent de nostre Compagnie. Mais com-  
me il n'est point de ioye sans meslange:  
nous auons receu par la mesme voie vne  
Lettre qui ne nous donne pas peu d'af-  
fliction, nous apprenant la perfidie des  
Sonnontoueronns, ainsi que vous  
verrez lisant avec douleur cette mesme  
Lettre, dont ie n'ay pas creu deuoir  
differer l'impression à l'année prochaine.

202 Relation de la Nouvelle France,

Du chemin de Kebec à Onontaghé  
le 9. d'Aoust 1657.

**M**ON R. P.  
*Pax Christi,*

Je puis dire avec verité ; *propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras,* Depuis nostre depart de Montreal le 26. Iuillet, en compagnie de quinze ou seize Sonontoerronnons, de trente Onontagheronnons, & d'environ cinquante Chrestiens Hurons tant hommes que femmes & enfans ; Le chemin d'Onontaghé a esté semé de croix bien fascheuses pour nous : mais l'obeyssance m'ayant engagé, j'ay éprouvé que **LESUS-CHRIST** est en la Croix, & qu'il la rend ayable à ceux qui la veulent rechercher. Je conçeus que ie devois avoir beaucoup de peines en ce voyage par le peu d'affection que ie remarquay d'abord en nos Onontagheronnons pour l'embarquement tant de nos François que des pacquets, dont nous fusmes obligez de quitter la plus grande partie à cinq lieues au dessus de Montreal. J'eus de la peine à trouver qui voulust

m'embarquer moy-mesme, & ie me vis  
 contraint de me ietter dans vn dernier  
 canot abandonné sur le riuage, avec  
 nostre Frere Louis de Boesme, deux  
 François & deux Sauuages, qu'il me  
 fut difficile de gagner: Pour toutes pro-  
 uisions ie ne pris qu'en petit sac de fari-  
 ne. Chaque iour i'ay eu de nouvelles  
 difficultez, voyant ou quelques-vns de  
 nos François degradez en chemin, ou  
 des pacquets laissez: à quoy il falloit  
 que ie pourueusse; & n'eust esté nos  
 bons Chrestiens Hurons, qui estoient  
 mon refuge, ie ne trouuois par tout que  
 des froideurs. Nous craignons la ren-  
 contre de cent Agnierronons, qu'on  
 disoit nous attendre à l'entrée du grand  
 Lac des Iroquois, pour se rendre les  
 Maistres de nos Chrestiens Hurons, &  
 les faire captifs. Ie les auois disposez à  
 tout ce qui pouuoit arriuer de ce costé-  
 là: tous s'estoient confessez, & leur  
 cœur y estoit préparé. Les voyes de Dieu  
 sont adorables, quoy qu'elles nous soient  
 inconnuës. Le malheur de nos Hurons  
 est arriué de la part de nos Onontager-  
 ronons mesmes, auxquels ils s'estoient

204. *Relation de la Nouvelle France,*  
confiez, & qui leur auoient promis vne  
fidelité si inuiolable par tant de pourpar-  
lers de paix, tant d'ambassades de part  
& d'autre, & par tant de presents si so-  
lemnels.

Le troisiéme iour de ce mois sur les  
quatre à cinq heures du soir, nos canots  
estant arriuez à vne Isle où nous deuions  
nous arrester, vn Capitaine qui venoit  
dans le dernier canot, commença le  
premier Acte de cette Tragedie, fen-  
dant d'vn coup de hache le derriere  
de la teste à vne Huronne, parce qu'el-  
le auoit refusé contamment de consen-  
tir à son impudicité, en ayant esté folli-  
cité pendant quatre iours. La nouvelle  
en estant venue où nous estions, les  
Onnontagheronnons se mirent sous les  
armes, comme s'ils eussent eu volonté  
de se battre contre les Sonnontouerro-  
nons, pour vanger cet assassinat. Ce  
Capitaine lascif des Onnontagheronnons  
fait ranger les Hurons au milieu de ses  
gens, hommes, femmes & enfants, al-  
lant de part & d'autre, comme pour ap-  
paizer les esprits. P'allois & ie venois aussi  
tantost aux vns, tantost aux autres, ayant

ad  
ga  
me  
no  
ie  
he  
cie  
qu  
ton  
ché  
inn  
fem  
Ch  
&  
fan  
pou  
cast  
coll  
nes  
yeu  
éta  
tran  
bie  
mil  
n'y  
qui  
ie

aduerti nos François de ne point s'engager en toute cette affaire; mais de demeurer paisibles. Ce Capitaine & moy nous auions des desseins bien differents: ie taschois de calmer l'orage, & ce malheureux l'excitoit, & y dispoit malicieusement toutes choses, iusqu'à ce qu'enfin le foudre qui auoit causé ce tonnerre, sortit de la nuë où il estoit caché, & tomba sur ces pauvres victimes innocentes qu'on massacra à la veüe des femmes & des enfans: il y eut sept Chrestiens assomez à coups de haches & de cousteaux: les femmes & les enfans furent faits captifs, & on les despoüilla de tout leur butin, des Robes de castor, peaux d'Orignac Matachiées, colliers de Pourcelaine, & des aumosnes qu'on leur auoit fait à Kebec: Mes yeux furent contraints de voir ce spectacle d'horreur, & mon cœur en estoit transpercé. Ce fut alors que ie vis combien la Foy a de fortes consolations au milieu des douleurs les plus ameres. Il n'y eut aucunes de ces pauvres captiues qui ne receust avec amour les aduis que ie leur donnois, les faisant resouenir

206 *Relation de la Nouvelle France,*  
que Dieu n'auoit pas promis aux Chre-  
stiens les ioyes pour cette vie, mais pour  
l'eternité, & que souffrans en patience  
les miseres sur terre, nous serons heureux  
dans le ciel. Elles offroient à Dieu leurs  
peines & leurs craintes, le benissant de  
ce qu'on ne pouuoit pas leur oster la  
Foy, ny l'esperance qu'elles auoient  
de mourir. La nuit estant venue i'as-  
semblay en vn Conseil public les On-  
nontagheronnons & les Sonnontoüer-  
ronnons pour leur parler sur ce qui estoit  
arriué: ie leur declaray hautement que  
les coups qui estoient tombez sur la te-  
ste de nos Hurons, auoient fendu mon  
cœur, & que ie ne pouuois retenir mes  
larmes dans vn tel obiet de pitié; qu'vn  
pere & vne mere ne pouuoient voir leurs  
enfans massacrez, & reduits en capti-  
uité, sans souffrir dans leurs souffran-  
ces; que ie voulois bien qu'ils sceus-  
sent que i'auois vn cœur de Pere & des  
tendresses de mere pour ces pauures  
Chrestiens Hurons, que ie conduisois  
depuis vingt ans, qui auoient de l'amour  
pour moy, & pour lesquels ie conserue-  
rois vne amitié inuolable iusqu'à la mort.

Oüy, leur disois-je, tuez-moy, bruslez-moy, & qu'ils vivent, si par ma mort ie les puis ressusciter : mais puis que ces souhaits ne peuvent pas auoir d'effect, j'ay trois paroles à vous porter.

La premiere, que vous arrestiés vòtre fureur & vostre hache, & que vous ne continués pas vostre cruauté sur ceux qui sont restés. C'est desia trop de sang innocent respādu; Dieu qui l'a veu, en tirera vengeance, si vous l'irrités dauantage.

La deuxiême, afin que vous traitiez fauorablement ces pauures femmes & ces enfans captifs, ne les considerant plus comme vne nation differente de la vostre, mais comme vn mesme peuple avec vous.

La troisiême, afin que nous continuions nostre voyage, comme si rien n'estoit arriué. L'employay pour cela six milles grains de Porcelaine. Ils me firent responce qu'ils y auroient esgard.

Mais ce Capitaine mal-heureux & perfide eut bien le front de me dire publiquement, que Monsieur le Gouverneur, le P. Mercier & le P. Chaumonot leur auoient donné commission de faire ce coup de cruauté: ie luy repartis hau-

208 *Relation de la Nouvelle France,*  
tement, que cela estoit faùx, & que ces  
trahisons estoient éloignées de nostre es-  
prit, autant que le ciel de la terre : sur  
quoy il n'eut point de replique, sinon que  
ie ne sçauois pas tout ce qu'il sçauoit.

On nous auoit donné secretement  
aduís que cette nuit là mesme, on de-  
uoit acheuer sur nous le dernier acte de  
la tragedie : toutes choses y sembloient  
disposées, & nous y estions préparés :  
mais il a pleu à Dieu se contenter ius-  
qu'à present, de nostre volonté ; ce sera  
quand il luy plaira : mais nous voyons de  
tous costés des tempestes qui se prepara-  
rent, & des orages qui semblent ne de-  
uoir fondre que sur nous. Trop heu-  
reux que nos vies soient consommées  
au seruice de Dieu, & que nous mou-  
rions pour sa gloire : car à la vie & à la  
mort, nous sommes tous à luy.

Je recommande aux prieres de tous  
nos bons amis cette Eglise captiue, &  
cette Eglise souffrante, auéc les Pasteurs  
& le troupeau.

M. R. P.

De V. R.

Le tres-humble & obeyssant  
seruiteur en N. S.

Paul Ragueneau de la Comp. de IESVS.

*Extrait*

*Extrait d'une autre Lettre enuoyée  
par la mesme voye.*

**I**E louë Dieu de ce que V. R. con-  
tinuë encore dans le soin de nos af-  
faires; mais ie suis vn peu surpris de ce  
que vous nous parlez neantmoins d'vn  
autre air qu'à l'ordinaire. Où est le temps  
que vous nous escriuiez que nous n'a-  
uions rien à craindre, & que Dieu vous  
enuoyoit dequoy nous secourir en ce  
bout du monde? D'où vient que main-  
tenant vous vous plaignez de nos dé-  
penses excessiues? Nous sommes en  
vn pais où les frais sont bien plus grands  
qu'aux Hurons, où nous ne deuons  
attendre aucun soulagement de ces  
contrées, parmi des traistres & des  
fourbes qui sont en possession de nous  
mal-traitter depuis long-temps. C'est  
vn ramas de captifs amenez de tous co-  
stez, qui apres tout sont capables d'e-  
stre faits enfans de Dieu. I'en ay bap-  
tifé pour ma part plus de quatre cens  
depuis vn an. Nous marchons, la teste



nce,  
ue ces  
stre es-  
e : sur  
on que  
oit.  
ement  
on de-  
acte de  
bloient  
eparés:  
ter ius-  
ce sera  
yons de  
prepa-  
ne de-  
pp heu-  
mmées  
s mou-  
& à la  
de tous  
tiue, &  
asteurs  
obeyssant  
e IESVS.  
Extrait

218. *Relation de la Nouvelle France,*  
leuée au milieu des dangers, au trauiers  
des iniures, des huées, des calomnies,  
des haches & des couteaux avec les-  
quels on nous poursuit assez souuent  
pour nous mettre à mort. Nous sommes  
presquetous les iours à la veille d'estre  
massacrez; *Quasi maritimes, & ecce uini-*  
*mas.* Et vous nous dites que vous ne  
sçauriez plus soustenir cette Mission.  
Paysme mieux, mon Reuerend Pere,  
me tenir aux derniers paroles de vo-  
stre Lettre, qui dit qu'après tout si nous  
faisons bien de nostro costé, Dieu fera  
du sien ce qu'il faut. Oüy asseurement  
il nous secourra, si nous cherchons sa  
gloire, si nous exposons nos vies pour  
l'application de son sang sur ces pau-  
ures Ames abandonnées. C'est ce que  
font icy tous nos Peres avec des peines  
& des trauaux incroyables. Si Dieu  
qui nous a amené en cette Barbarie,  
nous y fait égorger, qu'il soit beny à  
iamais, c'est IESVS-CHRIST, c'est son  
Euangile, c'est le salut de ces pauvres  
Ames qui nous tiens & qui nous arre-  
ste presque au milieu des flames. Nos  
yeux sont accoustuméz à voir brusler &

ma  
fac  
ph  
plu  
coe  
vou

ince,  
trauers  
mnies;  
c les-  
ouuent  
ommes  
d'estre  
e vini-  
ous ne  
iffion.  
Pere,  
de vo-  
si nous  
u fera  
ément  
ons sa  
es pour  
s pau-  
ce que  
peines  
Dieu  
rbarie,  
beny à  
est son  
auures  
s arre-  
s. Nos  
asser &

és années 1656. & 1657. **Lii**  
manger les hommes. Priés Dieu qu'il  
face des Chrestiens de ces Antropo-  
phages & qu'il nous fortifie de plus en  
plus; & nous le priérons de toucher les  
cœurs de ceux qui l'ayment, afin qu'ils  
vous aydent à nous secourir.

**F I N.**

